

PW 1813 JAI 1821 V.2



39003002236940

Universitas
BINA SARASWATI

Yogyakarta

OEUVRES

DE

REGNARD.

TOME DEUXIÈME



Université d'Ottawa

BIBLIOTHÈQUES



LIBRARIES

University of Ottawa

PARIS,

NARD ET DESENNE, FILS.

1821.

Universitas

PQ
1913

.A1

1821

V. 2

ATTENDEZ-MOI
SOUS L'ORME,
COMÉDIE
EN UN ACTE ET EN PROSE,
AVEC UN DIVERTISSEMENT.

1694.

PERSONNAGES.

DORANTE, officier réformé, revenant de sa garnison, qui devient amoureux d'Agathe.

AGATHE, fille d'un fermier, amoureuse de Dorante.

PASQUIN, valet de Dorante.

LISETTE, amie d'Agathe.

COLIN, jeune fermier, accordé avec Agathe.

NANETTE, bergère.

NICAISE, berger.

PLUSIEURS BERGERS et **BERGÈRES**, qui étaient priés pour la noce de Colin et d'Agathe.

La scène est dans un village du Poitou,
sous l'orme.



Excuses de Regnard.



Devéria del.

Scen. III.

Mascarand père sc.

ATTENDEZ-MOI SOUS L'ORME.

ATTENDEZ-MOI SOUS L'ORME, COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

DORANTE, PASQUIN.

PASQUIN.

POUR m'expliquer en termes plus clairs, j'ai avancé la dépense du voyage depuis notre garnison jusqu'à ce village-ci; nous y avons déjà séjourné quinze jours sur mes crochets; je vous prie que nous comptions ensemble; et je vous demande mon congé.

DORANTE.

Oh! palsembleu, tu prends bien ton temps!

PASQUIN.

Eh! puis-je le mieux prendre, monsieur? Vous venez d'être réformé, il faut bien que vous réformiez votre train.

4 ATTENDEZ-MOI SOUS L'ORME.

DORANTE.

Pasquin, quitter le service d'un officier, c'est se brouiller avec la fortune.

PASQUIN.

Ma foi, monsieur, je me suis brouillé avec elle dès le jour que je suis entré chez vous : mais, Dieu merci, je suis au-dessus de la fortune ; je veux me retirer du monde.

DORANTE.

Le fat ! ô le fat !

PASQUIN.

Oui, monsieur, j'ai fait depuis peu des réflexions morales sur la vanité des plaisirs mondains : je suis las d'être bien battu et mal nourri ; je suis las de passer la nuit à la porte d'un lansquenet, et le jour à vous détourner des grisettes ; je suis las enfin d'avoir de la condescendance pour vos débauches, et de m'enivrer au buffet, pendant que vous vous enivrez à table. Il faut faire une fin, monsieur. Je vais me rendre mari d'une certaine Lisette, qui est le bel esprit de ce village-ci. Les plus jolies filles de Poitou la consultent comme un oracle, parce qu'elle a fait ses études sous une coquette de Paris : c'est là où elle est devenue amoureuse de moi.

DORANTE.

Eh ! je n'ai pas encore trouvé en mon chemin cette Lisette si aimable ; j'en sais mauvais gré à mon étoile.

PASQUIN.

Ce n'est pas votre étoile, monsieur, c'est moi qui ai pris soin de vous cacher Lisette ; je l'ai trouvée trop jolie pour vous la faire connaître. Mais cette digression vous fait oublier qu'il s'agit entre vous et moi d'une petite règle d'arithmétique. Il y a huit ans que je vous sers ; à vingt-cinq écus de gages, somme totale, six cents livres : sur quoi j'ai reçu quelques coups de canne et quelques coups de pieds au cul ; partant reste toujours six cents livres, que je vous prie de me donner présentement.

DORANTE, *d'un ton de colère.*

Quoi ! j'ai eu la patience de garder huit ans un coquin comme toi !

PASQUIN.

Tout autant, monsieur.

DORANTE.

Un maraud !

PASQUIN.

Oui, monsieur.

DORANTE.

Huit ans un valet à pendre !

PASQUIN.

Ah !

DORANTE.

A noyer, à écraser !

PASQUIN.

Il y a du malheur à mon affaire. Vous avez été jusqu'à présent très-content de mon service, et vous cessez de l'être dans le moment que je vous demande mes gages.

DORANTE, *se radoucissant.*

Pasquin, ce n'est pas d'aujourd'hui que je suis la dupe de ma bonté. Va, mon cher, je veux bien encore ne te point chasser de chez moi.

PASQUIN.

Vraiment, monsieur, ce n'est pas vous qui me chassez; c'est moi qui vous demande mon congé, et les six cents livres.

DORANTE.

Non, mon cœur, tu ne me quitteras point. Tu ne sais ce qu'il te faut. La vie champêtre ne convient point à un intrigant, à un fourbe.

PASQUIN.

Je sais bien que j'ai tous les talens pour faire fortune à la ville ; mais je borne mon ambition à Lisette , à qui j'apporte en mariage les six cents livres dont je vais vous donner quittance.

(*Il tire de sa poche un papier.*)

DORANTE , *lui arrêtant la main.*

Peste soit du faquin ! tu n'as que tes affaires en tête ; parlons un peu des miennes. J'épouse demain la petite fermière Agathe , J'ai si bien fait , par mon manège , que le père est à présent aussi amoureux de moi que sa fille. Elle a dix mille écus , Pasquin.

PASQUIN.

Vous n'avez que vos affaires en tête ; re-parlons un peu des miennes.

DORANTE.

Agathe m'attend chez elle à quatre heures ; et , avant que d'y aller , j'ai à régler certaines choses avec le notaire.

PASQUIN.

Monsieur , il n'y a que deux mots ; mon affaire.

DORANTE.

Le notaire m'attend , Pasquin.

8 ATTENDEZ-MOI SOUS L'ORME.

PASQUIN.

Mon congé, et mes gages.

DORANTE.

Oh ! puisque tu veux absolument que nous sortions d'affaires ensemble....

PASQUIN.

Si ce n'était pas pour une occasion aussi pressante....

DORANTE.

Il faut faire un effort....

PASQUIN.

Je ne vous importunerais pas.

DORANTE.

Quelque peine que cela me fasse....

PASQUIN.

Voici la quittance.

DORANTE, *prenant la quittance et embrassant Pasquin.*

Va, je te donne ton congé.

PASQUIN.

Et mes gages, monsieur ?

DORANTE.

Tu m'attendris, Pasquin ; je ne veux pas te voir davantage.

SCENE II.

PASQUIN, *seul.*

Le scélérat ! Je n'ai plus rien à ménager avec cet homme-là. Lisette me sollicite de rompre son mariage avec Agathe. Allons voir ce qui en sera.

SCENE III.

PASQUIN, LISETTE.

PASQUIN.

Ah ! te voilà !

LISETTE.

Il y a une heure que je te cherche. Es-tu d'accord avec ton maître ?

PASQUIN.

Peu s'en faut. Il ne s'agissait entre lui et moi que de deux articles. Je lui demandais mon congé et mes gages ; il a partagé le différend par moitié ; il m'a donné mon congé, et me retient mes gages.

LISETTE.

Et tu gardes des mesures avec cet homme-

10 ATTENDEZ-MOI SOUS L'ORME.

là ? Te feras-tu encore tirer l'oreille pour m'aider à rompre son mariage en faveur de mon pauvre frère Colin à qui Agathe était promise ? Il ne tient qu'à toi de rendre la joie à tout le village. Ce n'étaient que fêtes danses , et chansons , préparées pour les noces de Colin et d'Agathe ; et , depuis que ton officier réformé est venu nous enlever le cœur de cette jolie fermière , toute notre galanterie poitevine est en deuil.

PASQUIN.

Je ne manque pas de bonne volonté ; mais je considère....

LISETTE.

Et moi , je ne considère plus rien. Je suis bien sotte de prier , quand j'ai droit de commander. Colin est mon frère ; et , s'il n'épouse point Agathe par ton moyen , Lisette n'épousera point Pasquin.

PASQUIN.

Ouais ! tu me mets le marché bien librement à la main !

LISETTE.

C'est que je ne suis pas comme la plupart de celles qui font de pareils marchés. Je ne t'ai point donné d'arrhes ; et je romprai , si...

SCENE IV.

11

PASQUIN.

Doucement. Ça, que faut-il donc faire pour ce petit frère Colin ? As-tu pris des mesures avec lui ?

LISETTE.

Des mesures avec Colin ? Bon ! c'est un jeune amant à la franquette, qui n'est capable que de se trémousser à contre-temps. Il va, il vient, il piétine, peste contre son infidèle, et a toujours quelque raisonnement d'enfant qu'il veut qu'on écoute ; enfin, c'est un petit obstiné que j'ai été contrainte d'enfermer afin qu'il me laissât travailler en paix à ses affaires. Je crois que le voilà encore.

SCENE IV.

COLIN, LISETTE, PASQUIN.

LISETTE, à Colin.

Quoi ! petit lutin, tu seras toujours sur mes talons ?

COLIN, à Lisette.

J'ai sauté par la fenêtre de la salle où tu m'avais enfermé pour te venir dire que tout ce tripotage de veuve que tu veux faire

12 ATTENDEZ-MOI SOUS L'ORME.

pour attraper ce Dorante, par-ci, par-là; tant y a que tout ça ne vaut rien.

LISETTE.

Mort de ma vie! si tu....

PASQUIN.

Laissez opiner Colin; il me paraît homme de tête.

COLIN.

Assurément. J'ai trouvé un secret pour qu'Agathe me r'aime, et j'ai commencé à imaginer....

LISETTE.

Et va-t'en achever d'imaginer; laisse-moi exécuter.

COLIN.

Oh! y faut que ce soit moi qui....

LISETTE.

Oh! ce ne sera pas toi qui....

COLIN.

Je te dis que....

LISETTE.

Je te dis que tu te taises.

COLIN.

Oh! c'est moi qui suis l'amoureux; une fois, je veux parler tout mon soûl.

LISETTE.

Oh ! le petit lutin d'amoureux !

COLIN.

Tenez , si Pasquin me dit que je n'ai pas
pus d'esprit que toi pour ce qui est d'Agathe ,
je veux bien m'en retourner dans la salle.

LISETTE.

Ecoutons à cette condition.

COLIN.

C'est que j'ai une ruse pour faire venir
Agathe dans un endroit où je vous cacherai
tous deux.

PASQUIN.

Fort bien ! ▼

COLIN.

Et pis , quand a sera là , je li dirai : Cà ,
gnia personne qui nous écoute : n'est-y pas
vrai , Agathe , qu'ou m'avez dit cent fois qu'ou
m'aimiez ? A dira : Oui , Colin ; car ça est
vrai. N'est-y pas vrai , li redirai-je , que ,
quand vous me dites ça , je dis , moi , que
les parolès étaient belles et bonnes , mais que
ça ne tient guère , à moins qui n'y ait quel-
que chose là qui signifie qu'ou n'oseriez pas
prendre d'autre mari que moi ? Agathe dira :
Oui , Colin. N'est-y pas vrai , ce li ferai-je

encore, qu'un certain jour que l'épingle de votre collet était défaite je le soulevis tout doucement, tout doucement....

LISETTE.

Oh ! va donc plus vite ; j'aime l'expédition.

PASQUIN.

Ce récit promet beaucoup au moins. Et nous serons cachés pour entendre tout cela ?

COLIN.

Assurément. Je ne barguignerais point à li faire tout dire, car, si a m'épouse, l'épousaille couvre tout ; et, sinon, je sis bien aise qu'on sache que la récolte appartient à sti qui a défriché la terre. Oh ! donc je dirai à Agathe : N'est-y pas vrai, quand j'eus entr'ouvart votre collet, que je pris dessous un papier dans votre sein, et que sur ce papier vous m'aviez fagoté en lacs d'amour votre nom parmi le mien, pour montrer ce que je devions être l'un à l'autre ?

PASQUIN.

Et a dira : Oúi, Colin.

COLIN.

Oh ! a dira peut-être que c'est qu'a dormait ; mais je sais bien qu'a ne faisait que semblant ; car a se réveillit tout juste quand....

LISETTE.

Eh bien , enfin ! quand elle aura tout dit....

COLIN.

Vous sortirez tous deux de votre cache , et vous li direz : Agathe , il faut qu'ou vous mariez rien qu'avec Colin tout seul , où nous allons dire partout qu'ou aimez deux hommes à la fois. Oh ! a ne voudra pas.

LISETTE.

O que si , a voudra. Les femmes en font gloire.

COLIN.

Faire gloire d'aimer un autre que sti avec qui on se marie ! Non , gnia point de femme comme ça dans tout le monde.

PASQUIN.

Colin n'a pas voyagé. Ça , je juge que M. Colin imaginé mieux que nous , mais nous exécuterons mieux que Colin. Partant , condamné à retourner dans la salle jusqu'à ce que nous ayons besoin de lui.

COLIN.

Oh ! ne v'là-t-il pas qu'il dit comme Lisette , à cause que.... Hé ! là , là.

LISETTE.

Oh ! va donc ; ou je ne me mêle plus de tes affaires.

COLIN.

J'y vais, mais j'enrage.

SCENE V.

LISETTE, PASQUIN.

LISETTE.

Oh ! nous voilà délivrés de lui. Ça, il s'agit de guérir Agathe de l'entêtement où elle est pour ton maître.

PASQUIN.

Hon ! quand l'amour s'est une fois emparé d'un cœur aussi simple que celui d'Agathe, il est difficile de l'en chasser ; il se trouve mieux logé là que chez une coquette.

LISETTE.

J'avoue que les grands airs de ton maître ont saisi la superficie de son imagination ; mais le fond du cœur est encore pour Colin. Finissons, Il faut empêcher Agathe de sortir de chez elle, afin qu'elle ne vienne point

SCENE VI.

17

rompre les mesures que nous avons prises.
Comment nous y prendrons-nous ?

PASQUIN.

Hon ! attendez. Nous lui avons fait venir des habits de Paris. Si j'allais lui dire que mon maître veut qu'elle les mette.... La coiffure seule suffit pour amuser une femme toute la journée.

LISETTE.

La voici qui vient : songe à la renvoyer chez elle.

SCENE VI.

AGATHE, LISETTE, PASQUIN.

AGATHE.

Où est donc ton maître, Pasquin ? Il y a deux heures que je l'attends chez moi.

PASQUIN.

Vous vous trompez, madame ; mon maître est trop amoureux pour vous faire attendre.

LISETTE, à *Agathe*.

Je vous avais bien dit que ses empressements ne dureraient pas.

AGATHE.

Oh ! c'est tout le contraire, Lisette. Do-

18 ATTENDEZ-MOI SOUS L'ORME.

rante doit être aujourd'hui amoureux de moi à la folie; car il m'a promis que son amour augmenterait tous les jours, et il m'aimait déjà bien hier.

LISETTE.

En une nuit il arrive de grandes révolutions dans le cœur d'un Français.

PASQUIN.

Oui; sur la fin de ce siècle-ci, les amans et les saisons sont bien dérégées; le chaud et le froid n'y dominant plus que par caprice.

LISETTE.

Oh! en Poitou nous avons une règle certaine, c'est que le jour des noces le thermomètre de la tendresse est à son plus haut degré; mais le lendemain il descend bien bas.

AGATHE.

Vous voulez me persuader tous deux que Dorante sera inconstant; mais il faudrait que je fusse folle pour craindre qu'il change. Quoi! quand Colin me disait tout simplement qu'il me serait fidèle, je le croyais; et je ne croirais pas Dorante, qui est un gentilhomme, et qui fait des sermens horribles qu'il m'aimera toujours?

PASQUIN.

En amour les sermens d'un courtisan ne prouvent rien : c'est le langage du pays.

LISETTE à *Agathe*.

Si vous vouliez m'écouter une fois en votre vie, je vous ferais voir que Dorante....

AGATHE.

Parlons d'autre chose, Lisette.

PASQUIN, à *Lisette*.

Elle a raison. (à *Agathe*.) Parlons des beaux habits que mon maître vous a fait venir.

AGATHE.

Ah ! Pasquin, j'en suis charmée.

PASQUIN.

A propos, mon maître voulait vous voir aujourd'hui parée.

AGATHE.

Je voudrais bien l'être aussi ; mais je ne sais pas lequel je dois mettre des deux habits. Dis-moi, Pasquin, lequel aimerait-il mieux de l'innocente ou de la gourgandine (a) ?

PASQUIN.

La gourgandine a toujours été du goût de mon maître.

(a) Deux noms d'habits à la mode en 1694.

AGATHE.

Il faut que les femmes de Paris aient bien de l'esprit pour inventer de si jolis noms.

PASQUIN.

Malepeste ! leur imagination travaille beaucoup. Elles n'inventent point de modes qui ne servent à cacher quelque défaut. Falbala par haut pour celles qui n'ont point de hanches ; celles qui en ont trop le portent plus bas. Le cou long et les gorges creuses ont donné lieu à la steinkerke, et ainsi du reste.

AGATHE.

Ce qui m'embarrasse le plus , c'est la coiffure. Je ne pourrai jamais venir à bout d'arranger tant de machines sur ma tête ; il n'y a pas de place pour en mettre seulement la moitié.

PASQUIN.

Oh ! quand il s'agit de placer des fadaïses , la tête d'une femme a plus d'étendue qu'on ne pense. Mais vous me faites souvenir que j'ai ici le livre instructif que la coiffeuse a envoyé de Paris. Il s'intitule :

« Les Elémens de la Toilette , ou le Système harmonique de la coiffure d'une femme. »

AGATHE.

Ah ! que ce livre doit être joli !

PASQUIN, *tirant un livre de sa poche.*

Voici le second tome. Pour le premier, il ne contient qu'une table alphabétique des principales pièces qui entrent dans la composition d'une commode : comme

- « La duchesse , le solitaire ,
- « La fontange , le chou ,
- « Le tête-à-tête , la culbute ,
- « Le mousquetaire , le croissant ,
- « Le firmament , le dixième ciel ,
- « La palissade , et la souris. »

AGATHE.

Ah ! Pasquin , cherche-moi l'endroit où le livre dit que se met la souris. J'ai un nœud de ruban qui s'appelle comme cela.

PASQUIN.

C'est ici quelque part ; attendez...

« Coiffure pour raccourcir le visage. »

Ce n'est pas cela.

« Petits tours blonds à boucles fringantes

« pour les fronts étroits et les nez longs. »

Je n'y suis pas.

« Supplément ingénieux qui donne du re-

« lief aux joues plates. »

22 ATTENDEZ-MOI SOUS L'ORME.

Ouais!

« Cornettes fuyantes pour faire sortir les
« yeux en avant. »

Ah! voici ce que vous demandez.

« La souris est un petit nœud de nonpa-
« reille, qui se place dans le bois. *Nota.*
« On appelle petit bois un paquet de
« cheveux hérissés, qui garnissent le
« pied de la futaie bouclée. »

Mais vous lirez cela à loisir. Allez vite ar-
ranger votre toilette. Je vous enverrai mon
maître aussitôt qu'il aura fini une petite
affaire.

AGATHE.

Qu'il ne me fasse pas attendre au moins.
Adieu, Lisette.

LISETTE.

Adieu, Agathe.

SCENE VII.

LISETTE, PASQUIN.

LISETTE.

On vient à bout de tout en ce monde quand
on sait prendre chacun par son faible; les

hommes par les femmes, les femmes par les habits. Ça, il faut à présent nous assurer de ton maître.

PASQUIN.

Il est chez le notaire; il faut qu'il repasse par ici pour aller chez Agathe, et je l'arrêterai pendant que tu iras te déguiser en veuve.

LISSETTE.

Récapitulons un peu ce déguisement. Tu es bien sûr que ton maître n'a jamais vu la veuve?

PASQUIN.

Assurément. Sur la réputation qu'elle a dans Poitiers d'être fort riche, mon fanfaron s'est vanté qu'elle était amoureuse de lui. Pour se venger, elle a pris plaisir à se trouver masquée à deux ou trois assemblées où il était, de faire la passionnée, en un mot de se moquer de lui, trouvant toujours des excuses pour ne se point démasquer. C'est une gaillarde qui fait mille plaisanteries de cette nature, pour égayer son veuvage.

LISSETTE.

Puisque cela est ainsi, je contreferai la veuve comme si je l'étais.

PASQUIN.

Tant pis ; car on saurait bien contrefaire la veuve qu'on n'ait contrefait la femme mariée. L'habit est-il prêt ?

LISETTE.

Oui.

PASQUIN.

Voilà mon maître qui vient.

LISETTE.

Amuse-le pendant que je me déguiserai ; et après tu iras avertir Agathe qu'elle vienne nous surprendre ; tu la feras écouter notre conversation. Laisse-moi faire.

SCENE VIII.

PASQUIN, *seul*.

Comment lui tournerai-je la chose ? Mais il ne faut pas tant de façons avec mon maître : un homme qui se croit aimé de toutes les femmes en est aisément la dupe.

SCENE IX.

DORANTE, PASQUIN.

PASQUIN.

Monsieur, monsieur.

DORANTE.

Ne m'arrête point, Agathe m'attend.

PASQUIN.

Ce n'est plus de mes affaires que je veux vous parler à présent.

DORANTE.

Je meurs d'impatience de la voir. L'amour, Pasquin, l'amour! Ah! quand on a le cœur pris....

PASQUIN.

Fait comme vous êtes, monsieur, je n'eusse jamais deviné que l'amour vous ferait perdre votre fortune.

DORANTE.

Que veux-tu dire par-là?

PASQUIN.

Que votre amour pour Agathe vous fait manquer cette yeuve de cinquante mille écus

DORANTE.

Eh! ne t'ai-je pas dit que la sottise est devenue invisible à Poitiers ?

PASQUIN.

. Apparemment elle voulait éprouver votre constance. L'heureux moment est venu ; elle est ici, monsieur.

DORANTE.

Est-il possible ?

PASQUIN.

Il n'y a rien de plus vrai ; et depuis que vous m'avez quitté... Mais n'en parlons plus, vous avez le cœur pris pour Agathe.

DORANTE.

Achève, Pasquin, achève.

PASQUIN.

Amoureux comme vous êtes, vous ne voudriez pas rompre un mariage d'inclination pour vingt mille écus plus ou moins.

DORANTE.

Il faudra se faire violence. Avec vingt mille écus on achète un régiment, on est utile au prince : tu sais qu'un gentilhomme doit se sacrifier pour les besoins de l'État.

PASQUIN.

Entre nous, l'État n'a pas grand besoin de

vous, puisqu'il vous a remercié de vos services à la tête de votre compagnie.

DORANTE.

Parlons de la veuve, Pasquin.

PASQUIN.

La veuve est venue ce matin de Poitiers pour vos beaux yeux; et, depuis que vous m'avez quitté, on vient de m'offrir de sa part cent pistoles si je puis lui livrer votre cœur.

DORANTE.

Je serai ravi de te faire gagner cent pistoles. J'aime à m'acquitter, Pasquin.

PASQUIN.

En rabattant sur mes gages?

DORANTE.

Çà, que faut-il faire, mon cœur?

PASQUIN.

On est convenu avec moi que le hasard amènerait la veuve sous cet orme dans un quart-d'heure.

DORANTE.

Bon.

PASQUIN.

J'ai promis que le hasard vous y conduirait aussi.

DORANTE.

Fort bien.

PASQUIN.

Il faut que vous vous proméniez sans faire semblant de rien. Elle va venir sans faire semblant de rien; pour lors vous l'aborderez, vous, en faisant semblant de rien; elle vous écoutera faisant semblant de rien. Voilà comment se font les mariages des Tuileries.

DORANTE.

Parbleu, tu es un homme adorable!

PASQUIN.

Çà, préparez-vous à aborder la veuve en petit-maître. Cachez-vous un œil avec votre chapeau, la main dans la ceinture, le coude en avant, le corps d'un côté et la tête de l'autre; surtout gardez-vous bien de vous promener sur une ligne droite, cela est trop bourgeois.

DORANTE.

Ce maraud-là en sait presque autant que moi.

PASQUIN.

Voici l'occasion, monsieur, de faire profiter les talens que vous avez pour le grand

art de la minauderie. Ah ! si vous pouviez vous souvenir de cette mine que vous fîtes l'autre jour à la comédie , là , une certaine mine qui perdit de réputation cette femme à qui vous n'aviez jamais parlé.

DORANTE.

Que tu es badin !

SCENE X.

LISSETTE, *en veuve*; DORANTE, PASQUIN.

PASQUIN, *bas*, à *Dorante*.

Voici la veuve, monsieur; faites semblant de rien; hem, semblant de rien. (*haut à Dorante, en faisant signe à Lisette.*) N'y a-t-il rien de nouveau en Catalogne? Que dit-on de l'Allemagne? Vous avez reçu des lettres de Flandre. La promenade est bien déserte aujourd'hui. De quel côté vient le vent? Mon Dieu! la belle journée!

DORANTE, *bas*, à *Pasquin*.

Pasquin, la veuve soupire.

PASQUIN, *bas*, à *Dorante*.

Apparemment, c'est pour le défunt.

30 ATTENDEZ-MOI SOUS L'ORME.

DORANTE, *bas*, à *Pasquin*.

Il faut un peu la laisser ronger son frein.
Elle est sensible aux bons airs. Je me sers
de mes avantages.

PASQUIN, *bas*, à *Dorante*.

Vous avez raison ; votre geste est tout
plein de mérite, et vous avez encore plus
d'esprit de loin que de près. Si elle vous en-
tendait chanter, elle serait charmée, mon-
sieur. Ne savez-vous point par cœur quelque
impromptu de l'opéra nouveau ?

DORANTE, *haut*, à *Pasquin*.

Je vais chanter, pour me désennuyer, un
petit air que je fis à Poitiers pour cette char-
mante veuve. Hem.

(*Il chante.*)

Palsembleu, l'amour est un fat,

L'amour est un fat.

Sans égard pour ma naissance,

Il me fait soupirer, gémir, sentir l'absence,

Comme un amant du tiers-état.

Palsembleu, l'amour, etc.

Il n'est point de belle en France
Que je n'aye soumise à ce petit ingrat ;

Et pour toute récompense ,
Il m'enchaîne comme un forçat.

Palsembleu , l'amour , etc.

PASQUIN , *après que Dorante a chanté.*

Vous êtes l'amour , monsieur !

DORANTE , *bas, à Pasquin.*

C'est assez la faire languir. Ciel ! quelle aventure , Pasquin ! Je crois que voilà mon aimable invisible dont je te parlais.

PASQUIN.

C'est elle-même.

DORANTE , *abordant la veuve.*

Par quel bonheur , madame , vous trouvez-t-on dans ce village ?

LISETTE.

J'y revenais chercher la solitude , et pleurer en liberté.

PASQUIN.

Retirons-nous donc , monsieur : il est dangereux d'interrompre les larmes d'une veuve. La vue d'un joli homme fait rentrer la douleur en dedans.

DORANTE.

Je vous l'ai dit cent fois , charmante spirituelle , je suis le cavalier de France le plus spécifique pour la consolation des dames.

32 ATTENDEZ-MOI SOUS L'ORME.

LISETTE.

Un cavalier fait comme vous ne saurait en consoler une qu'il n'en afflige mille autres.

DORANTE.

Périssent de jalousie toutes les femmes du monde, pourvu que vous vouliez bien.....

LISETTE.

Ah ! n'achevez pas, monsieur ; je crains que vous ne me fassiez des propositions que je ne pourrais entendre sans horreur : car enfin il n'y a encore que huit ans que mon mari est mort.

PASQUIN.

Ah ! monsieur, vous allez r'ouvrir une plaie qui n'est pas encore bien fermée.

DORANTE.

Ah ! Pasquin je sens que mon feu se ralume.

LISETTE.

Hélas ! le pauvre défunt m'aimait tant !

PASQUIN, *bas, à Dorante.*

Elle parle du défunt, vos affaires vont bien.

LISETTE.

Il m'a fait promettre en mourant (*en baisant la voix*) que je ne me remarierais point.

PASQUIN , *bas* , à *Dorante*.

Profitez du moment , monsieur ; elle est femme : et , puisque sa parole baisse , il faut qu'elle soit bien faible.

LISETTE , *bégayant*.

Je tiendrai... ma promesse.... ou bien....

PASQUIN , *bas* , à *Dorante*.

Elle bégaie , il est temps que je me retire...

DORANTE , *bas* , à *Pasquin*.

Va-t'en.

SCENE XI.

DORANTE , LISETTE.

DORANTE.

Nous sommes seuls , madame ; accordez-moi donc enfin ce que vous m'avez tant de fois refusé à Poitiers ; levez ce voile cruel....

LISETTE.

Monsieur , l'affliction m'a si fort changée...

DORANTE.

Hé ! je vous conjure....

LISETTE , *d'un ton de précieuse*.

Je ne dors point ; la fatigue du carrosse , la

34 ATTENDEZ-MOI SOUS L'ORME.

chaleur, la poussière, le grand jour.... vous me trouverez laide à faire peur.

DORANTE.

Je vous trouverai charmante.

LISETTE.

Vous le voulez ? (*Elle lève sa coiffe.*)

DORANTE.

Que vois-je !

LISETTE.

Puisqu'il faut vous l'avouer, dès la seconde fois que je vous vis, je formai le dessein de faire votre fortune; mais je voulais vous éprouver. Ah, cruel ! fallait-il sitôt vous rebuter ?

DORANTE.

Eh ! vous avais-je vue, madame ?

SCENE XII.

DORANTE, LISETTE, AGATHE, PASQUIN.

(*Pasquin amène Agathe pour écouter.*)

AGATHE, à part, à Pasquin.

C'est donc pour cela qu'il me faisait tant attendre ?

PASQUIN, *à part, à Agathe.*

Ecoutez.... (*Il sort.*)

SCÈNE XIII.

DORANTE, LISETTE ; AGATHE ; *à part.*

DORANTE, *à Lisette.*

Je l'avoue franchement , à votre refus j'avais jeté les yeux sur une petite fermière , parce que je trouvais une somme d'argent pour nettoyer de gros biens que j'ai en direction : mais , d'honneur , je ne l'ai jamais regardée que comme un enfant , une poupée avec quoi on se joue ; et , depuis les charmantes conversations de Poitiers , vous n'avez point désemparé mon cœur.

AGATHE, *à part.*

Le traître !

LISETTE.

Apparemment que je vous crois , puisque je veux bien vous donner ma main. Mais , avant toutes choses , il faut que vous disiez à Agathe , en ma présence , que vous ne l'avez jamais aimée.

DORANTE.

En votre présence ?

LISETTE.

Quoi ! vous hésitez ?

DORANTE.

Nullement. Mais enfin dire en face à une femme que je ne l'aime point, c'est l'assassiner : le coup est mortel, madame ; et je dois avoir des ménagemens pour une pauvre petite créature qui....

LISETTE.

Qui....

DORANTE.

Qui, puisqu'il faut vous en faire la confidence, a eu pour moi certaines faiblesses. Je suis galant homme.

AGATHE, *à part.*

Comme il ment !

DORANTE.

Mais, madame, je quitte tout pour vous suivre. Je me laisse enlever, je vous épouse ; faut-il d'autres marques de mon amour ?

LISETTE.

Au moins je vous ordonne d'aller tout présentement rompre l'engagement que vous avez avec le père.

SCENE XIV.

37

DORANTE.

Oh ! pour cela volontiers.

LISETTE.

Allez promptement. Revenez dans une demi-heure m'attendre sous cet orme.

DORANTE.

Je vais vous satisfaire.

LISETTE.

Sous l'orme, au moins.

SCENE XIV.

AGATHE, LISETTE.

AGATHE, *à part, n'osant aborder la veuve.*

Il faut que je sache d'elle... Mais me ferai-je connaître après ce qu'on lui vient de dire de moi ?

LISETTE.

Mon Dieu ! la jolie mignonne ! Quelle est aimable ! Me voulez-vous parler ?

AGATHE, *n'osant l'aborder.*

Non.

LISETTE.

Mais je crois vous avoir vue quelque part. N'êtes-vous pas la belle Agathe ?

38 ATTENDEZ-MOI SOUS L'ORME.

AGATHE.

Je ne sais pas.

LISETTE.

Ne craignez rien , ma bouchonne. Vous m'aviez enlevé mon amant ; mais je suis déjà vengée , puisqu'il vous a sacrifiée à moi.

AGATHE.

Le traître !

LISETTE.

Vous êtes bien fâchée , n'est-ce pas , de perdre un si joli petit homme ?

AGATHE.

Je ne suis fâchée que de ce qu'il vous vient de dire des faussetés de moi. Il dit que j'ai eu des faiblesses pour lui ! ah ! ne le croyez pas au moins , madame ; c'est un méchant qui en dira autant de vous.

LISETTE, *riant.*

Ha ! ha !

AGATHE.

Vous riez ! Est-ce que vous me soupçonnez de ce que ce menteur-là vous a dit ?

LISETTE.

Dorante ne saurait mentir ; il est gentilhomme.

AGATHE.

Que je suis malheureuse ! Quoi ! vous croyez....

LISETTE, *se dévoilant.*

Oui, je crois.

AGATHE.

C'est Lisette !

LISETTE.

Je crois, comme je l'ai toujours cru, que vous êtes fort sage, et que Dorante est le plus grand scélérat du monde. Mais je suis contente, vous avez tout entendu. Ce n'est pas sa faute, comme vous voyez, si je ne suis qu'une fausse veuve. Eh bien ! que vous dit le cœur présentement ?

AGATHE.

Hélas ! j'ai trahi Colin : Colin m'aime-t-il encore ?

LISETTE.

Il fera tout comme s'il vous aimait ; et, sitôt que vous lui aurez dit un mot, il ne songera qu'à se venger de Dorante.

AGATHE.

Ah ! qu'il ne s'y joue pas. Dorante m'a dit qu'il était bien méchant.

LISETTE.

Il s'agit d'une vengeance qui servira de divertissement à toute notre petite société galante. Il sera berné.... qu'il n'y manquera rien.

SCENE XV.

COLIN, AGATHE, LISETTE.

COLIN, *à part, sans apercevoir Agathe.*

Pasquin me vient de dire que tout allait bien, pourvu que je patientisse : mais, quand je devrais tout gâter, je ne saurais plus me tenir en place ; je sis trop amoureux.

AGATHE, *à Colin, fâchée de l'avoir trahi.*

Ah ! Colin, Colin !

COLIN, *à Agathe, qu'il aperçoit.*

Ce n'est pas de vous au moins que je dis que je sis amoureux : il ferait beau var que j'aïmisse encore eune.... ingrata !

AGATHE.

Il est vrai.

COLIN.

Eune.... infidèle !

AGATHE.

Oui, Colin.

COLIN.

Eune... changeuse !

AGATHE.

Hélas ! je n'aime pas trop à changer ; mais c'est que cela me vint malgré moi tout d'un coup, parce que je n'avais jamais vu d'homme fait comme Dorante.

COLIN.

Oui, vous êtes eune traîtresse.

AGATHE.

Oh ! pour traîtresse, non.... Ne vous avais-je pas averti que je voulais aimer Dorante ?

COLIN, *étouffant de colère et d'amour.*

Eune.... aouf, gnia pu moyen de retenir mon naturel. Baille-moi ta main.

AGATHE.

Ah ! Colin, que je suis fâchée !

COLIN.

Ah ! que je sis aise, moi.

LISSETTE.

Vous allez user toute votre tendresse : gardez-en un peu pour quand vous serez mariés ; vous en aurez besoin. Ça, Dorante va venir m'attendre sous l'orme : nous avons

42 ATTENDEZ-MOI SOUS L'ORME.

résolu de nous moquer de lui. Pierrot, Nanette et Licas nous doivent aider ; ils sont là tout prêts. Les voici.

SCENE XVI.

LISETTE, COLIN, AGATHE, NANETTE,
DEUX BERGERS.

LISETTE , à *Nanette et aux bergers.*

Qui vous a donc avertis qu'il était temps ?

NANETTE , à *Lisette.*

Nous avons vu de loin qu'elle se faisait
baiser la main par Colin ; nous avons jugé....

COLIN , à *Nanette.*

C'est signe qu'al a retrouvé l'esprit qu'al
avait perdu.

AGATHE.

Que je suis honteuse , Nanette , d'avoir été
trompée par un homme !

NANETTE.

Hélas ! à qui est - ce de nous autres que
cela n'arrive point ? Mais nous allons faire
voir à ce petit coquet de Dorante qu'il ne sait
pas son métier , puisqu'il donne le temps à
une fille de faire des réflexions.

LISETTE.

Tous vos petits rôles de raillerie sont-ils prêts ?

NANETTE.

Bon ! notre Licas et notre Pierrot feraient un opéra en deux heures.

LISETTE.

Oui, je vais vous donner votre rôle.

NANETTE.

Voici Dorante. Retirez-vous ; c'est à moi à commencer.

(*Ils sortent.*)

SCENE XVII.

DORANTE, *venant au rendez-vous que lui a donné la veuve.*

Voici à peu près l'heure du rendez-vous. J'ai bien fait de ne point voir ni le père ni la fille : si la veuve m'allait manquer, je serais bien aise de retrouver Agathe. J'entends des villageois qui chantent ; laissons-les passer.

SCENE XVIII.

DORANTE, NANETTE, NICAISE.

(*Nicaise fait une chanson à une paysanne qui le fuit.*)

NANETTE.

Mon pauvre Nicaise , tu perds ton temps et ta chanson. Il est vrai que je t'ai aimé ; mais c'est justement pour cela que je ne t'aime plus. Ce sont là nos règles.

NICAISE *chante.*

Lorsque tu me promis , sous cet orme fatal ,
Que je triompherais bientôt de mon rival ,
Tu m'en voulus donner une preuve certaine.

Ah ! que n'en ai-je profité !

Je ne serais plus à la peine

De te reprocher ton infidélité.

NANETTE *chante.*

Il est vrai que ma franchise

Fut surprise

Par tes discours trompeurs et par ton air charmant ;
Mais j'ai passé l'écueil du dangereux moment.

J'ai pensé faire la sottise ,

Tu ne m'as pas prise au mot :

Tu seras le sot,

Tu seras le sot,

Tu seras le sot.

SCENE XIX.

DORANTE, *seul*.

Ces Poitevines sont galantes naturellement. Mais la veuve tarde beaucoup.

SCENE XX.

DORANTE, PASQUIN.

PASQUIN.

Ah ! monsieur, nous jouons de malheur.

DORANTE.

Qu'y a-t-il donc ?

PASQUIN.

La veuve est partie, monsieur ; une de ses tantes est venue l'enlever à ma barbe. Tout ce que la pauvrete a pu faire, c'est de sortir la tête par la portière du carrosse, et de me faire signe de loin qu'elle ne laisserait pas de vous aimer toujours.

DORANTE.

Se serait-elle moquée de moi ?

PASQUIN.

Monsieur , j'ai sellé votre anglais ; le voilà attaché à la porte : si vous voulez suivre le carrosse , il n'est pas encore bien loin.

DORANTE.

Pasquin , il faut aller au plus certain. Je vais trouver Agathe , et conclure avec elle. La voici justement.

SCENE XXI.

DORANTE, AGATHE, PASQUIN.

AGATHE , *à part.*

Je vais bien me moquer de lui. (*haut , à Dorante.*) Ah ! vous voilà , monsieur ; il faudra donc que je vous cherche toute la journée ?

DORANTE.

Ah ! pardon , ma charmante , j'ai eu une affaire indispensable.

AGATHE.

N'est-ce point plutôt que vous m'auriez fait quelque infidélité ?

DORANTE.

Que dites-vous là, cruelle, injuste, ingrate ? J'atteste le ciel.....

AGATHE.

Eh ! là, là, ne jurez point. Je sais bien comme vous m'aimez.

DORANTE.

Mais vous, qui parlez, est-ce aimer que de pouvoir attendre jusqu'à demain ?

AGATHE.

Eh bien, marions-nous tout-à-l'heure.

DORANTE.

Dites donc au papa qu'il abrège les formalités : ces articles, ce contrat, me désespèrent.

PASQUIN.

La sottise coutume pour les amans qui sont bien pressés !

AGATHE.

Nous irons dans un moment trouver mon père ; et, s'il nous fait trop attendre, nous nous marierons tous deux tout seuls.

SCENE XXII.

LES MÊMES , CHOEUR DE BERGERS ET DE
BERGÈRES.

LE CHOEUR *chante derrière le théâtre.*

Attendez-moi sous l'orme ,
Vous m'attendrez long-temps.

SCENE XXIII.

DORANTE , AGATHE , PASQUIN.

DORANTE.

Qu'entends-je ?

AGATHE.

C'est la noce d'un nommé Colin. Vous ne
le connaissez pas ?

PASQUIN , *faisant un saut , va joindre la
noce.*

Une noce ! Ma foi , je m'en vais danser.

SCENE XXIV.

DORANTE, AGATHE, PASQUIN ; *plusieurs BERGERS et BERGÈRES priés pour la noce de COLIN et d'AGATHE.*

DORANTE, à *Agathe.*

Ils s'avancent, cédonz-leur la place.

AGATHE.

Oh ! il faut que je sois de cette noce-là.

DORANTE.

Quoi ! vous pouvez différer un moment ?

AGATHE.

Sitôt que la noce sera faite, nous nous marierons.

LE CHOEUR *chante.*

Attendez-moi sous l'orme,
Vous m'attendrez long-temps.

DORANTE.

Pasquin, voici bien des circonstances.

PASQUIN.

C'est le hasard, monsieur.

DORANTE.

En tous cas, il faut faire bonne contenance.

50 ATTENDEZ-MOI SOUS L'ORME.

(*il se mêle avec les villageois.*)

Fort bien , mes enfans. Vive la Poitevine !
Menuet de Poitou. Courage, Pasquin.

On chante.

Prenez la fillette
Au premier mouvement ;
Car elle est sujette
Au changement :
Souvent la plus tendre ,
Qu'on fait trop attendre ,
Se moque de vous
Au rendez-vous.

PASQUIN , *se moquant de Dorante.*

Nous sommes trahis ; on nous berne ,
monsieur.

DORANTE.

Ceci me confond.

LISETTE *chante à Dorante.*

Vous , qui pour héritage
N'avez que vos appas ,
L'argent ni l'équipage
Ne vous manqueront pas :
Malgré votre réforme ,
La veuve y pourvoira ;
Attendez-la sous l'orme ,
Peut-être elle viendra.

AGATHE *chante à Dorante.*

La fille de village
Ne donne à l'officier
Qu'un amour de passage ;
C'est le droit du guerrier :
Mais le contrat en forme ,
C'est le lot du fermier.
Attendez-moi sous l'orme ,
Monsieur l'aventurier.

COLIN *chante.*

Un jour notre goulu de chat
Tenait la souris sous sa patte ;
Mais al était pour li trop délicate :
Il la lâchit pour prendre un rat.

PASQUIN , *à Dorante.*

Voilà de mauvais plaisans , monsieur.
Votre cheval est sellé.

(*Dorante veut tirer l'épée.*)

PIERROT , *arrêtant Dorante.*

Tout bellement , ou nous ferons sonner le
tocsin sur vous.

DORANTE.

Je viendrai saccager ce village-ci avec un
régiment que j'achèterai exprès.

LISETTE.

Ce sera des deniers de la veuve ?

52 ATTENDEZ-MOI SOUS L'ORME.

DORANTE *s'en va.*

LE VILLAGE *poursuit Dorante, en dansant
et chantant.*

Attendez-moi sous l'orme,
Vous m'attendrez long-temps.

FIN DE ATTENDEZ-MOI SOUS L'ORME.

DÉMOCRITE,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS.

1700.

PERSONNAGES.

DÉMOCRITE.

AGÉLAS , roi d'Athènes.

AGÉNOR , prince d'Athènes.

ISMÈNE , princesse promise à Agélas.

STRABON , suivant de Démocrite.

CLÉANTHIS , suivante d'Ismène.

CRISÉIS , crue fille de Thaler.

THALER , paysan.

UN INTENDANT.

UN MAITRE D'HOTEL.

OFFICIERS DU ROI.

LAQUAIS.

La scène est à Athènes.



Oeuvres de Rignard



Deveria del

Act. I Scène V.

Massard père sc.

DÉMOCRITE AMOUREUX.

DÉMOCRITE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un désert , et une caverne
dans l'enfoncement.

SCENE PREMIERE.

STRABON , *seul.*

QUE maudit soit le jour où j'eus la fantaisie
D'être valet de pied de la philosophie !
Depuis près de deux ans je vis en cet endroit ,
Mal vêtu , mal couché , buvant chaud , mangeant froid.
Suivant de Démocrite , en cette solitude ,
Ce n'est qu'avec les ours que j'ai quelque habitude :
Pour un homme d'esprit comme moi , ce sont gens
Fort mal moriginés , et peu divertissans.
Quand je songe d'ailleurs à la méchante femme
Dont j'étais le mari... Dieu veuille avoir son ame !

Je la crois bien défunte ; et , s'il n'était ainsi ,
 Le diable n'eût manqué de l'apporter ici.
 Depuis vingt ans et plus , son extrême insolence
 Me fit quitter Argos , le lieu de ma naissance :
 J'erre depuis ce temps de climats en climats ;
 Et j'ai dans ce désert enfin fixé mes pas.
 Quelques maux que j'endure en ce lieu solitaire ,
 Je me tiens trop heureux d'avoir pu m'en défaire ;
 Et je suis convaincu que nombre de maris
 Voudraient de leurs moitiés se voir loin à ce prix.
 Thaler vient. Le manant , pour notre subsistance ,
 Chaque jour du village apporte la pitance.
 Il nous fait bien souvent de fort mauvais repas ;
 Il faut prendre ou laisser , et l'on ne choisit pas.

S C E N E II.

STRABON , THALER.

THALER , *portant une sporte de jonc ; et une grosse
 bouteille garnie d'osier.*

Bon jour , Strabon.

STRABON.

Bon jour.

THALER.

Voici votre ordinaire.

STRABON.

Bon ; tant mieux. Aujourd'hui ferons-nous bonne chère ?

Depuis deux ans je jeûne en ce désert maudit.
Un jeûne de deux ans cause un rude appétit.

THALER.

Morgué, pour aujourd'hui j'ons tout mis par écuelle;
Et c'est pis qu'une noce.

STRABON.

Ah! la bonne nouvelle!

THALER.

Voici dans mon panier des dattes, des pignons,
Des noix, des raisins secs, et quantité d'oignons.

STRABON.

Quoi! toujours des oignons? Esprit philosophique,
Que vous coûtez de maux à ce cadavre étique!

THALER.

Je vous apporte aussi cette bouteille d'iau,
Que j'ai prise en passant dans le plus clair ruissiau.

STRABON.

Une bouteille d'eau! le breuvage est ignoble.
Ce n'est donc pas chez vous un pays de vignoble?
Tout est-il en oignons? n'y croit-il point de vin?

THALER.

Oui-dà; mais Démocrite, habile médecin,
Dit que du vin, sur tout, on doit faire abstinence,
Quand on veut mourir tard.

STRABON.

Ah ciel! quelle ordonnance!

C'est mourir tous les jours que de vivre sans vin.
Mais laisse Démocrite achever son destin:
C'est un homme bizarre, ennemi de la vie,

Qui voudrait m'immoler à la philosophie,
 Me voir comme un fantôme ; et, quand tu reviendras,
 De grâce , apporte-m'en le plus que tu pourras ;
 Mais du meilleur au moins , car c'est pour un malade ;
 Et je boirai pour toi la meilleure rasade.
 Entends-tu , mon enfant ?

THALER.

Je n'y manquerai pas.

STRABON.

Où donc est Criséis qui suit partout tes pas ?
 J'aime encore le sexe.

THALER.

Elle est, morgué , gentille ;

Et Démocrite...

STRABON.

Étant , comme je crois , ta fille ,
 Ayant de plus tes traits , et cet air si charmant ,
 Elle ne peut manquer de plaire assurément.

THALER.

Oh ! ce sont des effets de votre complaisance.
 Mais elle n'est pas tant ma fille que l'on pense.

STRABON.

Comment donc ?

THALER.

Bon ! qui sait d'où je venons tretous ?

STRABON.

C'est donc la mode aussi d'en user parmi vous
 Comme on fait à la ville , où l'on voit d'ordinaire
 Qu'on ne se pique pas d'être enfant de son père ?

THALER.

Suffit, je m'entends bien. Mais enfin m'est avis
Que votre Démocrite en tient pour Criséis.

STRABON.

Pour Criséis ?...

THALER.

Il a l'ame un tantet férue.

STRABON.

Bon ! bon !

THALER.

Je vous soutiens que je ne suis pas grue ;
Je flaire un amoureux , voyez-vous , de cent pas.
Je vois qu'il est fâché quand il ne la voit pas.

STRABON.

Il est tout occupé de la philosophie.

THALER.

Qu'importe ? quand on voit une fille jolie...
Le diable est bien malin , et fait souvent son coup.

STRABON.

Parbleu , je le voudrais , m'en coûtât-il beaucoup.

THALER.

Mais vous , qui près de lui passez ainsi la vie ,
Que diantre faites-vous tout le jour ?

STRABON.

Je m'ennuie ;

Voilà tout mon emploi.

THALER.

Bon ! vous vous moquez bien.
Et peut-on s'ennuyer lorsque l'on ne fait rien ?

STRABON.

Animé d'une ardeur vraiment philosophique ,
 Je m'étais figuré que , dans ce lieu rustique ,
 Je serais affranchi du commerce des sens ,
 Et n'aurais pour mon corps nuls soins embarrassans ;
 Qu'entièrement défait de femme et de ménage ,
 Les passions sur moi n'auraient nul avantage :
 Mais je me suis trompé, ma foi , bien lourdement ;
 Le corps contre l'esprit regimbe à tout moment.

THALER.

Et que fait Démocrite en cette grotte obscure ?

STRABON.

Il rit.

THALER.

Il rit ! de quoi ?

STRABON.

De l'humaine nature.

Il soutient , par raisons , que les hommes sont tous
 Sots , vains , extravagans , ridicules , et fous.
 Pour les fuir , tous les jours il est dans sa caverne ;
 Et la nuit , quand la lune allume sa lanterne ,
 Nous grimpons l'un et l'autre au sommet des rochers ,
 Plus élevés cent fois que les plus hauts clochers ;
 Aux astres , en ces lieux , nous rendons nos visites :
 Nous voyons Jupiter avec ses satellites ;
 Nous savons ce qui doit arriver ici-bas ;
 Et je m'instruis pour faire un jour des almanachs.

THALER.

Des almanachs ! morgué , j'en voudrais savoir faire.

STRABON.

Eh bien ! changeons d'état ; ce n'est pas une affaire :
 Demeure dans ces lieux , et moi j'irai chez toi.
 Tu deviendras savant : tu sauras , comme moi ,
 Que rien ne vient de rien , et que des particules...
 Rien ne retourne en rien ; de plus , les corpuscules...
 Les atomes , d'ailleurs , par un secret lien ,
 Accrochés dans le vide .. Entends-tu bien ?

THALER.

Fort bien.

STRABON.

Que l'ame et que l'esprit n'est qu'une même chose ;
 Et que la vérité , que chacun se propose ,
 Est dans le fond d'un puits.

THALER.

Elle peut s'y cacher ;
 Je ne crois pas , tout franc , que j'aie l'y chercher.

STRABON.

Mais , raillerie à part , achète mon office ;
 Tu pourras dès ce jour entrer en exercice ;
 J'en ferai bon marché.

THALER.

C'est bien l'argent , ma foi ,
 Qui nous arrêterait ! J'ai , si je veux , de quoi
 Faire aller un carrosse , et rouler à mon aise ,

STRABON.

Et comment as-tu fait cela , ne te déplaît-il ?

THALER.

Comment , je le sais bien , il suffit.

STRABON.

Mais encor ?

Aurais-tu par hasard trouvé quelque trésor ?

THALER.

Que sait-on ?

STRABON.

Un trésor ! En quel lieu peut-il être ?

Dis-moi.

THALER.

Bon ! queuque sot !... Vous jaseriez peut-être.

STRABON.

Non, ma foi.

THALER.

Votre foi ?

STRABON.

Je veux être un maraud,

Si...

THALER.

Vous me promettez ?...

STRABON.

Parle donc au plutôt.

Est-il loin d'ici ?

THALER, *tirant un riche bracelet.*

Non ; le voilà dans ma poche.

STRABON, *à part.*

Le coquin dans le bois a volé quelque coche.

(à Thaler.)

Juste ciel ! d'où te vient ce bijou plein de feu ?

THALER.

De notre femme.

STRABON.

Ah! ah! de ta femme! à quel jeu
L'a-t-elle donc gagné?

THALER.

Bon! est-ce mon affaire?

SCENE III.

DÉMOCRITE, STRABON, THALER.

THALER.

Mais Démocrite vient; motus: il faut se taire.

DÉMOCRITE, *à part.*

Suivant les Anciens, et ce qu'ils ont écrit,
L'homme est de sa nature un animal qui rit;
Cela se voit assez: mais, pour moi, sans scrupule,
Je veux le définir animal ridicule.

STRABON, *à Thaler.*

Ce début n'est pas mal.

DÉMOCRITE, *à part.*

Il est, à tout moment,
La dupe de lui-même et de son changement.
Il aime, il hait; il craint, il espère; il projette;
Il condamne, il approuve; il rit, il s'inquiète;
Il se fâche, il s'apaise; il évite, il poursuit;
Il vent, il se repent; il élève, il détruit:
Plus léger que le vent, plus inconstant que l'onde,

Il se croit en effet le plus sage du monde ;
 Il est sot , orgueilleux , ignorant , inégal ;
 Je puis rire , je crois , d'un pareil animal.

STRABON , à *Démocrite*.

Dans ce panégyrique où votre esprit s'aiguise ,
 La femme , s'il vous plait , n'est-elle pas comprise ?

DÉMOCRITE.

Oui , sans doute.

STRABON.

En ce cas , je suis de votre avis.

DÉMOCRITE , à *Thaler*.

Ah ! vous voilà , bon homme ? Où donc est Criséis ?

THALER.

Je l'attendais ici ; j'en ai le cœur en peine :
 Elle s'est amusée au bord de la fontaine.
 Elle tarde ; cela commence à me fâcher :
 Elle viendra bientôt , car je vais la chercher.

S C E N E I V.

DÉMOCRITE , STRABON.

STRABON.

Nous sommes dans ces lieux , à l'abri des visites ,
 Des sots écornifleurs et des froids parasites ,
 Car je ne pense pas que nul d'entre eux jamais.
 Y puisse être attiré par l'odeur de nos mets.
 Voudriez-vous tâter , dans cette conjoncture ,

D'un repas apprêté par la seule nature ?

(*Il tire son dîner.*)

DÉMOCRITE.

Toujours boire et manger ! Carnassier animal ,
C'est bien fait ; suis toujours ton appétit brutal ;
Le corps , ce poids honteux où l'ame est asservie ,
T'occupera-t-il seul le reste de ta vie ?

STRABON.

Quand je nourris le corps , l'esprit s'en porte mieux.

DÉMOCRITE.

Ame stupide et grasse ?

STRABON.

Elle est grasse à vos yeux ;
Mais mon corps , en revanche , est maigre , dont j'enrage.
Je suis las , à la fin , de tout ce badinage :
Et , si vous ne quittez les lieux où nous voilà ,
Je serai bien contraint , moi , de vous planter là.
Je suis un parchemin ; mon corps est diaphane.

DÉMOCRITE.

Va , fuis de devant moi ; retire-toi , profane ,
Puisque ton cœur est plein de sentimens si bas :
Assez d'autres , sans toi , suivront ici mes pas.
Je voulais te guérir de tes erreurs funestes ,
Te mener par la main aux régions célestes ,
Affranchir ton esprit de l'empire des sens :
Tu ne mérites pas la peine que je prends ,
Animal sensuel , qui n'oserais me suivre !

STRABON.

Sensuel, j'en conviens; j'aime à manger pour vivre;
Mais on ne dira pas que je sois amoureux.

DÉMOCRITE.

Qu'entends-tu donc par-là ?

STRABON.

J'entends ce que je veux,
Et vous ce qu'il vous plaît.

DÉMOCRITE, *à part.*

Saurait-il ma faiblesse ?

(haut.)

Mais ce n'est pas à moi que ce discours s'adresse ?

STRABON.

Êtes-vous amoureux, pour relever ce mot ?

DÉMOCRITE.

Démocrite amoureux !

STRABON.

Seriez-vous assez sot
Pour donner, comme un autre, en l'erreur populaire ?

DÉMOCRITE, *à part.*

Cela n'est que trop vrai.

STRABON.

Vous cherchiez à plaire,
Et feriez le galant ! j'en rirais tout mon souf.
Mais je vous connais trop; vous n'êtes pas si fou.

DÉMOCRITE, *à part.*

Que je souffre en dedans ! et qu'il me mortifie !

STRABON.

Vous avez le rempart de la philosophie ;

Et, lorsque le cœur veut s'émanciper parfois,
La raison aussitôt lui donne sur les doigts.

DÉMOCRITE.

Il est des passions que l'on a beau combattre,
On ne saurait jamais tout-à-fait les abattre :
Sous la sagesse en vain on se met à couvert ;
Toujours par quelque endroit notre cœur est ouvert.
L'homme fait, malgré lui, souvent ce qu'il condamne.

STRABON.

Va, fuis de devant moi, retire-toi, profane,
Puisque ton cœur est plein de sentimens si bas :
Assez d'autres, sans toi, suivront ailleurs mes pas.
Animal sensuel !

DÉMOCRITE.

Quoi ! tu crois donc que j'aime ?

(à part.)

Je voudrais me cacher ce secret à moi-même.

STRABON.

Le ciel m'en garde ! mais j'ai cru m'apercevoir
Que les filles vous font encor plaisir à voir.
Votre humeur ne m'est pas tout-à-fait bien connue,
Ou Criséis parfois vous réjouit la vue.

DÉMOCRITE.

D'accord : son cœur, novice à l'infidélité,
Par le commerce humain n'est point encor gâté :
La vérité se voit en elle toute pure ;
C'est une fleur qui sort des mains de la nature.

STRABON.

Vous avez fait divorce avec le genre humain,
Mais vous vous raccrochez encore au féminin.

DÉMOCRITE.

Tu te moques de moi.

SCENE V.

CRISÉIS , DÉMOCRITE , STRABON.

DÉMOCRITE.

Mais Criséis s'avance.

Sur son front pudibond brille son innocence.

CRISÉIS.

Je cherche ici mon père , et ne le trouve pas ;

Jusqu'assez près d'ici j'avais suivi ses pas.

Ne l'avez-vous point vu ? dites-moi , je vous prie ,
Serait-il retourné ?

DÉMOCRITE , *à part.*

Dans mon ame attendrie ,

Je sens , en la voyant , la raison et l'amour ,

L'homme et le philosophe , agités tour à tour.

STRABON.

N'avez-vous point, la belle, en votre promenade,
Donné, sans y penser, près de quelque embuscade ?

On trouve quelquefois, au milieu des forêts,

Des silvains pétulans, des faunes indiscrets,

Qui, du soir au matin, vont à la picorée,

Et n'ont nulle pitié d'une fille égarée.

CRISÉIS.

Jamais je ne m'égare ; et , grâce à mon destin ,
 Je ne rencontre point telles gens en chemin.
 Je m'étais arrêtée aux bords d'une fontaine
 Dont le charmant murmure et l'onde pure et saine
 M'invitaient à laver mon visage et mes mains.

STRABON.

C'est aussi tout le fard dont j'use les matins.

DÉMOCRITE.

Tu vois , Strabon , tu vois : c'est la pure nature ;
 Son teint n'est point encor nourri dans l'imposture ;
 Elle doit son éclat à sa seule beauté.

STRABON.

Son visage est tout neuf , et n'est point frelaté.

DÉMOCRITE , à *Criséis*.

Ce fard que vous prenez au bord d'une onde claire
 Fait voir que vous avez quelque dessein de plaire.

CRISÉIS.

D'autres soins en ces lieux m'occupent tout le jour.

DÉMOCRITE.

Sauriez-vous , par hasard , ce que c'est.

CRISÉIS.

Quoi ?

DÉMOCRITE.

L'amour.

CRISÉIS.

L'amour ?

STRABON.

Oui, l'amour.

CRISÉIS.

Non.

DÉMOCRITE.

Je veux vous en instruire.

(à part.)

Je tremble , et je ne sais ce que je vais lui dire.

STRABON , *à part , à Démocrite.*

Quoi ! vous , qui raisonnez philosophiquement ,
 Qui parlez à vos sens impérativement ,
 Qui voyez face à face étoiles et planètes ,
 Une fille vous met en l'état où vous êtes !
 Vous tremblez ! Allons donc ; montrez de la vigueur.

DÉMOCRITE , *à part.*

Tant de trouble jamais ne régna dans mon cœur.

(à Criséis.)

L'amour est , en effet , ce qu'on a peine à dire :
 C'est une passion que la nature inspire ,
 Un appétit secret dans le cœur répandu ,
 Qui meut la volonté de chaque individu ,
 A se perpétuer et rendre son espèce...

STRABON , *à part , à Démocrite.*

Pour un homme d'esprit vous parlez mal tendresse.

(à Criséis.)

L'amour , ne vous déplaît , est un je ne sais quoi ,
 Qui vous prend , je ne sais ni par où ni pourquoi ;
 Qui va , je ne sais où ; qui fait naître en notre ame
 Je ne sais quelle ardeur que l'on sent pour la femme ;
 Et ce je ne sais quoi , qui paraît si charmant ,
 Sort enfin de nos cœurs , et je ne sais comment.

CRISÉIS.

Vous me parlez tous deux une langue étrangère,
Et moins qu'auparavant je connais ce mystère.
L'amour n'est pas , je crois , facile à pratiquer ,
Puisqu'on a tant de peine à pouvoir l'expliquer.
Mon esprit est borné ; je ne veux point apprendre
Les choses qui me font tant de peine à comprendre.

STRABON.

En exerçant l'amour , vous le comprendrez mieux.

SCENE VI.

AGÉLAS , AGÉNOR , tous deux en habits de chasseurs ; DÉMOCRITE , CRISÉIS , STRABON.

STRABON.

Qui peut si brusquement nous surprendre en ces lieux ?

AGÉLAS , à Agénor.

Demeurons dans ce bois ; laissons aller la chasse ;
Attendons quelque temps que la chaleur se passe.

(il aperçoit Criséis.)

Mais que vois-je ?

STRABON , à part , à Démocrite et à Criséis.

Voilà peut-être de ces gens

Qui vont par les forêts détrousser les passans.

CRISÉIS , à part , à Strabon.

Pour moi , je ne vois rien dans leur air qui m'étonne.

AGÉLAS , à Agénor.

Approchons. Que d'appas ! Ciel ! l'aimable personne !

Et comment se peut-il que ces sombres forêts
Renferment un objet si doux, si plein d'attraits ?

STRABON, à part, à Démocrite et à Criséis.

Tout cela ne vaut rien. Ces gens-ci, dans leur course,
Paraissent en vouloir plus au cœur qu'à la bourse.
Sauvons-nous.

AGÉLAS, à Criséis.

Permettez qu'en ce sauvage endroit
On rende à vos appas l'hommage qu'on leur doit :
Souffrez...

DÉMOCRITE, à Agélas.

Plus long discours serait fort inutile.
Vous êtes égarés du chemin de la ville ;
Cela se voit assez : mais, quand il vous plaira,
Dans la route bientôt Strabon vous remettra.

AGÉLAS.

Un cerf, que nous poussons depuis trois ou quatre heures
Nous a, par les détours, conduits dans ces demeures ;
Et j'ai mis pied à terre en ces lieux détournés...

DÉMOCRITE.

Vous êtes donc chasseurs ?

AGÉLAS.

Des plus déterminés.

DÉMOCRITE.

Ah ! je m'en réjouis. Prendre bien de la peine ;
Se tuer, s'excéder, se mettre hors d'haleine ;
Interrompre au matin un tranquille sommeil ;
Aller dans les forêts prévenir le soleil ;
Fatiguer de ses cris les échos des montagnes ;

Passer en plein midi les guérets , les campagnes ;
 Dans les plus creux vallous fondre en désespérés ,
 Percer rapidement les bois les plus fourrés ,
 Ignorer où l'on va , n'avoir qu'un chien pour guide ,
 Pour faire fuir un cerf qu'une feuille intimide ;
 Manquer la bête enfin , après avoir couru ;
 Et revenir bien tard , mouillé , las , et recru ,
 Estropié souvent ; dites-moi , je vous prie ,
 Cela ne vaut-il pas la peine qu'on en rie ?

AGÉNOR.

Ces occupations et ces nobles travaux
 Sont les amusemens des plus fameux héros ;
 Et , lorsqu'à leurs souhaits ils ont calmé la terre ,
 Ils mêlent dans leurs jeux l'image de la guerre.

AGÉLAS.

Mais , sans trop témoigner de curiosité ,
 Peut-on savoir quelle est cette jeune beauté ?

STRABON.

De quoi vous mêlez-vous ?

AGÉNOR.

On ne peut voir paraître
 Un si charmant objet , sans vouloir le connaître.

STRABON.

Allez courir vos cerfs , s'il vous plaît.

AGÉNOR.

Sais-tu bien

A qui tu parles là ?

STRABON.

Moi ? non , je n'en sais rien.

AGÉNOR.

Sais-tu que c'est le roi ?

STRABON.

Le roi ! soit. Que m'importe ?

AGÉNOR.

Mais voyez ce maraud, de parler de la sorte !

STRABON.

Maraud ! Sachez, monsieur, que ce n'est point mon nom ;
 Et, si vous l'ignorez, je m'appelle Strabon,
 Philosophe sublime autant qu'on le peut être,
 Suivant de Démocrite ; et vous voyez mon maître.

AGÉLAS.

Quoi ! je verrais ici cet homme si divin,
 Cet esprit si vanté, ce Démocrite enfin,
 Que son profond savoir jusques aux cieux élève !

STRABON.

Oui, seigneur, c'est lui-même ; et voici son élève.

AGÉLAS, à *Démocrite*.

Pardonnez, s'il vous plaît, mes indiscretions ;
 Je trouble avec regret vos méditations ;
 Mais la longue fatigue, et le chaud qui m'accable...

DÉMOCRITE.

Vous venez à propos ; nous nous mettions à table ;
 Vous prendrez votre part d'un très-frugal repas ;
 Mais il faut excuser ; on ne vous attend pas.

STRABON, à *Agélas*, lui présentant la sporte.

Ce sera de bon cœur, et sans cérémonie.

AGÉLAS.

De manger à présent je ne sens nulle envie ;

Mais je veux toutefois , sortant de ce désert ,
 Vous rendre le repas que vous m'avez offert.

STRABON.

Sire, vous vous moquez.

AGÉLAS.

Je veux que , dans une heure ,
 Vous quittiez tous les deux cette triste demeure ,
 Pour venir à ma cour.

DÉMOCRITE.

Qui ? nous , seigneur ?

AGÉLAS.

Oui, vous.

STRABON , à part.

Que je m'en vais manger!

AGÉLAS.

Vous viendrez avec nous.

DÉMOCRITE.

Moi , que j'aie à la cour ! Grands dieux ! qu'irais-je y faire ?
 Mon esprit peu liant , mon humeur trop sincère ,
 Ma manière d'agir , ma critique , et mes ris ,
 M'attireraient bientôt un monde d'ennemis.

AGÉLAS , à Démocrite.

Je serai votre appui , quoi qu'on dise ou qu'on fasse.
 Je vous demande encore une seconde grâce ;
 Et votre cœur , je crois , n'y résistera pas :
 C'est que ce jeune objet accompagne vos pas.

(à Criséis .)

Y répugneriez-vous ?

CRISÉIS.

Je dépends de mon père ;
 Sans son consentement je ne saurais rien faire.
 Mais j'aurais grand plaisir de le suivre en des lieux
 Où l'on dit que tout rit, que tout est somptueux,
 Où les choses qu'on voit sont pour moi si nouvelles.
 Les hommes si bien faits !

STRABON, *à part.*

Les femmes si fidèles !

DÉMOCRITE, *à Criséis.*

Que vous connaissez mal les lieux dont vous parlez !

CRISÉIS, *à Démocrite.*

Je les connaîtrai mieux bientôt, si vous voulez.
 Vous avez sur mon père une entière puissance ;
 Vous n'avez qu'à parler.

DÉMOCRITE.

Vous vous moquez, je pense.
 Examinez-moi bien ; ai-je, du bas en haut,
 Pour être courtisan, la taille et l'air qu'il faut ?

CRISÉIS.

J'attends de vos bontés cette faveur extrême :
 Ne me refusez pas.

DÉMOCRITE, *à part.*

Pourquoi faut-il que j'aime ?

(à Agélas.)

Mais, seigneur. .

AGÉLAS, *à Démocrite.*

A mes vœux daignez tout accorder.

Songez qu'en vous priant j'ai droit de commander.
Je le veux.

DÉMOCRITE.

Il suffit.

AGÉLAS.

La résistance est vaine.

J'ai des gens, des chevaux, dans la route prochaine ;
Pour se rendre en ces lieux on va les avertir.
Toi , prends soin , Agénor , de les faire partir.

(à Démocrite.) (à Agénor.)

Je vous laisse. Sur-tout cette aimable personne...

AGÉNOR , à Agélas.

Qu'à mes soins diligens votre cœur s'abandonne.

SCENE VII.

DÉMOCRITE , AGÉNOR , THALER , CRISÉIS ,
STRABON.

THALER , à Criséis.

Morgué , je n'en puis plus ; je vous cherche partout ;
J'ai couru la forêt de l'un à l'autre bout ,
Sans pouvoir...

STRABON , à Thaler.

Paix , tais-toi ; va plier ton bagage :
Nous allons à la cour ; on t'a mis du voyage.

THALER.

A la cour !

DÉMOCRITE.

STRABON.

Oui, parbleu.

THALER.

Tu te gaussez de moi.

STRABON.

Non : le roi veut te voir : il a besoin de toi.

THALER.

Pargué, j'irai fort bien, sans répugnance auqueune ;
 Pourquoi non ? M'est avis que j'y ferai fortune.

AGÉNOR , à *Criséis*.

Ne perdons point de temps, suivons notre projet.

STRABON.

Partons quand vous voudrez, mon paquet est tout fait.

DÉMOCRITE , à *part*.(à *Criséis*.)

Quel voyage, grands dieux ! C'est à votre prière
 Que je fais une chose à mon cœur si contraire.
 Mais pour vous, *Criséis*, que ne ferait-on pas ?

(à *part*.)

Que je seus là-dedans de trouble et de combats !

SCÈNE VIII.

STRABON , *seul*.

Adieu, forêts, rochers ; adieu, caverne obscure ,
 Insensibles témoins des peines que j'endure ;
 Adieu, tigres, ours, cerfs, daims, sangliers, et loups.

Si pour philosopher je reviens parmi vous,
Je veux qu'une panthère avec sa dent gloutonne,
Ne fasse qu'un repas de toute ma personne.
Je suis votre valet. Loin de ce triste lieu
Je vais boire et manger. Bon jour. Bon soir. Adieu.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente le palais d'Agélas , roi
d'Athènes.

SCENE PREMIERE.

ISMÈNE , CLÉANTHIS.

CLÉANTHIS.

SI j'avais le secret de deviner la cause
Du chagrin qu'à mes yeux votre visage expose ,
De cet ennui soudain qui vous tient sous ses lois ,
Nous nous épargnerions deux peines à la fois ;
Moi , de le demander , et vous , de me le dire.
Mais , puisque sans parler je ne puis m'en instruire,
Dites-moi , s'il vous plaît , depuis une heure ou deux ,
Quel nuage a troublé l'éclat de vos beaux yeux.
Quel sujet vous oblige à répandre des larmes ?
Le roi plus que jamais est épris de vos charmes :
Il vous aime ; et de plus une suprême loi
L'oblige à vous donner et sa main et sa foi :
Et quand même il romprait une si douce chaîne ,
Agénor est un prince assez digne d'Ismène :

Je sais qu'il vous adore, et qu'il n'ose à vos yeux,
Par respect pour le roi, faire éclater ses feux.

ISMÈNE.

Je veux bien avouer qu'un manque de couronne
Est l'unique défaut qui soit en sa personne,
Et qu'Agénor aurait tous les vœux de mon cœur
S'il était un peu moins sensible à la grandeur.
Mais enfin, un chagrin que je ne puis comprendre,
Ma chère Cléanthis, est venu me surprendre ;
Je le chasse, il revient; et je ne sais pourquoi
Ce jour plus qu'aucun autre il cause mon effroi.

CLÉANTHIS.

On ne peut vous ôter le sceptre et la couronne,
Et le rang glorieux que le destin vous donne :
Je vous l'apprends encor, si vous ne le savez,
J'en suis un peu la cause, et vous me le devez.

ISMÈNE.

Comment ?

CLÉANTHIS.

Écoutez-moi. La reine, votre mère,
Abandonnant Argos, où mourut votre père,
Par un second hymen épousa le feu roi
Qui régnait en ces lieux, mais avec cette loi,
Que, si d'aucun enfant il ne devenait père,
Du trône athénien vous seriez l'héritière,
Et que son successeur deviendrait votre époux.
La reine eut une fille; et, l'aimant moins que vous,
Elle trouva moyen de changer cette fille,
Et de mettre un enfant, pris d'une autre famille,

De même âge à peu près, mais moribond, malsain,
 Et qui mourut aussi, je crois, le lendemain.
 Moi, j'allai cependant, sans tarder davantage,
 Porter nourrir l'enfant dans un lointain village.
 Un pauvre paysan, que l'or sut engager,
 De ce fardeau pour moi voulut bien se charger.
 Je lui dis que de moi l'enfant tenait naissance,
 Qu'il devait avec soin élever son enfance;
 Je lui cachai toujours son nom et son pays:
 Le pâtre crut enfin tout ce que je lui dis.
 Quinze ans se sont passés depuis cette aventure.
 Votre mère a payé les droits à la nature;
 Et depuis ce long temps aucun mortel, je crois,
 N'a pu de cette fille avoir ni vent ni voix.

ISMÈNE.

Je sais depuis long-temps ce que tu viens de dire;
 Ta bouche avait déjà pris soin de m'en instruire:
 Ce souvenir encore augmente ma terreur,
 Et vient justifier le trouble de mon cœur.
 N'as-tu point remarqué qu'au retour de la chasse
 Le roi, rêveur, distrait, a paru tout de glace?
 Ses regards inquiets m'ont dit son embarras;
 Il semblait m'éviter et détourner ses pas.
 Ah! Cléanthis, je crains que quelque amour nouvelle
 Ne lui fasse...

CLÉANTHIS.

Ah! voilà l'ordinaire querelle.
 C'est une étrange chose: il faut que les amans
 Soient toujours de leurs maux les premiers instrumens.

Qu'un homme par hasard ait détourné la vue
Sur quelque objet nouveau qui passe dans la rue ;
Qu'il ait paru rêveur , enjoué , gai , chagrin ;
Qu'il n'ait pas ri , pleuré , parlé , que sais-je enfin ?
Voilà la jalousie aussitôt en campagne.

D'une mouche on lui fait une grosse montagne :
C'est un traître , un ingrat ; c'est un monstre odieux ,
Et digne du courroux de la terre et des cieux.
Il faut aller plus doux dans le siècle où nous sommes ,
On doit parfois passer quelque fredaine aux hommes ,
Fermer souvent les yeux ; bien entendu pourtant
Que tout cela se fait à la charge d'autant.

ISMÈNE.

Pour un cœur délicat qu'un tendre amour engage
Un calme si tranquille est d'un pénible usage ,
Toujours quelque soupçon renaît pour l'alarmer.
Ah ! que tu connais mal ce que c'est que d'aimer !

CLÉANTHIS.

Oui , je me suis d'aimer parfois licenciée ,
J'ai fait pis , je me suis dans Argos mariée.

ISMÈNE.

Toi , mariée !

CLÉANTHIS.

Oui , moi ; mais à mon grand regret.

Autant que je le puis je tiens le cas secret.
Avant que les destins , touchés de ma misère ,
Eussent fixé mon sort auprès de votre mère ,
J'avais fait ce beau conp ; mais , à vous dire vrai ,
Ce mariage-là n'était qu'un coup d'essai.

J'avais pris un mari brutal, jaloux, bizarre,
 Gueux, joueur, débauché, capricieux, avare,
 Comme ils sont presque tous : je l'ai tant tourmenté,
 Excédé, maltraité, rebuté, molesté,
 Qu'il m'a privée enfin de sa vue importune ;
 Le diable l'a mené chercher ailleurs fortune.

ISMÈNE.

Est-il mort ?

CLÉANTHIS.

Autant vaut : depuis vingt ans et plus
 Qu'il a pris son parti, nous ne nous sommes vus ;
 Et, quand même en ces lieux il viendrait à paraître,
 Nous nous verrions, je crois, tous deux sans nous connaître.
 J'ai bien changé d'état ; et, lorsqu'il s'en alla,
 Je n'étais qu'un enfant haute comme cela.

ISMÈNE.

Ta belle humeur pourrait me sembler agréable,
 Si de quelque plaisir mon cœur était capable.

CLÉANTHIS.

Pour chasser le chagrin, madame, où je vous voi,
 Consentez, je vous prie, à venir avec moi,
 Pour voir un animal qu'en ces lieux on amène,
 Et que le prince a pris dans la forêt prochaine.
 Il tient, à ce qu'on dit, et de l'homme et de l'ours ;
 Il parle quelquefois, et rit presque toujours.
 On appelle cela, je pense... un Démocrite.

ISMÈNE.

Tu rends assurément peu d'honneur au mérite.

L'animal dont tu fais un portrait non commun
Est un grand philosophe.

CLÉANTHIS.

Hé! n'est-ce pas tout un ?

ISMÈNE.

Tu peux aller le voir; mais pour moi, je te prie,
Laisse-moi quelque temps toute à ma rêverie;
J'en fais mon seul plaisir. Tout ce que tu m'as dit,
Et mes jaloux soupçons, m'occupent trop l'esprit.

CLÉANTHIS.

Quelqu'un s'avance ici. Je m'en vais vous conduire,
Et reviendrai pour voir cet homme qu'on admire.

SCENE II.

STRABON , *seul , en habit de cour.*

Quand on a de l'esprit , ma foi , vive la cour!
C'est là qu'il faut venir se montrer au grand jour ;
Et c'est mon centre à moi. Bon vin, bonne cuisine;
J'ai calmé les fureurs d'une guerre intestine.
J'ai d'abord pris ma part de deux repas exquis;
Et me voilà déjà vêtu comme un marquis.
Cela me sied bien. Mais quelqu'un ici s'avance...

SCÈNE III.

THALER, *en habit de cour par-dessus son habit de paysan* ; STRABON.

STRABON.

C'est Thaler. Justes dieux ! quelle magnificence !

THALER, *vers la porte d'où il sort, à des domestiques qui éclatent de rire.*

Oh, dame ! voyez-vous ! tout franc, je n'aime pas
Qu'on se rie à mon nez, et qu'on suive mes pas.
Si quelqu'un vient encor se gausser davantage,
Je lui sangle d'abord mon poing par le visage.

STRABON.

D'où te vient, mon enfant, l'humeur où te voilà ?

THALER, *à Strabon.*

Morgué, je ne sais pas quelle graine c'est là.
Ils sont un régiment de diverses figures,
Jaune, gris, vard, enfia de toutes les peintures,
Qui sont tous après moi comme des possédés.

(*allant vers la porte.*)

Palsangué, le premier...

STRABON.

C'est qu'ils sont enchantés

De voir un gentilhomme avec si bonne mine,
Un port si gracieux, une taille si fine.

THALER, *revenant à Strabon.*

Me voilà.

STRABON.

Je te vois.

THALER.

Je n'ai pas méchant air,

N'est-ce pas ?

STRABON.

Je me donne au grand diable d'enfer,
Si seigneur à la cour, dans ses airs de conquête,
Est mieux paré que toi des pieds jusqu'à la tête.

THALER.

Je suis, sans vanité, bien tourné quand je veux,
Et j'ai, quand il me plaît, tout autant d'esprit qu'eux.
Qui fait le bel oisieu ? c'est, dit-on, le plumage.
Notre fille est de même en fort bon équipage.
Allons, faut dire vrai, je suis content du roi ;
Morguienne, il en agit rondement avec moi.
Ils m'ont bien fait dîner : c'est un plaisir extrême
D'avoir grand appétit, et l'estomac de même,
Lorsque l'on peut tous deux les contenter, s'entend.
J'ai mangé comme quatre, et j'ai trinqué d'autant.

STRABON.

Tu te trouves donc bien en cette hôtellerie ?

THALER.

J'y serais volontiers tout le temps de ma vie.
L'état où je me vois me fait émerveiller :
M'est avis que je rêve, et crains de m'éveiller.

STRABON.

Malgré tes beaux habits, ton air gauche et sauvage

Tient encore à mes yeux quelque peu du village.
 Plante-toi sur tes pieds : te voilà comme un sot ;
 L'on aurait plus d'honneur d'habiller un fagot.
 Des airs développés ; allons , fais-toi de fête ;
 Remue un peu les bras ; balance-toi la tête ;
 De la vivacité ; danse ; prends du tabac :
 Ne tends pas tant le dos ; renforce l'estomac.

*(il lui donne un coup dans le dos et un autre dans
 l'estomac.)*

THALER.

Oh ! morgué , bellement ; comme vous êtes rude !
 J'ai l'estomac démis.

STRABON.

Ce n'est là qu'un prélude.

THALER.

Achevez donc tout seul.

STRABON.

Paix ; Démocrite vient :
 Prends d'un jeune seigneur la taille et le maintien.

THALER.

Non , morgué , je m'en vas ; aussi bian je pétille ,
 Mis comme me voilà , d'aller voir notre fille.

S C E N E I V.

DÉMOCRITE , *suivi d'un INTENDANT , d'un MAITRE - D'HOTEL , et de quatre grands LAQUAIS ; STRABON.*

DÉMOCRITE.

En ces lieux , comme ailleurs , je vois de toutes parts
Mille plaisans objets attirer mes regards.
Les grands et les petits , la cour comme la ville ,
Pour rire à mon plaisir tout m'offre un champ fertile ;
Et , me voyant aussi dans un riche palais ,
Entouré d'officiers , escorté de valets ,
Transporté tout d'un coup de mon séjour paisible ,
Je me trouve moi-même un sujet fort risible.
Vous , qui suivez mes pas , que voulez-vous de moi ?

L'INTENDANT , *à Démocrite.*

Je suis auprès de vous par l'ordre exprès du roi :
Il prétend , s'il vous plaît m'accorder cette grâce ,
Que de votre intendant je prenne ici la place ;
Et je viens vous offrir mes soins et mon savoir.

DÉMOCRITE.

Mais je n'ai nulle affaire , et n'en veux point avoir.

L'INTENDANT.

C'est aussi pour cela qu'officier nécessaire ,
Réglant votre maison , j'aurai soin de tout faire.
J'affirme , je reçois , je dispose des fonds ,
Des valets...

DÉMOCRITE.

Ah ! tant mieux. Puisque dans les maisons
 Vous avez sur les gens un pouvoir despotique,
 De grâce, réformez tout ce vain domestique.
 Je ne saurais souffrir toujours à mes côtés
 Ces quatre grands messieurs droit sur leurs pieds plantés.

L'INTENDANT.

Il est de la grandeur d'avoir un gros cortège.

DÉMOCRITE.

Quoi ! si je veux tousser, cracher, moucher, que sais-je ?
 Et le jour et la nuit faudra-t-il que quelqu'un
 Tienne de tous mes faits un registre importun ?

L'INTENDANT.

Des gens de qualité c'est l'ordinaire usage.

DÉMOCRITE.

Cet usage, à mon gré, n'est ni prudent ni sage.
 Les hommes, qui souvent fout tout mal à propos,
 Et qui devraient cacher leur faible et leurs défauts,
 Sont toujours les premiers à montrer leurs bêtises.
 Pour faire à tout moment et dire des sottises,
 A quoi bon, s'il vous plaît, payer tant de témoins ?
 Messieurs, laissez-moi seul, et trêve de vos soins.

(*au maître-d'hôtel.*)

Et vous, que vous plaît-il ?

LE MAÎTRE-D'HÔTEL, à *Démocrite.*

Le prince à vous m'envoie,
 Et pour maître-d'hôtel il veut que je m'emploie.

STRABON, à *part.*

Bon ! voici le meilleur.

DÉMOCRITE.

C'est entre vous et moi,
Après d'un philosophe un fort chétif emploi.

LE MAÎTRE-D'HÔTEL.

J'espère avec honneur remplir mon ministère;
Et vous n'aurez, je crois, nul reproche à me faire.

DÉMOCRITE.

J'en suis persuadé de reste.

L'INTENDANT, à *Démocrite*.

Ce n'est point

Parce que l'amitié l'un à l'autre nous joint;
Mais je réponds de lui, c'est un très-honnête homme,
Fidèle, incorruptible, équitable, économe.

(*bas, à Démocrite.*)

Ne vous y fiez pas, je vous en avertis.

LE MAÎTRE-D'HÔTEL, à *l'Intendant*.

Quand je ne serais pas au raug de vos amis,
Je publierais partout que l'on ne trouve guères
D'homme plus entendu que vous dans les affaires,
Plus désintéressé, plus actif, plus adroit.

(*bas, à Démocrite.*)

Prenez-y garde au moins, car il ne va pas droit.

L'INTENDANT, au maître-d'hôtel.

Monsieur, en vérité, vous êtes trop honnête.
On sait votre bon goût pour conduire une fête;
Nul n'entend mieux que vous à donner un repas,
En aussi peu de temps, sans bruit, sans embarras.

(*bas, à Démocrite.*)

C'est un homme qui n'a l'ame ni la main nette,
Et qui gagne moitié sur tout ce qu'il achète.

LE MAÎTRE-D'HÔTEL, *à l'Intendant.*

Tout le monde connaît votre esprit éclairé
A gagner le procès le plus désespéré,
A nettoyer un bien, à liquider des dettes
Que dans une maison un long désordre a faites.

(*à Démocrite.*)

C'est un homme sans foi, qui prend de toute main,
Et ne fait pas un bail qu'il n'ait un pot-de-vin.

DÉMOCRITE.

Messieurs, je suis ravi qu'en vous rendant service
Tous deux en même temps vous vous rendiez justice.
Allez, continuez, aimez-vous bien toujours,
Et servez-vous ainsi le reste de vos jours;
Cette rare amitié, cette candeur sublime,
Me fait maître pour vous encore plus d'estime.
Adieu.

S C E N E V.

DÉMOCRITE, STRABON.

DÉMOCRITE.

Tu ne ris pas de ces deux bons amis ?
Tu peux juger, Strabon, des grands par les petits;
De ces lâches flatteurs qui hautement vous louent,

Et dans l'occasion tout bas se désavouent ;
De ces menteurs outrés, ces caractères bas,
Qui disent tout le bien et le mal qui n'est pas.
Des faux amis du temps reconnais les manières :
Peut-être ces deux-là sont-ils des plus sincères.
Mais changeons de propos. Que dis-tu de la cour ?

STRABON.

Toutes sortes de biens. Et vous, à votre tour,
Parlez à cœur ouvert, qu'en dites-vous vous-même ?

DÉMOCRITE.

Tu t'imagines bien que ma joie est extrême
D'y voir certaines gens tout fiers de leur maintien,
Qui ne déparlent pas, et qui ne disent rien ;
D'y rencontrer partout des visages d'attente,
Qui n'ont que l'espérance et les desirs pour rente ;
D'autres dont les dehors affectés et pieux
S'efforcent de duper les hommes et les dieux ;
Des complaisans en charge, et payés pour sourire
Aux sottises qu'un autre est toujours prêt à dire ;
Celui-ci qui, bouffi du rang de son aïeul,
Se respecte soi-même, et s'admire tout seul.
Je te laisse à juger si sur cette matière
J'ai pour rire à plaisir une vaste carrière.

STRABON.

Je m'en rapporte à vous.

DÉMOCRITE.

Dans ce nouveau pays,
Dis-moi, que dit, que fait, que pense Criséis ?

STRABON.

Si l'on en peut juger à l'air de son visage,
 Elle se plaît ici bien mieux qu'en son village.
 Elle a pris, comme moi, d'abord les airs de cour.
 Elle veut déjà plaire et donner de l'amour.

DÉMOCRITE.

Que dis-tu ?

STRABON.

Vous savez qu'en princesse on la traite.
 Je la voyais tantôt devant une toilette
 D'une mouche assassine irriter ses attraits ;
 Elle donne déjà le bon tour aux crochets ;
 Elle montre avec art, quoique novice encore,
 Une gorge timide et qui voudrait éclore.
 Agélas l'observait d'un œil plein de desirs.

DÉMOCRITE.

Agélas ?

STRABON.

Oui : parfois il poussait des soupirs ;
 Et je suis fort trompé si le roi pour la belle
 Ne ressent de l'amour quelque vive étincelle.

DÉMOCRITE :

Juste ciel ! quoi ! déjà ?...

STRABON.

L'on va vite en ces lieux ;
 Et l'air de ce pays est fort contagieux.

DÉMOCRITE.

Et comment Criséis prend-elle cet hommage ?

Semble-t-elle répondre à ce muet langage?

Montre-t-elle l'entendre?

STRABON.

Oh! vraiment jé le croi;

Elle l'entend déjà mieux que vous et que moi.

Elle a de certains yeux , de certaines manières ,

Des souris attrayans , des mines meurtrières.

Oh! vive la nature !

DÉMOCRITE.

En savoir déjà tant !

STRABON.

Si le prince l'aimait, le cas serait plaisant.

Euh?

DÉMOCRITE.

Oui.

STRABON.

Que diriez-vous qu'un roi, cherchant à plaire;

Comme un aventurier , donnât dans la bergère?

DÉMOCRITE.

J'en rirais tout-à-fait.

STRABON.

Que nous serions heureux!

Notre fortune ici serait faite à tous deux.

L'amour est , je l'avoue , une belle manie :

Les hommes sont bien fous; rions-en, je vous prie :

Je les trouve à présent presque aussi sots que vous.

DÉMOCRITE , à part.

Il ne me manquait plus que d'être encor jaloux.

J'étouffe, et je sens là... certain poids qui m'opprime.

STRABON.

D'où vous vient, s'il vous plaît, cette sombre tristesse?
 Du bien de Criséis n'êtes-vous pas content?
 Pourquoi cet air chagrin, à vous qui riez tant?

DÉMOCRITE.

Ces feux pour Criséis me donnent quelque ombrage.
 Son éducation est mon heureux ouvrage;
 Elle est sous ma conduite arrivée en ces lieux,
 Et j'en dois prendre soin.

STRABON.

On ne peut faire mieux.

DÉMOCRITE.

Agélas a grand tort d'employer sa puissance
 A vouloir d'un enfant surprendre l'innocence,
 Qui doit être en sa cœur en toute sûreté.

STRABON.

C'est violer les droits de l'hospitalité.

DÉMOCRITE.

Mais il faut empêcher que cet amour n'augmente;
 Et, pour mieux étonffer cette flamme naissante,
 Je vais le conjurer de nous laisser partir.

STRABON.

Parlez pour vous : d'ici je ne veux point sortir;
 Je m'y trouve trop bien.

SCENE VI.

STRABON, *seul.*

Ma foi, le philosophe
 D'un feu long et discret dans son harnois s'échauffe.
 Le pauvre diable en a tout autant qu'il en faut,
 Et toute sa morale a, parbleu, fait le saut.
 Allous sur ses pas...

SCENE VII.

CLÉANTHIS, STRABON.

STRABON.

Mais quelle est cette égrillarde
 Qui d'un œil curieux me tourne et me regarde ?

CLÉANTHIS, *à part.*

Voilà, certes, quelqu'un de ces nouveaux venus;
 Et ces traits-là me sont tout-à-fait inconnus.

STRABON, *à part.*

Mon port lui paraît noble, et ma mine assez bonne.
 La princesse a, je crois, dessein sur ma personne:
 Il ne faut point ici perdre le jugement,
 Mais en homme d'esprit tourner un compliment.

(haut.)

Madame, s'il est vrai, selon nos axiômes,

Que tous corps ici-bas sont composés d'atômes,
 Chacun doit convenir, en voyant vos attraits,
 Que le vôtre est formé d'atômes bien parfaits;
 Ces organes subtils, d'où votre esprit trauspire,
 Avant que vous parliez, font que je vous admire.

CLÉANTHIS.

A votre air étranger on devine aisément...

STRABON.

A mon air étranger ! parlez plus congrûment.
 Je suis homme de cour ; et, pour la politesse,
 J'en ai, sans me vanter, de la plus fine espèce.

CLÉANTHIS.

Un esprit méprisant ne m'a point fait parler,
 Et tous nos courtisans voudraient vous ressembler.

STRABON.

Je le crois.

CLÉANTHIS.

Je voulais par vous-même m'instruire
 Quel sujet, quelle affaire à la cour vous attire.

STRABON.

C'est par l'ordre du roi que j'y viens aujourd'hui ;
 Je suis, sans me vanter, assez bien avec lui :
 Le plaisir de nous voir quelquefois nous rassemble ;
 Et nous devons, je crois, ce soir, souper ensemble.

CLÉANTHIS.

C'est un honneur qu'il fait à peu de courtisans.

STRABON.

D'accord ; mais il sait vivre, et connaît bien ses gens.

Pour convive je suis d'une assez bonne étoffe,
Suivant de Démocrite et garçon philosophe.

CLÉANTHIS.

Ou le voit, votre esprit éclate dans vos yeux.

STRABON.

Madame...

CLÉANTHIS.

Tout en vous est noble et gracieux.

STRABON.

Madame , à bout portant vous tirez la louange.
Je veux être un maraud si mes sens , en échange,
Auprès de vos appas ne sont tout stupéfaits.

CLÉANTHIS.

Peu de cœurs devant vous ont conservé leur paix.

STRABON.

Ah! madame , il est vrai qu'on est fait d'un modèle
A ne pas attaquer vainement une belle.
On sait de son esprit se servir à propos ;
Se plaindre , se brouiller , écrire quatre mots ;
Revenir , s'apaiser , se remettre en colère :
Faire bien le jaloux , et vouloir se défaire ;
Commander à ses pleurs de sortir au besoin ;
Être un jour sans manger , bouder seul en un coin ;
Redoubler quelquefois de tendresses nouvelles.
Lorsque l'on sait jouer ce rôle auprès des belles ,
On est bien malheureux et bien disgracié
Quand ou manque à la fin d'en tirer aile ou pied.

CLÉANTHIS.

La nature en naissant vous fit l'ame sensible.

STRABON.

Le soufre préparé n'est pas plus combustible.

CLÉANTHIS.

Ainsi donc votre cœur s'est souvent enflammé ?
Vous aimiez autrefois ?

STRABON.

Non ; mais j'étais aimé.

Je me suis signalé par plus d'une victoire :
Mais si de vous aimer vous m'accordiez la gloire ,
Vous verriez tout mon cœur, par des soins éternels ,
Faire fumer l'encens au pied de vos autels.

CLÉANTHIS.

Mon bonheur seràit pur, et ma gloire trop grande
De recevoir ici vos vœux et votre offrande ;
Mais certaine raison, qui murmure en mon cœur,
M'empêche de répondre à toute votre ardeur.

STRABON.

J'en ai quelqu'une aussi qui me serait contraire ;
Mais où parle l'amour, la raison doit se taire.

CLÉANTHIS, *à part.*

Si mon traître d'époux par bonheur était mort...

STRABON, *à part.*

Si ma méchante femme avait fini son sort...

CLÉANTHIS, *à part.*

Que je me serais fait un bonheur de lui plaire !

STRABON, *à part.*

Que nous aurions bientôt terminé notre affaire !

CLÉANTHIS, *à Strabon.*

Votre abord est si tendre et si persuasif...

STRABON, *à Cléanthis.*

Vous avez un aspect tellement attractif...

CLÉANTHIS.

Que d'un charme puissant on se sent ravir l'ame.

STRABON.

Qu'en vous voyant paraître aussitôt on se pâme.

CLÉANTHIS.

Je sens que ma vertu combat mal avec vous ;

(*à part.*)

Il faut nous séparer. Ah ciel ! si mon époux

Avait été formé sur un pareil modèle,

Qu'il m'eût donné d'amour !

STRABON.

Adieu, charmante belle :

Auprès de vos appas je défends mal mon cœur.

Ah ciel ! si j'avais eu femme de cette humeur,

Quelles félicités ! et qu'en sa compagnie

J'aurais avec plaisir passé toute ma vie !

SCÈNE VIII.

STRABON, *seul.*

Cela ne va pas mal. J'arrive dans la cour ;
Une belle me voit , je suis requis d'amour.
Courage , mon garçon ; continue : encore une,
Et te voilà passé maître en bonne fortune.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

AGÉLAS, AGÉNOR ; SUITE DU ROI.

AGÉNOR.

CRISÉIS, par votre ordre, en ces lieux va se rendre,
Et vous pourrez bientôt et la voir et l'entendre :
Mais, si je puis, seigneur, avec vous m'exprimer,
Votre cœur me paraît bien prompt à s'enflammer,

AGÉLAS.

Je ne te cache rien de l'état de mon ame.
Tu vis naître tantôt cette nouvelle flamme,
Sois témoin du progrès ; mes feux sont parvenus,
En moins d'un jour, au point de ne s'accroître plus.
J'adore Criséis ; à chaque instant en elle
Je découvre, je vois quelque grâce nouvelle.
Ne remarques-tu point comme moi ses beautés ?
Ses airs dans cette cour ne sont point empruntés ;
Son esprit se fait voir même dans son silence :
Elle n'a rien des bois que la seule naissance.

AGÉNOR.

De ces feux violens quelle sera la fin ?

AGÉLAS.

Je ne sais.

AGÉNOR.

Mais, seigneur, quel est votre dessein?

AGÉLAS.

D'aimer.

AGÉNOR.

Quel sera donc le sort de la princesse ?
Athènes, par un choix où chacun s'intéresse,
Vous a fait souverain sans aucune autre loi
Que d'épouser Ismène, alliée au feu roi.

AGÉLAS.

Mon cœur jusqu'à ce jour sans nulle répugnance
Suivait de cette loi la douce violence,
Ce cœur même en secret souvent s'applaudissait
De la nécessité que le sort m'imposait;
Mais depuis le moment qu'une jeune bergère
M'a charmé, sans avoir nul dessein de me plaire,
Mon penchant pour Ismène aussitôt m'a quitté:
Je me sens entraîner tout d'un autre côté.

AGÉNOR, *à part.*

Ciel, qui sais mon amour, fais si bien qu'en son ame
Puisse à jamais régner cette nouvelle flamme!

(à Agélas.)

Ce n'est pas d'aujourd'hui que les champs et les bois
Ont produit des objets dignes des plus grands rois ;
Et le sort prend plaisir d'une chaîne secrète
D'allier quelquefois le sceptre et la houlette.

AGÉLAS.

Cette inégalité, ce défaut de grandeur,
Pour Criséis encore irrite mon ardeur.

AGÉNOR.

Je ne sais ce qu'annonce une telle aventure;
Mais un des miens m'a dit qu'en changeant de parure,
Ce paysan, de joie ou de vin transporté
A laissé, dans l'habit qu'il avait apporté,
Un bracelet d'un prix qui passe sa puissance :
On doit me l'apporter. Mais Criséis s'avance.

SCENE II.

CRISÉIS, THALER, AGÉLAS, AGÉNOR ;

SUITE DU ROI.

THALER, *à part, à Criséis.*

Je suis trop en chagrin, je vais lui dire, moi ;
Arrive qui pourra, n'importe. Je le voi :
Je m'en vais, palsangué, lui débrider ma chance.

(à Agélas.)

Sire, excusez l'affront de notre importunance.

AGÉLAS.

Qu'avez-vous donc ?

THALER.

J'avons... Mais c'est trop de faveur,
Sire, mettez dessus.

AGÉLAS.

Parlez.

THALER.

C'est votre honneur.

AGÉLAS.

Poursuivez. Quel sujet?

THALER.

Je ne veux point poursuivre
Si vous n'êtes couvert; je savons un peu vivre.

AGÉLAS.

Je suis en cet état pour ma commodité.

THALER.

Ah ! vous pouvez vous mettre à votre liberté,
Et je ne sommes pas dignes de contredire.
Ici j'ons plus d'honneur que je ne saurais dire ;
Je sons nourris, vêtus, mieux qu'à nous appartient :
Mais on nous fait un tour qui, tout franc, ne vaut rien.
C'est pis qu'un bois; vos gens n'ont point de conscience.
J'ai, dans mon autre habit, laissé par oubliance...
Avec tout mou esprit, morgué, je suis un sot.

AGÉLAS.

Quoi donc ?

THALER.

Ils m'avons fait bian payer mon écot.

AGÉLAS.

Qui ?

THALER.

Vos valets-de-chambre. Ah ! la maudite engeance.
En me déshabillant en toute diligence,
L'un un pied, l'autre un bras (ils ont eu bientôt fait),

Ils m'out pris un bijou , morgué , dans mon gousset :
Il est de votre honneur de les faire tous pendre.

AGÉLAS.

Ne vous alarmez point , je vous le ferai rendre ;
Je veux qu'on le retrouve , et je vous en réponds.

THALER.

Tous les honnêtes gens d'ici sont des fripons :
Je sais pourtant fort biau que ce n'est pas vous , sire ;
Je vous crois honnête homme , et je sais bian qu'en dire :
Mais tout chacun ici ne vous ressemble pas.

AGÉLAS , à *Agénor*.

Que l'on aille avec lui le chercher de ce pas :
Et qu'ici les plaisirs , les jeux , la bonne chère ,
Suivent ces étrangers qu'Agélas considère.

THALER.

Ah ! vous êtes , seigneur , par trop considérant.
Mais , parlant par respect , l'honneur que l'on me rend
Me confond ; car , tout franc , sans tant de préambule...

(à *Criséis* .)

Palsangué , te voilà comme une ridicule !
Que ne réponds-tu , toi ? je m'embrouille toujours ,
Lorsque d'un compliment j'entreprends le discours.

AGÉLAS , à *Thaler*.

Allez , et n'ayez point de chagrin davantage.

THALER.

Que je suis malheureux ! J'ai fait un beau voyage !

SCÈNE III.

AGÉLAS, CRISÉIS.

AGÉLAS.

Je ne sais, Criséis, si l'éclat de ces lieux
 Avec quelque plaisir peut arrêter vos yeux;
 Je ne sais si la cour vous plaît, vous dédommage
 De la tranquillité que l'on goûte au village :
 Mais je voudrais qu'ici vous pussiez recevoir
 Tout autant de plaisir que j'ai de vous y voir.

CRISÉIS.

Seigneur, de vos bontés, qu'on aura peine à croire,
 Le souvenir toujours vivra dans ma mémoire ;
 Et j'aurais mauvais goût si, sortant des forêts,
 Je ne me plaisais pas en des lieux pleins d'attraits,
 Où chacun du plaisir fait son unique affaire,
 Où les dames sur-tout ne s'occupent qu'à plaire,
 Font briller leur esprit, ont un air si charmant,
 Et font de leur beauté tout leur amusement.

AGÉLAS.

Parmi les courtisans dont la foule épandue
 Brille dans cette cour et s'offre à votre vue,
 Ne s'en trouve-t-il point quelqu'un assez heureux
 Pour pouvoir s'attirer un regard de vos yeux ?
 Pourriez-vous les voir tous avec indifférence ?

CRISÉIS.

On dit qu'il ne faut point qu'avec trop de licence

Une fille s'arrête à voir de tels objets ,
 Et dise de son cœur les sentimens secrets.
 Il en est un pourtant , si j'ose ici le dire ,
 Qui , d'un charme flatteur que sa présence inspire ,
 Se distingue aisément , et qui de toutes parts
 S'attire sans effort les cœurs et les regards.

AGÉLAS.

Vous prenez du plaisir en le voyant paraître ?

CRISÉIS.

Oh ! beaucoup. A son air on voit qu'il est le maître.
 Les autres , devant lui timides et défaits ,
 Ne paraissent plus rien , et deviennent si laids ,
 Qu'on ne regarde plus tout ce qui l'environne.

AGÉLAS.

Aimeriez-vous un peu cette heureuse personne ?

CRISÉIS.

Je ne sais point , seigneur , ce que c'est que d'aimer.

AGÉLAS.

Aucun objet encor n'a pu vous enflammer ?

CRISÉIS.

Non ; l'on est dans les bois d'une froideur extrême.

AGÉLAS.

Si cet heureux mortel vous disait qu'il vous aime?...

CRISÉIS.

Qu'il m'aime , moi , seigneur ! je me garderais bien ,
 S'il faisait cet aven , d'en croire jamais rien.

On parle ici , dit-on , autrement qu'on ne pense ;
 Il faut bien se garder... Mais Démocrite avance.

SCÈNE IV.

DÉMOCRITE, AGÉLAS, CRISÉIS, STRABON.

AGÉLAS, à *Démocrite*.

Avec bien du plaisir je vous vois à ma cour.

Comment vous trouvez-vous dans ce nouveau séjour !

DÉMOCRITE.

Fort mal.

AGÉLAS.

J'ai commandé par un ordre suprême
 Qu'on vous y respectât à l'égal de moi-même.

DÉMOCRITE.

Cela n'empêche pas qu'avec tout votre soin ,
 Seigneur, je ne voulusse être déjà bien loin.
 On me croit en ces lieux placé hors de ma sphère ,
 Un animal venu d'une terre étrangère :
 Chacun ouvre les yeux , et me prend pour un ours ,
 Je ne suis point taillé pour habiter les cours.
 Que dirait-on de voir un homme de mon âge
 Des airs d'un courtisan faire l'apprentissage ?
 Non , seigneur, à tel point je ne puis m'oublier ,
 Ni jusqu'à cet excès descendre à me plier.
 Ainsi , pour faire bien , permettez que sur l'heure
 Nous allions tous revoir notre ancienne demeure :
 Strabon , Criséis , moi , nous vous en prions tous.

STRABON, à *Démocrite*.

Halte-là, s'il vous plaît ; ne parlez que pour vous :

En ce lieu plus qu'ailleurs je suis, moi, dans ma sphère.

AGÉLAS.

Si Criséis le veut, je consens à tout faire.

(à Criséis.)

Parlez, expliquez-vous.

CRISÉIS.

Seigneur, l'obscurité
 Convierait beaucoup mieux à ma simplicité :
 Mais, s'il faut devant vous dire ce que l'on pense,
 Ce beau lieu me retient sans nulle violence ;
 Et, s'il m'était permis de me faire un séjour,
 Je n'en choisirais point d'autre que votre cour.

STRABON, à part.

Quel heureux naturel ! le charmant caractère !
 Je ne répondrais pas mieux qu'elle vient de faire.

DÉMOCRITE, à Criséis.

C'est fort bien fait ! la cour a pour vous des appas.
 Quoi ! vous pourriez vous plaire en un lieu de fracas,
 Où l'envie a choisi sa demeure ordinaire,
 Où l'on ne fait jamais ce que l'on voudrait faire,
 Où l'humeur se contraint, où le cœur se dément,
 Où tout le savoir-faire est un raffinement,
 Où les grands, les petits, sont d'une ardeur commune
 Attelés jour et nuit au char de la fortune ?

AGÉLAS, à Démocrite.

La cour, qu'en ce tableau vous nous représentez,
 Vous ne la prenez pas par ses plus beaux côtés.

STRABON.

Eh ! non.

AGÉLAS.

Quelque aigreur que cette cour vous laisse,
 Convenez que toujours l'esprit, la politesse,
 Le bon air naturel, et le goût délicat,
 Plus qu'en nul autre endroit y sont dans leur éclat.

STRAEON.

Sans doute.

AGÉLAS.

Que le sexe y tient un doux empire ;
 Qu'on rend à la beauté les respects qu'elle attire ;
 Et que deux yeux charmans, tels qu'à présent j'en vois ;
 Peuvent prétendre ici les honneurs dus aux rois.
 Mais une autre raison, que près de vous j'emploie,
 Et qui vous comblera d'une parfaite joie,
 Doit, malgré vos dégoûts, vous fixer à la cour.

DÉMOCRITE.

Et quelle est, s'il vous plaît, cette raison ?

AGÉLAS.

L'amour.

DÉMOCRITE.

L'amour ! De passions me croyez-vous capable !

AGÉLAS.

Me préserve le ciel d'un jugement semblable !

DÉMOCRITE.

Démocrite est-il homme à se laisser toucher ?

(à part.)

Je ne le suis que trop ! J'ai peine à me cacher.

AGÉLAS.

Libre de passions, dégagé de faiblesse,

Votre cœur, je le sais, se ferme à la tendresse.
 Chacun ne parvient pas à cet état heureux.
 C'est de moi que je parle, et je suis amoureux.

DÉMOCRITE.

Vous êtes amoureux ?

AGÉLAS.

Oui.

DÉMOCRITE.

Mais, dans cette affaire,
 Ma présence, je crois, n'est pas trop nécessaire ;
 Absent, comme présent, vous pouvez à loisir
 Suivre les mouvemens de ce tendre desir.

AGÉLAS.

J'adore Criséis, puisqu'il faut vous le dire.

STRABON, *à part.*

Ah! ah! nous y voilà.

DÉMOCRITE.

Bon! bon! vous voulez rire!

Un grand roi comme vous, au milieu de sa cour,
 Voudrait-il s'abaisser à cet excès d'amour ?
 Que dirait, s'il vous plaît, tout votre aréopage ?

AGÉLAS.

Pour me déterminer j'attends peu son suffrage.
 Oui, belle Criséis, je sens pour vous un feu
 Dont je fais avec joie un éclatant aveu.
 Mais un cœur bien épris veut être aimé de même.
 Vous ne répondez rien.

CRISÉIS.

Ma surprise est extrême

D'entendre cet aveu de la bouche d'un roi :
 Mon silence , seigneur , répond assez pour moi.

AGÉLAS.

Ce silence douteux à trop de maux m'expose.

(à Démocrite.)

Vous , qui voyez le rang que l'amour lui propose ,
 Secondez mes desirs , parlez en ma faveur.

DÉMOCRITE.

Moi ! seigneur ?

AGÉLAS.

Oui , je veux de vous tenir son cœur :
 Vos conseils ont sur elle une entière puissance ;
 Vantez-lui mon amour bien plus que ma naissance.

DÉMOCRITE.

Par grâce , de ce soin , seigneur , dispensez-moi ;
 Je n'ai point les talens propres à cet emploi ;
 Je suis un faible agent auprès d'une maîtresse ;
 J'ignore le grand art qui surprend la tendresse :
 Votre amour , où vos soins veulent m'intéresser ,
 Reculerait , seigneur , plutôt que d'avancer.

AGÉLAS.

Non , j'attends tout de vous , je connais votre zèle.
 Un soin m'appelle ailleurs ; je vous laisse avec elle.
 Puis-je , pour couronner mes amoureux desseins ,
 Mettre mes intérêts en de meilleures mains ?
 Je vous quitte.

SCENE V.

DÉMOCRITE , CRISÉIS , STRABON.

STRABON , *à part , à Démocrite.*

Voilà , je vous le certifie ,
Un fâcheux argument pour la philosophie.

DÉMOCRITE , *à Criséis.*

Le roi me charge ici d'un fort honnête emploi ;
Et je n'attendais pas l'honneur que je reçois.
Il vient de m'ordonner de disposer votre ame
A devenir sensible à sa nouvelle flamme :
La charge est vraiment belle ; et pour un tel dessein
Il ne me faudrait plus qu'un caducée en main
Quels sont vos sentimens ? Que prétendez-vous faire ?

CRISÉIS.

C'est de vous que j'attends un avis salulaire :
Que me conseillez-vous de faire en cas pareil ?
Car je prétends toujours suivre votre conseil.

DÉMOCRITE.

Ce que je vous conseille ?

CRISÉIS.

Oui.

DÉMOCRITE , *à part.*

Je ne sais que dire.

(haut.)

Suivez les mouvemens que le cœur vous inspire.

CRISÉIS.

Ah ! que j'ai de plaisir que cet avis flatteur
 Se rapporte si bien au penchant de mon cœur !
 J'étais, je vous l'avoue, en une peine extrême,
 Et n'osais tout-à-fait me fier à moi-même.
 Je sentais pour le prince un mouvement secret,
 Et je ne savais pas si c'est bien ou mal fait ;
 Maintenant que je vois le parti qu'il faut prendre,
 Je puis, par votre avis, suivre un penchant si tendre.

DÉMOCRITE.

Pour lui vous sentez donc cet appétit secret ?...

(à part.)

J'ai bien peur d'être ici curieux indiscret.

CRISÉIS.

Quand le prince tantôt s'est offert à ma vue
 J'ai senti dans mon cœur une flamme inconnue ;
 Tout ce qu'il me disait me donnait du plaisir ;
 Ma bouche a laissé même échapper un soupir :
 En cessant de le voir, une tristesse affreuse
 Tout d'un coup m'a rendue inquiète et rêveuse ;
 A son air, à ses traits j'ai pensé tout le jour.
 Je l'aime, si c'est là ce qu'on appelle amour.

STRABON.

Oui, voilà ce que c'est. Peste ! quelle ignorante !
 Vous êtes devenue en un jour bien savante !
 Vous n'aviez pas besoin tantôt de nos leçons ;
 Ni nous de nous étendre en définitions.

DÉMOCRITE.

Enfin donc vous aimez ?

CRISÉIS.

Moi?

DÉMOCRITE.

Voilà, je vous jure ;

Les symptômes d'amour que cause la nature.

CRISÉIS.

Quoi ! c'est là ce qu'on nomme amour ?

STRABON.

Et vraiment oui.

CRISÉIS.

Si j'aime, en vérité, ce n'est que d'aujourd'hui.

DÉMOCRITE.

Vous m'aviez tant promis qu'aucun homme en votre ame
N'exciterait jamais une amoureuse flamme.

CRISÉIS.

Je n'en connaissais point ; et je les croyais tous
Tels que vous le disiez, et formés comme vous.STRABON, *bas, à Démocrite.*

Cette sincérité devrait vous rendre sage.

DÉMOCRITE.

Je sens qu'elle a raison, et cependant j'enrage.
 J'ai tort de m'emporter : reprenons désormais
 L'esprit qui nous convient, rions sur nouveaux frais.
 Les hommes en effet ont bien peu de prudence,
 Sont bien vides de sens, bien pleins d'extravagance,
 De se laisser mener par de tels animaux,
 Connaissant comme ils font leur faible et leurs défauts :
 Il n'en est presque point qui vingt fois en sa vie
 N'ait senti les effets de quelque perfidie ;

Cependant on les voit, de nouveaux feux épris,
 Redonner dans le piège où l'on les a vus pris ;
 A grand'peine échappés de leurs derniers naufrages,
 Ils vont tout de nouveau défier les orages.
 Continuez, messieurs ; soyez encor plus fous ;
 Justifiez toujours mes ris et mes dégoûts.
 Ces ris dans l'avenir porteront témoignage
 Que je n'ai point été la dupe de mon âge ,
 Et que je comprends bien que tout homme, en un mot,
 Est, sans m'en excepter, l'animal le plus sot.

CRISÉIS, à *Démocrite*.

J'aime à voir que, malgré votre austère caprice,
 Comme aux autres humains vous vous rendiez justice.
 Je vais trouver le prince, et lui dire l'ardeur
 Dont vous avez voulu parler en sa faveur.

SCÈNE VI.

DÉMOCRITE, STRABON.

STRABON.

Vous ne riez plus tant : quel chagrin vous tourmente ?
 La chose me paraît cependant fort plaisante.
 La peste ! quel enfant ! Pour moi, je suis surpris
 Comme aux filles l'esprit vient vite en ce pays.

DÉMOCRITE.

Commerce humain, pour moi plus mortel que la peste,
 Ce n'est pas sans raison que mon cœur te déteste.

SCÈNE VII.

DÉMOCRITE, STRABON, LE MAÎTRE-D'HOTEL.

LE MAÎTRE-D'HÔTEL.

Messieurs, servira-t-on ? le dîner est tout prêt.

STRABON.

Oui; qu'on mette à l'instant sur table, s'il vous plaît.

Allez vite. Écoutez; ferons-nous bonne chère ?

LE MAÎTRE-D'HÔTEL.

Vingt cuisiniers ont fait de leur mieux pour vous plaire.

DÉMOCRITE.

Vingt cuisiniers!

LE MAÎTRE-D'HÔTEL.

Autant.

DÉMOCRITE.

Mais c'est bien peu, vraiment!

LE MAÎTRE-D'HÔTEL.

Ils ont mis de leur art tout le raffinement.

DÉMOCRITE.

Qui ne rirait de voir qu'avec un soin extrême

L'homme ait inventé l'art de se tuer lui-même!

A force de ragoûts et de mets succulens

Il creuse son tombeau sans cesse avec ses dents:

Il sait le peu de jours qu'il a des destinées,

Et tâche autant qu'il peut d'abrèger ses années.

Vous êtes dans votre art tous de francs assassins,

Produits par les enfers, payés des médecins;

Et si l'on agissait en bonne politique ,
On vous bannirait tons de chaque république.

(*Il sort.*)

SCENE VIII.

LE MAITRE-D'HOTEL, STRABON.

STRABON.

Il faut le laisser dire , aller toujours son train ;
Et , si vous le pouvez , faire encor mieux demain.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

THALER, CRISÉIS.

THALER.

EN jase qui voudra , j'ai fait en homme sage
De quitter bravement les bois et le village.
On a , morgué , raison , et c'est bian mon avis,
Un homme ne fait point forteune en son pays ;
Il n'y sera qu'un sot tout le temps de sa vie ;
Il a biau se sentir du talent , du génie ,
Être bian fait , avoir le discours bian pandu ;
Bon ! c'est , comme dit l'autre , autant de bian perdu.

CRISÉIS.

Vous avez le goût bon , je vous en félicite.

THALER.

Ici du premier coup on connaît le mérite ;
D'aussi loin qu'on me voit , on m'ôte son chapeau.

CRISÉIS.

Vous vous trouvez donc bien de ce séjour nouveau ?

THALER.

Si je m'y trouve bian ! je ris , je me gobarge.
Que je sommes échus dans une bonne auberge !

Notre bijou s'en va nous être rapporté !
Notre hôte est bon vivant , disons la vérité.

CRISÉIS.

Vous ne devriez pas tenir un tel langage ;
Ces termes-là , mon père , étaient bons au village :
Si l'on vous entendait parler ainsi du roi ,
Ou pourrait se moquer et de vous et de moi.

THALER.

Dame ! je sis fâché que mon discours vous choque :
Chacun parle à sa guise , et qui voudra s'en moque.
J'ai pourtant , m'est avis , plus d'esprit que vous tous.

CRISÉIS.

Excusez si je prends cet air libre avec vous.

THALER.

Tu prétends donc apprendre à parler à ton père ?

CRISÉIS.

Je ne dis pas cela pour vous mettre en colère.

THALER.

Morgué , cela m'y met. Écoute , vois-tu bien ,
Dame ! on n'est pas un sot , quoiqu'on ne sache rien.
Parce que te voilà de bout en bout dorée ,
Ne va pas envers moi faire la mijaurée.

CRISÉIS.

Je sais trop...

THALER.

Je prétends qu'on me respecte , moi.

CRISÉIS.

Je ne manquerai point à ce que je vous doi.

THALER.

C'est bian fait ; quand je parle , il faut que l'on m'écoute...

CRISÉIS.

D'accord.

THALER.

Qu'on m'esteime.

CRISÉIS.

Oui.

THALER.

Me révère...

CRISÉIS.

Sans doute.

THALER.

Or donc , pour rattraper le fil de mon discours ,
Que c'est un bel emploi que de hanter les cours !
Tous ces grands monsieur-là sont des gens bian honnêtes.

CRISÉIS.

Démocrite n'est pas si charmé que vous l'êtes ;
Il voudrait bien déjà se voir loin de ces lieux.

THALER.

Pourquoi donc , s'il vous plaît ?

CRISÉIS.

Tout y blesse ses yeux ;
Son cœur n'est pas content : quelque soin l'embarrasse.
Il dit qu'en ce pays ce n'est rien que grimace ;
Que les hommes y sont cachés et dangereux ,
Et les femmes encor bien plus à craindre qu'eux ;
Que ce n'est que par art qu'elles paraissent belles ,
Que leur cœur...

THALER.

Ne vas pas te gâter avec elles ;
Ni pour quelque monsieur te prendre ici d'amour.
Elles peuvent tout faire , elles sont de la cour ,
Ces madames-là. Mais j'aperçois Démocrite.

SCÈNE II.

DÉMOCRITE , CRISÉIS , THALER.

DÉMOCRITE.

Ah ! te voilà , Thaler ! Ta mine hétéroclite
Me réjouit l'esprit. Serviteur , Criséis.
Dans ce riche attirail , sous ces pompeux habits ,
Dirais-tu que c'est là ta fille ?

THALER.

En ces matières
Tous les plus clair-voyans , ma foi , ni voyont guères.

DÉMOCRITE.

Cela lui sied fort bien ; et cet air dédaigneux ,
Qu'elle a pris à la cour , lui sied encore mieux.

THALER.

Je m'en suis aperçu déjà.

CRISÉIS , à *Démocrite*.

Je suis bien aise

Que mon air , quel qu'il soit , vous contente et vous plaise.

DÉMOCRITE , à *Criséis*.

A de plus hauts desseins vous aspirez ici ,
Et me plaire n'est pas votre plus grand souci.

THALER.

Morguenne, elle aurait tort. J'entend, je veux, j'ordonne
 Qu'elle vous y respecte autant que ma parsonne :
 Je suis maître... une fois.

CRISÉIS, à *Thaler*.

Je vois avec plaisir

Vos ordres s'accorder à mon juste desir.

J'obéis de grand cœur : j'aurai toute ma vie,

Un très-profond respect pour la philosophie.

Pour d'autres sentimens je puis m'en dispenser,

Sans blesser mon devoir, ni sans vous offenser.

SCENE III.

DÉMOCRITE , THALER.

THALER.

Quelle mouche la pique ? A qui diable en a-t-elle ?

Elle a , comme cela , des vapeurs de çarvelle.

Jé ne sais ; mais depuis qu'elle est en ce pays ,

Elle fait peu de cas de ce que je lui dis.

DÉMOCRITE.

Un soin plus important à présent la tourmente.

Aurait-on jamais cru que cette jeune plante ,

Que j'avais pris plaisir d'élever de mes mains ,

Eût trompé mon espoir, et trahi mes desseins ?

Agélas s'est épris , en la voyant paraître ,

Du feu le plus ardent...

THALER.

Morgué , le tour est traître !

DÉMOCRITE.

La pompe de la cour , et son éclat flatteur ,
 Ont de ses faux brillans séduit son jeune cœur.
 De son malheur prochain nous sommes les complices ;
 Nous l'avons amenée au bord des précipices :
 Car , sans t'en dire plus , tu t'imagines bien
 Le but de cet amour.

THALER.

Oui , cela ne vaut rien.

DÉMOCRITE.

Il faut abandonner la cour tout au plus vite.

THALER.

Abandonner la cour ?

DÉMOCRITE.

Oui.

THALER.

C'est un si bon gîte !

Je m'y trouve si bien !

DÉMOCRITE.

Il n'importe , il le faut.

Tu dois tirer d'ici Criséis au plutôt ;
 C'est à toi que le roi fait la plus grande offense.

THALER.

Je le vois bien ; pour faire ici sa manigance...
 Morgué , le prince a tort de s'adresser à moi ;
 Il s' imagine donc que parce qu'il est roi...
 Suffit , je ne dis mot.

DÉMOCRITE.

Il y va de ta gloire.

THALER.

C'est, morgué, pour cela qu'ils m'avont tant fait boire :
Mais ils n'en croqueront, ma foi, que d'une dent ;
Je vais faire beau bruit. Sarviteur , stapendant.

S C E N E I V.

DÉMOCRITE , *seul.*

Dieux ! que fais-je ? Où m'emporte une indigne tendresse !
Suis je donc Démocrite ? et quelle est ma faiblesse !
Pendant que je suis seul laissons agir mon cœur ,
Et tirons le rideau qui cache mon ardeur .
Depuis assez long-temps mon rire satirique
Sur les autres répand une bile cynique :
Je veux sans nuls témoins rire à présent de moi ;
Il ne faut point ailleurs aller chercher de quoi .
J'aime ! c'est bien à toi , philosophe rigide ,
De sentir l'aiguillon d'une flamme perfide !
Et quel est cet objet qui t'apprend l'art d'aimer ?
Un enfant de quinze ans ! Tu prétends la charmer ,
Adonis suranné ? Mais un pouvoir suprême
Me commande , m'entraîne en dépit de moi-même .
Ah ! c'est où je t'attends , le plus lâche des cœurs !
Il te faut des chemins tout parsemés de fleurs .
Tu ne saurais saisir ces haines vigoureuses
Que sentent pour l'amour les ames généreuses ;

Tu ne peux gourmander un penchant trop fatal ,
 Homme pusillanime , imbécille , brutal !
 Ce n'est pas encor tout ; vois où va ta folie.
 Toi , qui veux te targuer de la philosophie ,
 Tu conduis Criséis... en quels lieux ? à la cour.
 Ah ! qu'ensemble on voit peu la prudence et l'amour !

S C E N E V.

CLÉANTHIS , DÉMOCRITE.

DÉMOCRITE.

Mais on vient. Finissons un discours si fantasque ;
 Pour sauver notre honneur remettons notre masque.

CLÉANTHIS , *à part.*

On voit assez , à l'air dont il est habillé ,
 Que c'est l'original dont on nous a parlé.

(haut , à Démocrite.)

Vous , qui dans les forêts avez passé la vie ,
 Uniquement touché de la philosophie ,
 Quel noir démon vous pousse à causer notre ennui ?
 Et que venez-vous faire à la cour aujourd'hui ?

DÉMOCRITE.

Je n'en sais vraiment rien : ce que je puis vous dire,
 C'est qu'ici , malgré moi , le roi m'a fait conduire ,
 M'a voulu transplanter , et me faire en un jour ,
 De philosophe actif , un oisif de la cour.

CLÉANTHIS.

Savez-vous bien qu'ici votre face équivoque ,

Et rare en son espèce, étrangement nous choque?

DÉMOCRITE.

Je le crois ; sur ce point j'ai peu de vanité ;
Et mon dessein n'est pas de plaire, en vérité.

CLÉANTHIS.

Vous auriez tort : il n'est, je veux bien vous le dire,
Prince ni galopin que vous ne fassiez rire.

DÉMOCRITE.

Pourquoi non ? c'est un droit qu'on acquiert en naissant ;
Et rire l'un de l'autre est fort divertissant.

CLÉANTHIS.

Ismène ici m'envoie , et vous dit par ma bouche
Que votre aspect ici l'alarme et l'effarouche.
Le roi lui doit sa foi ; cependant , à ses yeux ,
On sait qu'à Criséis il adresse ses vœux :
Par de lâches conseils, dont vous êtes prodigue ,
C'est vous, à ce qu'on dit , qui menez cette intrigue.

DÉMOCRITE.

Moi !

CLÉANTHIS.

Vous... C'est une honte, à l'âge où vous voilà,
De vouloir commencer ce vilain métier-là.

DÉMOCRITE.

Le reproche est plaisant et nouveau, je vous jure ;
Je ne m'attendais pas à pareille aventure.

CLÉANTHIS.

Riez !

DÉMOCRITE.

Si vous saviez l'intérêt que j'y prends ,

Vous m'accuseriez peu de ces soins obligeans :
 Vous me connaissez mal. C'est une chose étrange
 Comme dans ce pays on prend toujours le change !

CLÉANTHIS.

Quoi ! le prince tantôt ne vous a pas commis
 Le soin officieux d'attendrir Criséis ?
 Et vous, n'avez-vous pas pris soin de la réduire ?

DÉMOCRITE.

Cela peut être vrai ; mais bien loin de vous nuire ,
 Ce jour verrait Ismène entre les bras du roi ,
 S'il voulait de son choix s'en rapporter à moi ;
 C'est un fait très-constant.

CLÉANTHIS.

Je veux bien vous en croire ;
 Mais , pour ne point donner d'atteinte à votre gloire ,
 Partez.

DÉMOCRITE.

Soit : j'ai pourtant de quoi rire à mon goût
 En ces lieux plus qu'ailleurs , et des femmes sur-tout.

CLÉANTHIS.

Et de qui ririez-vous ?

DÉMOCRITE.

Mais de vous la première ,
 De votre air. Vos habits, vos mœurs, votre manière,
 Tout en vous , haut et bas , est artificieux.
 Pour paraître plus grande , et pour tromper les yeux ,
 On voit sur votre tête une longue coiffure ,
 Et sur de hauts patius vos pieds à la torture ;

En sorte qu'en ôtant ces secours superflus
Il ne resterait pas un tiers de femme au plus.

CLÉANTHIS.

Il nous en reste assez pour, telles que nous sommes,
Faire, quand nous voulons, bien enrager les hommes.
Mais partez, s'il vous plaît, demain avant le jour:
Vous ferez sagement; car aussi bien la cour,
Dont vous faites toujours quelque plainte nouvelle,
Est bien lasse de vous.

DÉMOCRITE.

Et moi, bien plus las d'elle;
Et je vais de ce pas préparer avec soin
Que l'aurore en naissant m'en trouve déjà loin.

SCENE VI.

CLÉANTHIS, *seule.*

L'affaire est en bon train pour la princesse Ismène:
Mais pour mon compte, à moi, je suis assez en peine.
Je voudrais arrêter le disciple en ces lieux;
Il a touché mon cœur en s'offrant à mes yeux;
Son tour d'esprit me charme; il fait tout avec grâce:
Il n'est rien que pour lui de bon cœur je ne fasse.
Le ciel me le devait, pour me récompenser
De mon premier mari. Je le vois s'avancer.

SCÈNE VII.

CLÉANTHIS , STRABON.

STRABON , *à part.*

Ouf , je suis bien guédé ! Par ma foi , la science
 Ne s'acquiert point du tout à force d'abstinence :
 C'est mon système à moi ; l'esprit croit dans le vin ;
 Je m'en sens déjà plus trois fois que ce matin.
 Je me venge à longs traits de la philosophie.

(à Cléanthis.)

Hé ! vous voilà , princesse , infante de ma vie !
 Vous voyez un seigneur fort satisfait de soi ,
 Un convive échappé de la table du roi ;
 Il tient bon ordinaire , et je l'en félicite.

CLÉANTHIS.

Au disciple fameux du savant Démocrite
 Plus qu'à nul autre humain cet honneur était dû.

STRABON.

C'est un petit repas que le roi m'a rendu :
 Nous nous traitons parfois.

CLÉANTHIS.

Vous ne sauriez mieux faire ;
 Rien ne fait les amis comme la bonne chère ,
 Quoiqu'on embrasse ici les gens de tous métiers
 Bien moins pour l'amour d'eux que de leurs cuisiniers.

STRABON.

Cet honneur, quoique grand, ne me toucherait guère

Si je n'étais bien sûr du bonheur de vous plaire.
 Vous aimer est un bien pour moi plus précieux
 Qu'être admis à la table et des rois et des dieux ;
 Et l'on ne leur sert point, même en des jours de fêtes
 De morceau si friand à mon goût que vous l'êtes.

CLÉANTHIS.

N'êtes-vous point de ceux dont l'usage est connu,
 Qui ne sont amoureux que quand ils ont bien bu ;
 A qui beaucoup de vin fait sortir la tendresse :
 Qui vont en cet état aux pieds de leur maîtresse
 Exhaler les transports de leurs brûlans desirs ,
 Et pousser des hoquets en guise de soupirs ?
 De nos jeunes seigneurs c'est assez la manière.

STRABON.

Ma tendresse n'est point d'un pareil caractère ;
 Bacchus n'est pas chez moi l'interprète d'amour :
 J'ai près du sexe enfin l'air de la vieille cour.
 Mon cœur s'est laissé prendre en vous voyant paraître,
 Et de ses mouvemens n'a plus été le maître ;
 L'esprit, la belle humeur, la grâce, la beauté,
 Tout en vous s'est uni contre ma liberté.

CLÉANTHIS.

Ce n'est point un retour de pure complaisance
 Qui me fait hasarder la même confiance ,
 Mais je vous avouerai qu'à vos premiers regards
 Mon faible cœur s'est vu percé de toutes parts.
 Je ne sais quel attrait et quel charme invisible
 En un instant a pu me rendre si sensible ;

Et je n'ai point senti de transports aussi doux
 Pour tout autre mortel que j'en ressens pour vous.

STRABON.

En vous réciproquant , vous êtes , je vous jure ,
 De ces heureux transports payée avec usure.
 L'on n'a jamais senti des feux si violens
 Que ceux qu'auprès de vous et pour vous je ressens.
 Mais ne puis-je savoir , en voyant tant de charmes ,
 Quel est l'aimable objet à qui je rends les armes ?

CLÉANTHIS.

Bon , que vous servirait de savoir qui je suis ?
 Ce nous serait peut-être une source d'ennuis ,
 Après vous avoir fait l'aveu de ma faiblesse.

STRABON.

Ah ! que cette pudeur augmente ma tendresse !

CLÉANTHIS.

Je devrais bien plutôt songer à me cacher.

STRABON.

Rien de vous découvrir ne doit vous empêcher.

CLÉANTHIS.

L'homme est d'un naturel si volage et si traître...
 Qui le sait mieux que moi ?

STRABON.

Vous en avez peut-être
 Été souvent trahie ? Ici , comme en tous lieux ,
 La femme , à mon avis , ne vaut pas beaucoup mieux.
 J'en ai , pour mes péchés , quelquefois fait l'épreuve.
 Êtes-vous fille ?

CLÉANTHIS.

Non.

STRABON.

Femme ?

CLÉANTHIS.

Point du tout.

STRABON.

Veuve ?

CLÉANTHIS.

Je ne sais.

STRABON.

Oh ! parbleu , vous vous moquez de nous.

De quelle espèce donc , s'il vous plaît , êtes-vous ?

CLÉANTHIS.

Je fus fille autrefois , et pour telle employée.

STRABON.

Je le crois.

CLÉANTHIS.

A quinze ans je me suis mariée ;

Mais , depuis le long temps que sans époux je vis ,

Je ne saurais passer pour femme , à mon avis ;

Ni pour veuve non plus , puisqu'en effet j'ignore

Si le mari que j'eus est mort , ou vit encore.

STRABON.

Ce discours , quoiqu'abstrait , me paraît assez bon.

Je ne suis , comme vous , homme , veuf , ni garçon ;

Et mon sort de tout point est si conforme au vôtre ,

Qu'il semble que le ciel nous ait faits l'un pour l'autre (a).

(a) Après ce vers il en manque deux de rime masculine.

CLÉANTHIS, *à part.*

Homme, veuf, ni garçon!

STRABON, *à part.*

Fille, femme, ni veuve!

CLÉANTHIS, *à part.*

Le cas est tout nouveau.

STRABON, *à part.*

L'aventure est très-neuve.

(*à Cléanthis.*)

Depuis quand, s'il vous plaît, vivez-vous sans époux?

CLÉANTHIS.

Depuis près de vingt ans je goûte un sort si doux.
 J'avais pris un mari fourbe, plein d'injustices,
 Qui d'aucune vertu ne rachetait ses vices,
 Ivrogne, débauché, scélérat, ombrageux.
 Pour sa mort je faisais tous les jours mille vœux.
 Enfin le ciel plus doux, touché de ma misère,
 Lui fit naître en l'esprit un dessein salutaire;
 Il partit, me laissant, par bonheur, sans enfans.

STRABON.

C'est tout comme chez nous : depuis le même temps,
 Inspiré par le ciel, je quittai ma patrie,
 Pour fuir loin de ma femme, ou plutôt ma furie :
 Jamais un tel démon ne sortit des enfers ;
 C'était un vrai lutin, un esprit de travers,
 Un vieux singe en malice, insolente, revêche,
 Coquette, sans esprit, mentense, pigrièche.
 A la noyer cent fois je m'étais attendu ;
 Mais je n'en ai rien fait de peur d'être pendu.

CLÉANTHIS.

Cette femme vous est vraiment bien obligée !

STRABON.

Bon ! tout autre que moi ne l'eût point ménagée ;
Elle aurait fait le saut.

CLÉANTHIS.

Et, de grâce, en quels lieux
Avez-vous épousé ce chef-d'œuvre des cieux ?

STRABON.

Dans Argos.

CLÉANTHIS, *à part.*

Dans Argos !

STRABON.

Où la fortune a-t-elle
Mis en vos mains l'époux d'un si rare modèle ?

CLÉANTHIS.

Dans Argos.

STRABON, *à part.**(haut.)*

Dans Argos ! Et, s'il vous plaît, quel nom
Portait ce cher époux ?

CLÉANTHIS.

Il se nommait Strabon.

STRABON.

(à part.)

Strabon ! Hai !

CLÉANTHIS.

Pourrait-on aussi, sans vous déplaire,
Savoir quel nom portait cette épouse si chère ?

STRABON.

Cléanthis.

CLÉANTHIS.

Cléanthis! c'est lui.

STRABON.

C'est elle! ô dieux!

CLÉANTHIS.

Ses traits n'en disent rien; mais je le sens bien mieux
 Au soudain changement qui se fait dans mon ame.

STRABON.

Madame, par hasard n'êtes-vous point ma femme?

CLÉANTHIS.

Monsieur, par aventure, êtes-vous mon époux?

STRABON.

Il faut que cela soit; car je sens que pour vous
 Dans mon cœur tout à coup ma flamme est amortie,
 Et fait en ce moment place à l'antipathie.

CLÉANTHIS.

Ah! te voilà donc, traître! Après un si long temps,
 Qui t'amène en ces lieux? Qu'est-ce que tu prétends?

STRABON.

M'en aller au plus tôt. Que ma surprise est forte!
 Dis-moi, ma chère enfant, pourquoi n'es-tu pas morte?

CLÉANTHIS.

Pourquoi n'es-tu pas morte! Indigne, scélérat,
 Déserteur de ménage, et maudit renégat,
 Pour t'arracher les yeux...

STRABON.

Ah! doucement, madame.

(à part.)

O pouvoir de l'hymen, quel retour en mon ame!

CLÉANTHIS, *à part.*

Je ressentais pour lui les transports les plus doux;

Hélas! qu'allais-je faire? il était mon époux.

(haut.)

Va, fuis. Que le démon, qui te prit en ton gîte

Pour t'amener ici, t'y remporte au plus vite.

Évite ma fureur; retourne dans tes bois.

STRABON.

Non, il ne faudra pas me le dire deux fois.

J'aime mieux être hermite, et brouter des racines;

Revoyager vingt ans, nus pieds, sur des épines,

Que de vivre avec vous. Adieu.

CLÉANTHIS.

Que je le hais!

STRABON.

Qu'elle est laide à présent, et qu'elle a l'air mauvais!

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCENE PREMIERE.

STRABON, *seul.*

JE suis tout confondu. Quelle étrange aventure !
Ma femme en ce pays , et dans cette figure !
La coquine aura su par quelque ami présent
Se faire consoler de son époux absent :
Mais elle n'aura pas plus long-temps l'avantage
D'anticiper les droits d'un prétendu veuvage.
J'ai fait réflexiou sur son sort et le mien ;
Je ne veux point quitter des lieux où je suis bien.
Assez et trop long-temps un chagrin domestique
M'a fait souffrir les maux d'un exil tyrannique ;
Et , puisque mon destin m'amène en ce séjour ,
Je veux sur mes foyers demeurer à mon tour.
De me voir en ces lieux si mon épouse gronde ,
Elle peut à son tour aller courir le monde.

SCENE II.

STRABON , THALER.

THALER.

Palsangué , je commence à me mettre en souci ;

Mon bijou ne vient point. Voyez-vous ! ces gens-ci
 Vous promettent assez ; mais ils ne tenont guère.

STRABON.

Quoi ?

THALER.

Vous ne savez pas ce qu'on me vient de faire ?

STRABON.

Non.

THALER.

Vous avez grand tort.

STRABON.

Soit ; mais je n'en sais rien.

THALER.

Vous avez vu tantôt ce bracelet ?

STRABON.

Eh bien ?

THALER.

Bon ! ne me l'ont-ils pas déjà pris ?

STRABON.

Comment diable !

THALER.

Ils m'ont mis sur le corps cet habit honorable ,
 Disant que l'autre était trop ignominieux.
 Je me suis vu si brave , et j'étais si joyeux ,
 Que je n'ai pas songé de fouiller dans ma poche ;
 Ils l'ont fait.

STRABON.

Le tour est digne de reproche ;
 Ta mémoire t'a là joué d'un vilain trait.

THALER.

On est si partroublé qu'on ne sait ce qu'on fait.
 Mais le roi m'a promis de me le faire rendre :
 Pour cela tout exprès je viens ici l'attendre ,
 Après quoi je dirons sarviteur à la cour.

STRABON.

Le serpent sous les fleurs se cache en ce séjour :
 J'y viens d'en trouver un... Mais qui peut t'y déplaire?
 T'a-t-on fait quelque pièce encor ?

THALER.

Tout au contraire ,

C'est à qui me fera tout le plus d'amiquié :
 L'un me baille un soufflet , et l'autre un coup de pied ,
 L'autre une croquignole ; enfin chacun s'empresse
 Tout du mieux qu'il le peut à me faire caresse :
 On me fait plus d'honneur que je ne vaux cent fois.
 J'ai vu manger le roi tout comme je te vois ,
 Et tout de bout en bout.

STRABON.

Tu l'as-vu ?

THALER.

Face à face ;

Comme ces gros monsieurx je tenais là ma place ;
 Et stapandant j'avais du chagrin dans le cœur.

STRABON.

Du chagrin ! et pourquoi ?

THALER.

Morgué , j'ons de l'honneur ;

Et l'on dit qu'Agélas en veut à notre fille.

STRABON.

Voyez le grand malheur !

THALER.

Morgué, dans la famille
J'ons toujours été droit, hors notre femme, dà,
Qui faisait jaser d'elle un peu par-ci par-là.

STRABON.

Te voilà bien malade ! Elle tient de sa mère :
Prétends-tu réformer cet usage ordinaire ?

THALER.

Ce serait un affront.

STRABON.

Je suis en même cas ,
Et l'on ne m'entend point faire tant de fracas :
C'est tant mieux , animal , si le sort favorable
Veut élever ta fille en un rang honorable.

THALER.

Tant mieux ? Qui dit cela ?

STRABON.

C'est moi qui te le dis.

THALER.

Les uns disent tant mieux , et les autres tant pis.
Dame ! accordez-vous donc.

STRABON.

Crois-moi, n'en fais que rire.

THALER.

Si j'avais mon joyau , je les laisserais dire.

STRABON.

La fortune m'a bien joué d'un autre tour ;

J'ai bien plus de sujet de me plaindre à mon tour.
 Un clagrin différent s'empare de votre ame :
 Tu perds ton bracelet, moi je trouve ma femme.

THALER.

Comment donc votre femme ! Êtes-vous marié ?

STRABON.

Hélas ! mon pauvre enfant , je l'avais oublié ;
 Mais le diable en ces lieux (qui l'eût pu jamais croire ?)
 M'en a subitement rafraîchi la mémoire.

SCÈNE III.

CLÉANTHIS , STRABON , THALER.

STRABON.

Ah ! la voilà qui vient ; c'est elle , je la voi.

THALER.

Qu'elle a de biaux habits !

STRABON.

Ils ne sont pas de moi.

CLÉANTHIS , à *Strabon*.

Quoi ! malgré les transports dont mon ame est émue ,
 Oses-tu bien encor te montrer à ma vue ?
 Et pourquoi n'es-tu pas déjà bien loin d'ici ?

STRABON.

Vous vous y trouvez bien , et moi fort bien aussi.
 Si mon fatal aspect ici vous importune ,
 Je vous permets d'aller chercher ailleurs fortune.

CLÉANTHIS.

Où puis-je aller pour fuir un si funeste objet ?

(Thaler regarde Cléanthis avec attention.)

STRABON.

Vous pouvez voyager vingt ans comme j'ai fait :

Ou , si de la sagesse un beau feu vous excite ,

Allez dans les déserts , et suivez Démocrite :

De vous voir avec lui je serai peu jaloux.

CLÉANTHIS.

Sors vite de ces lieux , redoute mon courroux.

(à Thaler.)

As-tu bientôt assez contemplé ma figure ?

THALER , *à part.*

J'ai quelque souvenir de cette criature.

STRABON.

C'est là que l'on apprend à corriger ses mœurs ,

Et d'un flegme moral réprimer les aigreur.

CLÉANTHIS.

Je veux , quand il me plait , moi , me mettre en colère.

THALER , *à part.*

C'est elle ; je le vois , plus je la considère.

STRABON.

N'adoucirez-vous point cet esprit pétulant ?

THALER , *à part.*

Voilà celle qui vint m'apporter son enfant.

CLÉANTHIS.

Ma haine , en te voyant , s'irrite dans mon ame ,

Lâché , perfide époux !

THALER, à *Strabon*.

C'est donc là votre femme ?

STRABON.

Hélas ! oui.

THALER, à *Cléanthis*, la prenant par le bras.

Payez-moi ce que vous me devez.

CLÉANTHIS.

Ce que je vous dois ?

THALER.

Oui, s'il vous plait.

CLÉANTIS.

Vous rêvez.

Je ne vous connais point, mon ami, je vous jure.

THALER.

Je vous connais bien, moi. Quinze ans de nourriture
Pour un de vos enfans.

CLÉANTHIS.

Pour un de mes enfans ?

STRABON.

Pour un de nos enfans ! Ciel ! qu'est-ce que j'entends ?
Je n'en eus jamais d'elle ; et c'est nous faire honte.

THALER, à *Strabon*.

Elle n'a pas laissé d'en avoir à bon compte.

STRABON.

D'en avoir ! Justes dieux ! verrai-je d'un œil sec
Le front d'un philosophe endurer tel échec ?

CLÉANTHIS, à *Thaler*.

Quoi ! tu pourrais, maraud, avec pareille audace,

(à part.)

Me soutenir... ? J'ai vu quelque part cette face.

THALER , à Cléanthis.

Oui , je le soutiendrai C'est , palsanguenne , vous ,
Qui vint , par un matin , mettre un enfant cheux nous ,
Si bian que vous disiez que vous étiez sa mère.

CLÉANTHIS.

Qui , moi ?

THALER , à Strabon-

Je suis ravi que vous soyez son père ,
C'est un gentil enfant.

STRABON , à Cléanthis.

M'avoir joué ce trait ,
Sans t'en avoir donné jamais aucun sujet !

CLÉANTHIS.

Vous êtes fous tous deux.

STRABON.

Me donner , infidèle ,
Un enfant clandestin !... Est-il mâle ou femelle ?

THALER.

C'est une belle fille , et laquelle , ma foi ,
Ne vous ressemble guère.

STRABON.

Oh ! vraiment , je le croi.

SCÈNE IV.

AGÉLAS, DÉMOCRITE, CRISÉIS, STRABON,
CLÉANTHIS, THALER.

DÉMOCRITE, à *Agélas*.

Seigneur, il ne faut pas m'arrêter davantage :
Je joue en votre cour un fort sot personnage ;
Et quand vous me forcez à rester dans ces lieux
Je sais que ce n'est point du tout pour mes beaux yeux.

AGÉLAS.

Votre rare mérite en est l'unique cause.

DÉMOCRITE.

Mon mérite ? Ah ! vraiment, c'est bien prendre la chose.
Si vous le connaissiez en effet tel qu'il est,
Vous verriez qu'il n'est pas tout ce qu'il vous paraît...

AGÉLAS.

Ici votre présence est encor nécessaire.
Je veux que vous voyiez terminer une affaire ;
Après quoi vous pourrez, libres dans vos desseins,
Vous, Thaler, et Strabon, chercher d'autres destins.

DÉMOCRITE.

Quelle affaire ?

AGÉLAS.

Je veux qu'un heureux mariage
Par des nœuds éternels à Criséis m'engage.

THALER.

(à part.)

A ma fille ?... Morgué, ces courtisans de cour
Ont tous, comme cela, des vartigos d'amour.

CRISÉIS.

Il ne faut point, seigneur, surprendre ma faiblesse
Par le flatteur aveu d'une feinte tendresse.

Je connais votre rang, de plus je me connais :
Vous respecter, seigneur, est tout ce que je dois.

AGÉLAS.

Les dieux et les destins en vain par la naissance
Ont mis entre nous deux une vaste distance :
J'en appelle à l'amour ; il est beaucoup plus fort
Que le sang, que les lois, que les dieux, et le sort.
Je veux sur votre front mettre le diadème (a).

THALER, à Criséis.

Ne va pas t'y fier ; ce n'est qu'un stratagème.

SCENE V.

ISMÈNE , AGÉLAS , AGÉNOR , CRISÉIS ,
DÉMOCRITE , CLÉANTHIS , STRABON ,
THALER.

ISMÈNE , à Agélas.

Seigneur, il court un bruit que je ne saurais croire ;
Il intéresse trop mes droits et votre gloire :

(a) Ou ce vers et le suivant sont de trop, ou il
manque après eux deux vers avec rimes masculines.

J'apprends que, vous laissant séduire par l'amour,
Vous voulez épouser Criséis en ce jour.

AGÉLAS.

Le bruit qui se répand ne me fait nul outrage :
Un inconnu pouvoir à cet hymen m'engage ;
Et mon choix , l'élevant dans ce rang glorieux ,
Peut réparer assez l'injustice des dieux.

DÉMOCRITE, à Agélas.

Vous voulez tout de bon en faire votre femme ?

AGÉLAS.

Jamais aucun espoir n'a tant flatté mon ame.

THALER, à part.

(à Agélas.)

Tatigué ! quen malin ! Rendez-moi mon bijou ,
Et je prends pour partir mes jambes à mon cou.

AGÉNOR, donnant le bracelet au roi.

Par les soins que j'ai pris on vient de me le rendre :
Seigneur, je vous l'apporte.

THALER.

On m'a bien fait attendre.

N'en a-t-on rien ôté ?

AGÉLAS.

Les yeux sont éblouis

(à Thaler.)

Des traits du feu qu'on voit... Mais d'où vient ce rubis ?

THALER.

Du pays des rubis. Il est à notre fille.

AGÉLAS.

Comment ?

THALER.

Oui. C'est, seigneur, un bijou de famille.

AGÉLAS.

Eclaircis-nous le fait sans feinte et sans détour.

THALER.

Mais tout ce que je dis est plus clair que le jour.

AGÉLAS.

Ce discours ambigu cache quelque mystère :
Explique-toi.

THALER.

Morgué, je ne suis point son père,
Puisqu'il faut vous le dire et parler tout de bon.

CRISÉIS.

Juste ciel !

THALER.

Je ne fais que lui prêter mon nom,
Comme bien d'autres font.

CLÉANTHIS, *à part.*

Le dénoûment s'avance.

AGÉLAS.

Et quel est donc celui qui lui donna naissance ?

STRABON, *à part.*

Ce n'est pas moi, toujours.

THALER, *montrant Cléanthis.*

Cette femme, je croi,

Si vous l'interrogez, le dira mieux que moi :

La drôlesse, un matin, s'en vint, bon jour, bonne œuvre,
Jusqu'à notre maison porter ce biau chef-d'œuvre.

CLÉANTHIS.

Moi ? quelle calomnie !

THALER , à *Cléanthis*.

Oh ! je vous connais bien.

CLÉANTHIS.

Qui ? moi , j'aurais... ?

THALER.

Oui , vous.

AGÉLAS , à *Cléanthis*.

Ne dissimule rien.

CLÉANTHIS.

Seigneur , j'ai satisfait aux ordres de la reine ,
 Qui de son premier lit n'ayant pour fruit qu'Ismène ,
 Et lui voulant au trône assurer tous les droits ,
 M'obligea de porter sa fille dans les bois.

AGÉLAS.

Puis-je croire , grands dieux ! cette étrange aventure ?
 Mais ! hélas ! n'est-ce point une heureuse imposture ?

CLÉANTHIS.

Seigneur , ce bracelet avecque ce rubis
 Rendent le fait constant.

STRABON , à *part*,

Je reprends mes esprits.

AGÉLAS , à *Criséis*.

Il est temps qu'à présent , puisque le ciel l'ordonne ,
 Je remette à vos pieds le sceptre et la couronne.
 Je vous rends votre bien , madame ; et désormais
 Je ne le puis tenir que de vos seuls bienfaits.

CRISÉIS.

Je ne me plaignais point du sort où j'étais née :
Maintenant que le ciel, changeant ma destinée ,
Vient réparer les maux qu'il m'avait fait souffrir,
Je me plains de n'avoir qu'un cœur à vous offrir.

AGÉLAS, à *Ismène*.

Madame, vous voyez mon destin et le vôtre :
Le ciel ne nous a point fait naître l'un pour l'autre ;
Mais ce prince pourra, sensible à vos attraits,
De la perte du trône adoucir les regrets.

ISMÈNE.

Agénor à mes yeux vaut bien une couronne.

AGÉNOR.

Seigneur...

AGÉLAS, à *Thaler*.

Vous, dont je tiens cette aimable personne,
Demandez ; je ne puis trop vous récompenser.

THALER.

Faites-moi maltôtier toujours pour commencer.

DÉMOCRITE, à *Agélas*.

Seigneur, depuis long-temps je garde le silence ;
Un tel événement étourdit ma prudence :
Interdit et confus de tout ce que je vois,
J'ai peine à retrouver l'usage de la voix.
Il est temps cependant de me faire connaître,
Je n'ai point été tel que j'ai voulu paraître.
Vraiment faible au dedans, philosophe au dehors,
L'esprit était la dupe et l'esclave du corps.

Deux yeux, deux yeux charmans, avaient, pour ma ruine,
Détraqué les ressorts de toute la machine.

De la philosophie en vain on suit les lois,
La nature en nos cœurs ne perd jamais ses droits.
En comptant nos défauts, je vois, plus je calcule,
Qu'il n'est point de mortel qui n'ait son ridicule;
Le plus sage est celui qui se cache le mieux.
J'étais amoureux.

AGÉLAS.

Vous!

CLÉANTHIS.

Vous étiez amoureux?

DÉMOCRITE.

L'amour m'avait forcé, pour traverser ma vie,
Dans les retranchemens de la philosophie.

(*montrant Criséis.*)

Voilà l'objet fatal, le véritable écueil
Où la fière sagesse a brisé son orgueil.

CLÉANTHIS.

Vous aimiez Criséis?

DÉMOCRITE.

La partie animale
Avait pris malgré moi le pas sur la morale;
La nature perverse entraînait la raison.
A l'univers entier j'en demande pardon.
Adieu.

AGÉLAS.

Ne partez point; il y va de ma gloire.

DÉMOCRITE.

Faut-il que j'orne encor votre char de victoire ?
Je ne me trouve pas assez bien de la cour ,
Seigneur , pour y vouloir faire un plus long séjour.
J'ai fait en m'y montrant une folie extrême ;
J'y vins comme un franc sot, et je m'en vais de même :
Trop heureux d'en partir libre de passion ,
Et d'avoir de critique ample provision !
J'en ai fait à la cour un recueil à bon titre :
Je me mets , je l'avoue , en tête du chapitre
De ceux que l'amour fait à l'excès s'oublier ;
Mais , sans le bracelet , vous étiez le premier.
Je vais chercher des lieux où la philosophie
Ne soit plus exposée à cette épilepsie.
Dans un antre plus creux , achevant mon emploi ,
Je vais rire de vous ; riez aussi de moi.

(*Il sort.*)

SCENE VI.

ISMÈNE , AGÉLAS , AGÉNOR , CRISÉIS ,
CLÉANTHIS , STRABON , THALER.

AGÉLAS.

(*à Criséis.*)

Tâchons de l'arrêter : nous , cependant , madame ,
Allons pour couronner une si belle flamme.

SCÈNE VII.

CLÉANTHIS, STRABON.

STRABON.

Eh bien ! que dirons-nous ? Partirai-je avec lui ?

CLÉANTHIS.

Je suis bien en courroux : si pourtant aujourd'hui
Tu voulais un peu mieux m'aimer...

STRABON.

Déjà, coquine,
Tu voudrais me tenir ; je le vois à ta mine.
Je te pardonne tout ; fais-moi grâce à ton tour :
Oublions le passé , renouvelons d'amour.
Je ne serai pas seul qui d'une ame enchantée
Aura repris sa femme après l'avoir quittée.

FIN DE DÉMOCRITE.

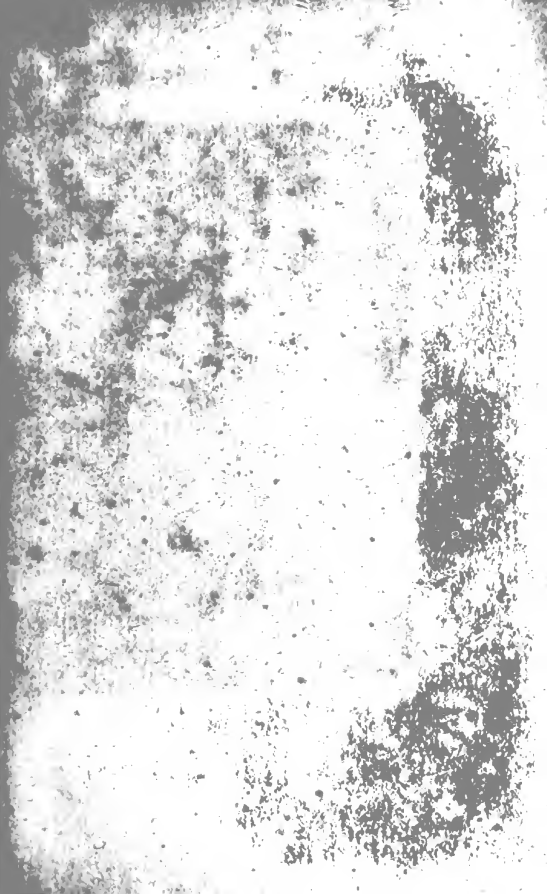
LE RETOUR
IMPRÉVU,
COMÉDIE
EN UN ACTE ET EN PROSE.

1700.

PERSONNAGES.

- M. GÉRONTE , père de Clitandre.
CLITANDRE , amant de Lucile.
MADAME BERTRAND , tante de Lucile.
LUCILE.
CIDALISE.
LE MARQUIS.
LISETTE.
M. ANDRÉ , usurier.
MERLIN , valet de Clitandre.
JAQUINET , valet de M. Géronte.

La scène est à Paris.





Deveria del

Scène XII

Al. Massard sc.

LE RETOUR IMPREVU.

LE RETOUR

IMPRÉVU,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

M^{me} BERTRAND , LISETTE.

MADAME BERTRAND.

AH ! vous voilà ! Je suis fort aise de vous rencontrer. Parlons ensemble un peu sérieusement , je vous prie , mademoiselle Lisette.

LISETTE.

Aussi sérieusement qu'il vous plaira , madame Bertrand.

MADAME BERTRAND.

Savez-vous bien que je suis fort mécontente de la conduite et des manières de ma nièce ?

LISETTE.

Comment donc , madame ! que fait-elle de mal , s'il vous plaît ?

MADAME BERTRAND.

Elle ne fait rien que de mal ; et le pis que j'y trouve , c'est qu'elle garde auprès d'elle une coquine comme vous , qui ne lui donnez que de mauvais conseils , et qui la poussez dans un précipice où son penchant ne l'entraîne déjà que trop.

LISETTE.

Voilà un discours très-sérieux au moins , madame ; et si je répondais aussi sérieusement , la fin de la conversation pourrait bien faire rire ; mais le respect que j'ai pour votre âge , et pour la tante de ma maîtresse , m'empêchera de vous répondre avec aigreur.

MADAME BERTRAND.

Vous avez bien de la modération !

LISETTE.

Il serait à souhaiter , madame , que vous en eussiez autant ; vous ne seriez pas la première à scandaliser votre nièce , et à la décrier , comme vous faites dans le monde , par des discours qui n'ont point d'autre fondement que le dérèglement de votre imagination.

MADAME BERTRAND.

Comment , impudente ! le dérèglement de mon imagination ! C'est le dérèglement de vos actions qui me fait parler ; il n'y a rien de plus horrible que la vie que vous faites.

LISETTE.

Comment , donc , madame ? quelle vie faisons-nous , s'il vous plaît ?

MADAME BERTRAND.

Quelle ? Y a-t-il rien de plus scandaleux que la dépense que Lucile fait tous les jours ? une fille qui n'a pas un sou de revenu !

LISETTE.

Nous avons du crédit , madame.

MADAME BERTRAND.

C'est bien à elle d'avoir seule une grosse maison , des habits magnifiques !

LISETTE.

Est-il défendu de faire fortune ?

MADAME BERTRAND.

Et comment la fait-elle , cette fortune !

LISETTE.

Fort innocemment ; elle boit , mange , chante , rit , joue , se promène : les biens nous viennent en dormant , je vous en assure.

MADAME BERTRAND.

Et la réputation se perd de même. Elle verra ce qui lui arrivera ; elle n'aura pas un sou de mou bien , premièrement : ma fille unique ne veut plus être religieuse ; je m'en vais la marier ; mon frère le chanoine , qui lui en veut depuis long-temps , la déshériterà ; car il est vindicatif. Patience , patience ; elle ne sera pas toujours jeune.

LISETTE.

Hé ! vraiment , c'est pour cela que nous songeons à profiter de la belle saison.

MADAME BERTRAND.

Oui ! fort bien ! et tout le profit qui vous en demeurera c'est que vous mourrez toutes deux à l'hôpital , et déshonorées encore.

LISETTE.

Oh ! pour cela non , madame ; un bon mariage va nous mettre à couvert de la prédiction.

MADAME BERTRAND.

Un bon mariage ! Elle va se marier ?

LISETTE.

Oui , madame.

MADAME BERTRAND.

A la bonne heure ; je ne m'en mêle point ;

je la renonce pour ma nièce, et je ne prétends pas aider à tromper personne. Adieu.

LISETTE.

Nous ferons bien nos affaires sans vous ; ne vous mettez pas en peine.

MADAME BERTRAND.

Je crois que ce sera quelque belle alliance !

LISETTE.

Ce sera un mariage dans toutes les formes ; et, quand il sera fait, vous serez trop heureuse de nous faire la cour et d'être la tante de votre nièce.

SCENE II.

MERLIN, LISETTE.

MERLIN.

Bon jour, ma chère enfant. Qui est cette vieille madame avec qui tu étais en conversation ?

LISETTE.

Quoi ! tu ne connais pas madame Bertrand, la tante de ma maîtresse !

MERLIN.

Si fait vraiment, je ne connais autre ; je ne l'avais pas bien envisagée.

LISETTE.

C'est une femme fort à son aise , qui a de bonnes rentes sur la ville , des maisons à Paris. Lucile est fort bien apparentée , au moins.

MERLIN.

Oui ; mais elle n'en est pas plus riche.

LISETTE.

Il ne faut désespérer de rien ; cela peut venir. S'il lui mourait trois oncles , deux tantes , trois couples de cousins-germains , deux paires de neveux , et autant de nièces , elle se trouverait une grosse héritière.

MERLIN.

Comment diable ! Mais , sais-tu bien qu'en temps de peste cette fille-là pourrait devenir un très-gros parti ?

LISETTE.

Le parti n'est pas mauvais dès à présent ; et la beauté....

MERLIN.

Tu as raison , sa beauté tient lieu de tout ; et mon maître est absolument déterminé à l'épouser.

LISETTE.

Et elle absolument déterminée à épouser ton maître.

MERLIN.

Il y aura peut-être quelque tribulation à essayer au retour de notre bon homme de père : mais il ne reviendra pas sitôt ; nous aurons le temps de nous préparer ; et mon maître ne sera pas malheureux s'il n'a que ce chagrin là de son mariage.

LISETTE.

Comment donc ? Que veux-tu dire ?

MERLIN.

Le mariage est sujet à de grandes révolutions.

LISETTE,

Ah ! ah ! tu es encore un plaisant visage, de croire que Clitandre puisse jamais se repentir d'avoir épousé Lucile , une fille que j'ai élevée !

MERLIN.

Tant pis.

LISETTE.

Une fille jeune , belle , et bien faite !

MERLIN.

Il n'y a pas là de quoi se rassurer.

LISETTE.

Une fille aisée à vivre !

MERLIN.

La plupart des filles ne le sont que trop.

LISETTE.

Une fille sage et vertueuse !

MERLIN.

Et c'est toi qui l'as élevée ?

LISETTE.

Parle donc , maraud ; que veux-tu dire ?

MERLIN.

Tiens, veux-tu que je te parle franchement ? cette alliance ne me plaît point du tout ; et je ne prévois pas que nous y trouvions notre compte ni l'un ni l'autre. Clitandre fait de la dépense parce qu'il est amoureux : l'amour rend libéral ; le mariage corrige l'amour. Si mon maître devenait avare , où en serions-nous ?

LISETTE.

Il est d'un naturel trop prodigue pour devenir jamais trop économe. A-t-il donné de bons ordres pour le régal d'aujourd'hui ?

MERLIN.

Je t'en réponds. Trois garçons de la Guerois viennent d'arriver avec tout leur attirail

de cuisine ; Camel, le fameux Camel, marchait à leur tête. L'illustre Forel a envoyé six douzaines de bouteilles de vin de Champagne comme il n'y en a point : il l'a fait lui-même.

LISETTE.

Tant mieux ; j'aime la bonne chère.

SCENE III.

CLITANDRE, MERLIN, LISETTE.

LISETTE, à *Merlin*.

Mais voici ton maître.

CLITANDRE.

Hé ! bon jour, ma chère Lisette : comment te portes-tu, mon enfant ? Que fait ta belle maîtresse ?

LISETTE.

Elle est chez elle avec Cidalise.

CLITANDRE.

Va, cours, ma chère Lisette, la prier de se rendre au plutôt ici ; je n'ai d'heureux momens que ceux que je passe avec elle.

LISETTE.

Que vous êtes bien faits l'un pour l'autre !

Elle s'ennuie à la mort, quand elle ne vous voit point : elle ne tardera pas, je vous en réponds.

SCENE IV.

CLITANDRE, MERLIN.

MERLIN.

Eh bien ! monsieur, vous allez donc épouser ? Vous voici, grâce au ciel, bientôt à la conclusion de votre amour, et à la fin de votre argent. C'est vraiment bien fait de terminer ainsi toutes ses affaires. Mais, s'il vous plaît, qu'allons nous faire en attendant le retour de monsieur votre père, qui est en Espagne depuis un an pour les affaires de son commerce ? Et que ferons-nous quand il sera revenu ?

CLITANDRE.

Que tu es impertinent avec tes réflexions ! Hé ! mon ami, jouissons du présent, n'ayons point de regret au passé, et ne lisons point des choses fâcheuses dans l'avenir. N'as-tu pas reçu de l'argent pour moi ces jours passés ?

MERLIN.

Il n'y a que trois semaines que j'ai touché une demi-année d'avance de ce fermier à qui vous avez donné quittance de l'année entière.

CLITANDRE.

Bon.

MERLIN.

J'ai reçu l'autre semaine dix-huit cents livres de ce curieux, pour ces deux grands tableaux dont votre père avait refusé deux mille écus quelque temps avant que de partir.

CLITANDRE.

Bon.

MERLIN.

Bon? J'ai encore eu deux cents louis d'or de ce fripier pour cette tapisserie que monsieur votre père avait achetée, il y a deux ans, cinq mille francs, à un inventaire.

CLITANDRE.

Bon.

MERLIN.

Oui, oui, nous avons fait de bons marchés pendant son absence, n'est-ce pas?

CLITANDRE.

Voilà un petit rafraîchissement qui nous mènera quelque temps, et nous travaillerons ensuite sur nouveaux frais.

MERLIN.

Travaillez-y donc vous-même; car, pour moi, je fais conscience d'être l'instrument et la cheville ouvrière de votre ruine: c'est par mes soins que vous avez trouvé le moyen de dissiper plus de dix mille écus, sans compter douze ou quinze mille francs que vous devez encore à plusieurs quidams, usuriers ou notaires (c'est presque la même chose), qui nous vont tomber sur le corps au premier jour.

CLITANDRE.

Celui qui m'embarrasse le plus, c'est ce persécutant monsieur André; et si, je ne lui dois que trois mille cinq cents livres.

MERLIN.

Il ne vous a prêté que cela; mais vous avez fait le billet de deux mille écus. Il a, depuis quatre jours, obtenu contre vous une sentence des consuls; et il ne serait pas plaisant que, le jour de la noce, il vous fit coucher au Châtelet.

CLITANDRE.

Nous trouverons des expédiens pour nous parer de cet inconvénient.

MERLIN.

Hé ! quel expédient trouver ? Nous avons fait argent de tout ; les revenus sont touchés d'avance ; la maison de la ville est démeublée à faire pitié ; nous avons abattu les bois de la maison de campagne sous prétexte d'avoir de la vue. Pour moi, je vous avoue que je suis à bout.

CLITANDRE.

Si mon père peut être encore cinq ou six mois sans venir, j'aurai tout le temps de réparer par mon économie les premiers désordres de ma jeunesse.

MERLIN.

Assurément. Et monsieur votre père, de son côté, ne travaillé-t-il pas à reboucher tous ces trous-là ?

CLITANDRE.

Sans doute.

MERLIN.

Il vaut mieux que vous fassiez toutes ces sottises-là de son vivant qu'après sa mort ; il ne serait plus en état d'y remédier.

CLITANDRE.

Tu as raison, Merlin.

MERLIN.

Allez, monsieur, vous n'avez pas tant de tort qu'on dirait bien. Monsieur votre père fera un gros profit pendant son voyage; vous aurez fait une grosse dépense pendant son absence. Quand il reviendra, de quoi aura-t-il à se plaindre? ce sera comme s'il n'avait bougé de chez lui; et, au pis aller, ce sera lui qui aura eu tort de voyager.

CLITANDRE.

Que tu parles aujourd'hui de bon sens, mon pauvre Merlin!

MERLIN.

Entre nous, ce n'est pas un grand génie que monsieur votre père; je l'ai mené autrefois par le nez, comme vous savez; je lui fais accroire ce que je veux: et quand il reviendrait présentement, je me sens encore assez de vigueur pour vous tirer des affaires les plus épineuses. Allons, monsieur, grande chère et bon feu; le courage me revient. Combien serez-vous à table aujourd'hui?

CLITANDRE.

Cinq ou six.

MERLIN.

Et votre bon ami le marquis, soi-disant tel, qui vous aide à manger si généreusement votre bien, et qui n'est qu'un fat au bout du compte, y sera-t-il ?

CLITANDRE.

Il me l'a promis.

SCENE V.

LUCILE , CICALISE , CLITANDRE ,
MERLIN , LISETTE.

CLITANDRE , à *Merlin*.

Mais voici la charmante Lucile et sa cousine.

LUCILE.

Les démarches que vous me faites faire , Clitandre, ne peuvent être justifiées que par le succès qu'elles vont avoir ; et je serais entièrement perdue dans le monde si le mariage ne mettait fin à toutes les parties de plaisir où je me laisse engager tous les jours.

CLITANDRE.

Je n'ai jamais eu d'autres sentimens, belle

Lucile ; et voilà votre amie qui peut vous en rendre témoignage.

CIDALISE, à *Clitandre*.

Je suis caution de la bonté de votre cœur , et vous touchez au moment de la justifier par vous-même. Mais moi , qui n'entre pour rien dans l'aventure , et qui n'ai point en vue de conclusion , quel personnage est-ce que je fais dans tout ceci ? et que dira-t-on , je vous prie.

MERLIN, à *Cidalise*.

On dira qu'on se fait pendre par compagnie ; et , par compagnie , il ne tiendra qu'à vous de vous faire épouser : mon maître a tant d'amis ; vous n'avez qu'à dire.

LISETTE, à *Cidalise*.

Prenez-en quelqu'un , madame : plus on est de fous , plus on rit. Allons , déterminez-vous.

MERLIN.

Je me donne au diable , pendant que nous sommes en train , il me prend envie d'épouser Lisette aussi , par compagnie , moi : c'est une chose bien contagieuse que l'exemple.

CLITANDRE, à *Cidalise*.

Je voudrais que le nôtre la pût engager à

nous imiter ; et j'ai un jeune homme de mes amis qui s'est brouillé depuis quelques jours avec sa famille.

MERLIN, à Cidalise.

Voilà le vrai moyen de le racommoder. Le cœur vous en dit-il ?

CIDALISE.

Non, ces sortes d'alliances-là ne me plaisent point. Je ne dépends de personne ; je veux prendre un mari aussi indépendant que moi.

MERLIN.

C'est bien fait ; il n'est rien tel que d'avoir tous deux la bride sur le cou. Mais voici votre marquis qui vient au rendez-vous. Je vais voir si tout se prépare pour votre souper.

SCENE VI.

LE MARQUIS, CLITANDRE, LUCILE,
CIDALISE, LISETTE.

LE MARQUIS.

Serviteur, mon ami. Ah ! mesdames, je suis ravi de vous voir : vous m'attendiez, c'est bien fait ; je suis l'ame de vos parties,

j'en conviens ; le premier mobile de vos plaisirs , je le sais. Où en sommes-nous ? Le souper est-il prêt ? Epouserons-nous ? Aurons-nous du vin abondamment ? Allons , de la gaité ; je ne me suis jamais senti de si belle humeur ; et je vous défie de m'ennuyer.

CIDALISE.

En vérité , monsieur le marquis , vous vous êtes bien fait attendre.

LISETTE.

Cela serait beau qu'un marquis fût le premier au rendez-vous ! on croirait qu'il n'aurait rien à faire.

LE MARQUIS.

Je vous assure , mesdames , qu'à moins de voler on ne peut pas faire plus de diligence ; il n'y a pas , en vérité , trois quarts-d'heure que je suis parti de Versailles. Vous connaissez ce cheval barbe , et cette jument arabe que je mets ordinairement à ma chaise , il n'y a pas deux meilleurs animaux pour un rendez-vous de vitesse.

CLITANDRE , *au marquis.*

Quelle affaire si pressée... ?

LE MARQUIS.

Et un postillon... un postillon qui n'est pas

plus gros que le poing, et qui va comme le vent. Si nous n'avions pas, nous autres, de ces voitures volantes-là, nous manquerions la moitié de nos occasions.

LUCILE.

Et depuis quand, monsieur le marquis, vous mêlez-vous d'aller à Versailles? il me semble que vous faites ordinairement votre cour à Paris.

LE MARQUIS, à *Clitandre*.

Eh bien! qu'est-ce, mon cher? Te voilà au comble des plaisirs, tu vas nager dans les délices; tu sais l'intérêt que je prends à tout ce qui te touche. Quelle félicité lorsque deux cœurs bien épris approchent du moment attendu.... là, qu'on se voit à la queue du roman!

(*il chante.*)

« Sangaride, ce jour est un grand jour pour vous. »

CLITANDRE.

Je ressens mon bonheur dans toute son étendue. Mais, dis-moi, je te prie, as-tu passé, comme tu m'avais promis, chez ce joaillier, pour ces diamans?

LE MARQUIS, à *Cidalise*.

Et vous, la belle cousine, qu'est-ce? Le

cœur ne vous en dit-il point? il faut que l'exemple vous encourage. Ne voulez-vous point, en vous mariant, payer vos dettes à l'amour et à la nature? Fi! que cela est vilain d'être une grande inutile dans le monde!

CIDALISE.

L'état de fille ne m'a point encore ennuyée.

LE MARQUIS.

Ce sera quand il vous plaira, au moins, que nous ferons quelque marché de cœur ensemble : je suis fait pour les dames; et les dames, sans vanité, sont aussi faites pour moi. Je veux être déshonoré, si je ne vous trouve fort à mon gré; je me sens même de la disposition à vous aimer un jour à l'adoration, à la fureur; mais point de mariage, au moins, point de mariage; j'aime les amours sans conséquence : vous m'entendez bien?

LISSETTE.

Vraiment, ce discours-là est assez clair; il n'a pas besoin de commentaire. Quoi! monsieur le marquis...

LE MARQUIS, à *Clitandre*.

Il n'est pas reconnaissable depuis qu'il me hante, ce petit homme. Il est vrai que je n'ai pas mon pareil pour débourgeoiser un enfant

de famille , le mettre dans le monde , le pousser dans le jeu , lui donner le bon goût pour les habits , les meubles , les équipages. Je le mène un peu roide ; mais ces petits messieurs-là ne sont-ils pas trop heureux qu'on leur inspire les manières de cour , et qu'on leur apprenne à se ruiner en deux ou trois ans ?

LUCILE *au marquis.*

Avez-vous bien des écoliers ?

LE MARQUIS.

A propos, où est Merlin ? je ne le vois point ici : c'est un joli garçon ; je l'aime ; je le trouve admirable pour faire une ressource , pour écarter les créanciers , amadouer des usuriers , persuader des marchands , démeubler une maison en un tour de main. (*à Clitandre.*) Que ton père a eu de prévoyance , d'esprit , de jugement , de te laisser un gouverneur aussi sage , un économiste aussi entendu ! Ce coquin-là vaut vingt-mille livres de rente comme un sou , à un enfant de famille.

SCENE VII.

MERLIN, LUCILE, CICALISE, LE MAR-
QUIS, CLITANDRE, LISETTE.

MERLIN.

Messieurs et mesdames, quand vous voudrez entrer, le souper est tout prêt.

LE MARQUIS.

Oui, c'est bien dit; ne perdons point de temps. Je vous disais bien que Merlin était un joli garçon! Je me sens en disposition louable de bien boire du vin; vous allez voir si j'en tiens raisonnablement. Allons, mesdames, qui m'aime me suive.

CLITANDRE.

Les momens sont trop chers aux amans; n'en perdons aucun.

SCENE VIII.

MERLIN.

Voilà, Dieu merci, les affaires en bon train : nos amans sont en joie; fasse le ciel que cela dure long-temps!

SCENE IX.

JAQUINET, MERLIN.

MERLIN.

Mais que vois-je? Voilà, je crois, Jaquinet, le valet de notre bon homme.

JAQUINET.

A la fin, me voilà. Hé! bon jour, Merlin; soyez le bien retrouvé: comment te portes-tu?

MERLIN, *à part.*

Et vous le mal revenu. (*haut.*) Monsieur Jaquinet, comment t'en va?

JAQUINET.

Tu vois, mon enfant, le mieux du monde. A la fatigue près, nous avons fait un bon voyage.

MERLIN.

Comment? vous avez fait un bon voyage! Tu n'es donc pas venu tout seul?

JAQUINET.

La belle question! vraiment non; je suis arrivé avec mon maître; et, pendant qu'il est allé avec le carrosse de voiture faire vi-

siter à la douane quelques ballots de marchandises, il m'a fait prendre les devants pour venir dire à monsieur son fils qu'il est de retour en parfaite santé.

MERLIN.

Voilà une nouvelle qui le réjouira fort. (*à part.*) Qu'allons-nous faire?

JAQUINET.

Qu'as-tu? il me semble que tu ne me fais guère bonne mine, et tu ne me parais pas trop content de notre arrivée.

MERLIN, *à part.*

Je ne suis pas celui qu'elle chagrinerà le plus. Tout est perdu. (*haut.*) Et, dis-moi, le bon homme a-t-il affaire pour long-temps à cette douane?

JAQUINET.

Non; il sera ici dans un moment.

MERLIN, *à part.*

Dans un moment! Où me fourrerai-je?

JAQUINET.

Mais, que diable as-tu donc? Parle.

MERLIN.

Je ne saurais. (*à part.*) Ah! le maudit vieillard! Revenir si mal à propos, et ne pas

avertir qu'il revient encore! cela est bien traître.

JAQUINET.

Te voilà bien intrigué! Ce retour imprévu ne dérangerait-il point un peu vos petites affaires?

MERLIN.

Oh! non; elles sont toutes dérangées, de par tous les diables.

JAQUINET.

Tant pis.

MERLIN.

Jaquinet, mon pauvre Jaquinet, aide-moi un peu à sortir d'intrigue, je te prie.

JAQUINET.

Moi? Que veux-tu que je fasse?

MERLIN.

Va te reposer; entre au logis, tu trouveras bonne compagnie : ne t'effarouche point, on te fera boire de bon vin de Champagne.

JAQUINET.

Cela n'est pas bien difficile.

MERLIN.

Dis à mon maître que son père est de retour, mais qu'il ne s'embarrasse point : je vais l'attendre ici, et tâcher de faire en sorte

que nous puissions.. (*à part.*) Je me donne au diable si je sais comment m'y prendre. (*haut.*) Dis-lui qu'il se tienne en repos ; et toi, commence par t'enivrer, et tu t'iras coucher. Bon soir.

JAQUINET.

J'exécuterai tes ordres à merveille , ne te mets pas en peine.

SCENE X.

MERLIN , *seul.*

Allons, Merlin, de la vivacité, mon enfant, de la présence d'esprit. Ceci est violent : un père qui revient en *impromptu* d'un long voyage ; un fils dans la débauche, sa maison en désordre, pleine de cuisiniers ! il faut se tirer d'embarras.

SCENE XI.

GÉRONTE , MERLIN.

MERLIN.

Ah ! le voici. Tenons-nous un peu à l'écart ,

et songeons d'abord aux moyens de l'empêcher d'entrer chez lui.

GÉRONTE, *à lui-même.*

Enfin, après bien des travaux et des dangers, voilà, grâces au ciel, mon voyage heureusement terminé; je retrouve ma chère maison, et je crois que mon fils sera bien sensible au plaisir de me revoir en bonne santé.

MERLIN, *à part.*

Nous le serions bien davantage à celui de te savoir encore bien loin d'ici.

GÉRONTE.

Les enfans ont bien de l'obligation aux pères qui se donnent tant de peine pour leur laisser du bien.

MERLIN, *à part.*

Oui; mais ils n'en ont guère à ceux qui reviennent si mal à propos.

GÉRONTE.

Je ne veux pas différer davantage à rentrer chez moi, et à donner à mon fils le plaisir que lui doit causer mon retour: je crois que le pauvre garçon mourra de joie en me revoyant.

MERLIN, *à part.*

Je le tiens déjà plus que demi mort. Mais il faut l'aborder. (*haut.*) Que vois-je ! Juste ciel ! Suis-je bien éveillé ? Est-ce un spectre ?

GÉRONTE.

Je crois, si je ne me trompe, que voilà Merlin.

MERLIN.

Mais vraiment, c'est monsieur Géronte lui-même, ou c'est le diable sous sa figure. Sérieusement parlant, serait-ce vous, mon cher maître ?

GÉRONTE.

Oui, c'est moi, Merlin. Comment te portes-tu ?

MERLIN.

Vous voyez, monsieur, fort à votre service, comme un serviteur fidèle, gai, gaillard, et toujours prêt à vous obéir.

GÉRONTE.

Voilà qui est bien. Entrons au logis. (*il va pour entrer chez lui.*)

MERLIN, *l'arrêtant.*

Nous ne vous attendions point, je vous assure ; et vous êtes tombé des nues pour nous, en vérité.

GÉRONTE.

Non ; je suis venu par le carrosse de Bordeaux , où mon vaisseau est heureusement arrivé depuis quelques jours... Mais nous serons aussi bien... (*il va pour entrer chez lui.*)

MERLIN , *l'arrêtant.*

Que vous vous portez bien ! quel visage ! quel embonpoint ! il faut que l'air du pays d'où vous venez soit merveilleux pour les gens de votre âge. Vous y deviez bien demeurer , monsieur , pour votre santé , (*à part.*) et pour notre repos.

GÉRONTE.

Comment se porte mon fils ? a-t-il eu grand soin de mes affaires , et mes deniers ont-ils bien profité entre ses mains ?

MERLIN.

Oh ! pour cela , je vous en répons ; il s'en est servi d'une manière... Vous ne sauriez comprendre comme ce jeune homme-là aime l'argent ; il a mis vos affaires dans un état.... dont vous serez étonné , sur ma parole.

GÉRONTE.

Que tu me fais de plaisir , Merlin , de m'apprendre une si bonne nouvelle ! Je trou-

verai donc une grosse somme d'argent qu'il aura amassée ?

MERLIN.

Point du tout, monsieur.

GÉRONTE.

Comment, point du tout !

MERLIN.

Et non, vous dis-je : ce garçon-là est bien meilleur ménager que vous ne pensez ; il suit vos traces, il fatigue son argent à outrance ; et sitôt qu'il a dix pistoles, il les fait travailler jour et nuit.

GÉRONTE.

Voilà ce que c'est que de donner aux enfans de bonnes leçons et de bons exemples à suivre. Je me meurs d'impatience de l'embrasser ; allons, Merlin.

MERLIN.

Il n'est pas au logis, monsieur ; et si vous êtes si pressé de le voir...

SCENE XII.

M. ANDRÉ, GÉRONTE, MERLIN.

M. ANDRÉ.

Bon jour, monsieur Merlin.

MERLIN.

Votre valet, monsieur André, votre valet.
(à part.) Voilà un coquin d'usurier qui prend bien son temps pour venir demander de l'argent.

M. ANDRÉ.

Savez-vous bien, monsieur Merlin, que je suis las de venir tous les jours sans trouver votre maître ; et que, s'il ne me paie aujourd'hui, je le ferai coffrer demain, afin que vous le sachiez.

MERLIN, *bas*.

Nous voilà gâtés.

GÉRONTE, à Merlin.

Quelle affaire avez-vous donc ?

MERLIN, *bas*, à Géronte.

Je vous l'expliquerai tantôt : ne vous mettez pas en peine.

M. ANDRÉ, à *Géronte*.

Une affaire de deux mille écus qui me sont dus par son maître, dont j'ai le billet, et, en vertu d'icelui, une bonne sentence par corps, que je vais faire mettre à exécution.

GÉRONTE.

Qu'est-ce que cela veut dire, Merlin ?

MERLIN.

C'est un maraud, qui le ferait comme il le dit.

GÉRONTE, à *M. André*.

Clitandre vous doit deux mille écus ?

M. ANDRÉ, à *Géronte*.

Oui, justement, Clitandre, un enfant de famille, dont le père est allé je ne sais où, et qui sera bien surpris à son retour quand il apprendra la vie que son fils mène pendant son absence.

MERLIN, à *part*.

Cela va mal.

M. ANDRÉ.

Autant le fils est joueur, dépensier et prodigue, autant le père, à ce qu'on dit, est un vilain, un ladre, un fesse-mathieu.

GÉRONTE.

Que voulez-vous dire avec votre ladre et votre fesse-mathieu.

M. ANDRÉ.

Ce n'est pas de vous que je veux parler, c'est du père de Clitandre, qui est un sot, un imbécille.

GÉRONTE.

Merlin.

MERLIN, à *Géronte*.

Il vous dit vrai, monsieur ; Clitandre lui doit deux mille écus.

GÉRONTE.

Et tu dis qu'il a été d'une si bonne conduite ?

MERLIN.

Oui, monsieur ; c'est un effet de sa bonne conduite de devoir cet argent-là.

GÉRONTE.

Comment ! emprunter deux mille écus d'un usurier ! car je vois bien, à la mine, que monsieur est du métier.

M. ANDRÉ, à *Géronte*.

Oui, monsieur ; et je vous crois aussi de la profession.

MERLIN, *à part.*

Comme les honnêtes gens se connaissent !

GÉRONTE, *à Merlin.*

Tu appelles cela l'effet d'une bonne conduite !

MERLIN, *bas, à Gêronte.*

Paix ; ne dites mot. Quand vous saurez le fond de cette affaire-là, vous serez charmé de monsieur votre fils. Il a acheté une maison de dix mille écus.

GÉRONTE.

Une maison de dix mille écus !

MERLIN, *bas, à Gêronte.*

Qui en vaut plus de quinze ; et comme il n'avait que vingt-quatre mille francs d'argent comptant, pour ne pas manquer un si bon marché, il a emprunté les deux mille écus en question de l'honnête fripon que vous voyez. Vous n'êtes plus si fâché que vous étiez, je gage.

GÉRONTE.

Au contraire, j'en ne me sens pas de joie. (*à M. André.*) Oh ! ça, monsieur, ce Clitandre, qui vous doit de l'argent, est mon fils.

MERLIN, *à M. André.*

Et monsieur est son père ; entendez-vous ?

M. ANDRÉ.

J'en ai bien de la joie.

GÉRONTE, à *M. André.*

Ne vous mettez point en peine de vos deux mille écus ; j'approuve l'usage que mon fils en a fait. Revenez demain ; c'est de l'argent comptant.

M. ANDRÉ.

Soit. Je suis votre valet.

SCENE XIII.

GÉRONTE, MERLIN.

GÉRONTE.

Et, dis-moi un peu, dans quel endroit de la ville mon fils a-t-il acheté cette maison ?

MERLIN.

Dans quel endroit ?

GÉRONTE.

Oui. Il y a des quartiers meilleurs les uns que les autres : celui-ci, par exemple...

MERLIN.

Mais vraiment, c'est aussi dans celui-ci qu'il l'a achetée.

GÉRONTE.

Bon, tant mieux. Où cela ?

MERLIN.

Tenez ; voyez-vous bien cette maison couverte d'ardoises , dont les fenêtres sont reblanchies depuis peu ?

GÉRONTE.

Oui. Eh bien ?

MERLIN.

Ce n'est pas celle-là ; mais un peu plus loin , à gauche , là... cette grande porte cochère qui est vis-à-vis de cette autre qui est vis-à-vis d'elle , là... dans cette autre rue.

GÉRONTE.

Je ne saurais voir cela d'ici.

MERLIN.

Ce n'est pas ma faute.

GÉRONTE.

Ne serait-ce point la maison de madame Bertrand ?

MERLIN.

Justement , de madame Bertrand ; la voilà : c'est une bonne acquisition , n'est-ce pas ?

GÉRONTE.

Oui vraiment. Mais pourquoi cette femme-là vend-elle ses héritages ?

MERLIN.

On ne prévoit pas tout ce qui arrive. Il

lui est survenu un grand malheur : elle est devenue folle.

GÉRONTE.

Elle est devenue folle!

MERLIN.

Oui, monsieur. Sa famille l'a fait interdire ; et son fils qui est un dissipateur, a donné sa maison pour moitié de ce qu'elle vaut. (*à part.*) Je m'embourbe ici de plus en plus.

GÉRONTE.

Mais elle n'avait point de fils quand je suis parti.

MERLIN.

Elle n'en avait point ?

GÉRONTE.

Non assurément.

MERLIN.

Il faut donc que ce soit sa fille.

GÉRONTE.

Je suis fâché de son accident. Mais je m'amuse ici trop long-temps : fais-moi ouvrir la porte.

MERLIN, *à part.*

Ouf, nous voilà dans la crise.

GÉRONTE.

Te voilà bien consterné ! serait-il arrivé quelque accident à mon fils ?

MERLIN.

Non , monsieur.

GÉRONTE.

M'aurait-on volé pendant mon absence ?

MERLIN.

Pas tout-à-fait... (*à part.*) Que lui dirai-je ?

GÉRONTE.

Explique-toi donc ; parle.

MERLIN.

J'ai peine à retenir mes larmes. N'entrez pas , monsieur : votre maison , cette chère maison que vous aimez tant.... depuis six mois...

GÉRONTE.

Et bien ! ma maison , depuis six mois...

MERLIN.

Le diable s'en est emparé , monsieur ; il nous a fallu déloger à mi-terme.

GÉRONTE.

Le diable s'est emparé de ma maison !

MERLIN.

Oui , monsieur : il y revient des lutins lutinans... C'est ce qui a obligé votre fils à acheter cette autre maison ; nous ne pouvions plus demeurer dans celle-là.

GÉRONTE.

Tu te moques de moi ; cela n'est pas croyable.

MERLIN.

Il n'y a sortes de niches qu'ils ne m'aient faites ; tantôt ils me chatouillaient la plante des pieds, tantôt ils me faisaient la barbe avec un fer chaud ; et, toutes les nuits régulièrement, ils me donnaient des camoufflets qui puäient le soufre.

GÉRONTE.

Mais, encore une fois, je crois que tu te moques de moi.

MERLIN.

Point du tout, monsieur ; qu'est-ce qu'il m'en reviendrait ? Nous avons vu là-dessus les meilleures devineresses de Paris, la Duverger même ; il n'y a pas eu moyen de les faire déguerpir : ce diable-là est furieusement tenace ; c'est celui qui possèdent ordinairement les femmes, quand elles ont le diable au corps.

GÉRONTE.

Une frayeur soudaine commence à me saisir. Et dis-moi, je te prie, n'ont-ils point été dans ma cave ?

MERLIN.

Hélas ! monsieur , ils ont fourragé partout.

GÉRONTE.

Ah ! je suis perdu ; j'ai caché en terre un sac de cuir où il y a vingt mille francs.

MERLIN.

Vingt mille francs ! Quoi ! monsieur , il y a vingt mille francs dans votre maison ?

GÉRONTE.

Tout autant, mon pauvre Merlin.

MERLIN.

Ah ! voilà ce que c'est ; les diables cherchent les trésors, comme vous savez. Et en quel endroit ?

GÉRONTE.

Dans la cave.

MERLIN.

Dans la cave ? Justement , c'est là qu'ils font leur sabbat. (*à part.*) Ah ! si nous l'avions su plutôt.... (*haut.*) Et de quel côté, s'il vous plaît ?

GÉRONTE.

A gauche , en entrant, sous une grande pierre noire, qui est à côté de la porte.

MERLIN.

Sous une grande pierre noire, vingt mille

francs ! Vous deviez bien nous en avertir , vous nous eussiez épargné bien de l'embaras. C'est à gauche, en entrant, dites-vous ?

GÉRONTE.

Oui ; l'endroit n'est pas difficile à trouver.

MERLIN , *à part.*

Je le trouverai bien. (*haut.*) Mais savez-vous bien , monsieur , que vous jouiez-là à nous faire tordre le cou ? Et toute la somme est-elle en or ?

GÉRONTE.

Toute en louis vieux.

MERLIN , *à part.*

Bon , elle en sera plus aisée à emporter. (*haut.*) Oh ! ça , monsieur , puisque nous savons la cause du mal , il ne sera pas difficile d'y remédier ; je crois que nous en viendrons à bout : laissez-moi faire.

GÉRONTE.

J'ai peine à me persuader tout ce que tu me dis ; cependant on fait tant de contes sur ces matières-là , que je ne sais qu'en croire. Je m'en vais au-devant de mes hardes , et je reviens sur mes pas pour voir ce qu'il faut faire en cette occasion. Qu'il y a de traverses dans la vie ! On ne saurait avoir un peu de bien ,

que les hommes ou le diable ne cherchent à vous l'attraper.

SCENE XIV.

MERLIN, *seul.*

Le diable n'aura pas celui-ci.

SCENE XV.

LISETTE, MERLIN.

LISETTE.

Ah ! mon pauvre Merlin, est-il vrai que le père de ton maître est arrivé ?

MERLIN.

Cela n'est que trop vrai : mais, pour nous en consoler, j'ai trouvé un trésor.

LISETTE.

Un trésor !

MERLIN.

Il y a dans la cave, en entrant, à gauche, sous une grande pierre noire, un sac de cuir qui contient vingt mille francs.

LISETTE.

Vingt mille francs !

MERLIN.

Oui , mon enfant ; je te dirai cela plus amplement : cours au sac , au sac ; c'est le plus pressé.

LISETTE.

Mais si...

MERLIN.

Que le diable t'emporte avec tes si et tes mais ! J'entends M. G ronte qui revient sur ses pas ; sauve-toi au plus vite. Au sac ! au sac !

SCENE XVI.

MERLIN , *seul.*

Nous voilà dans un joli petit embarras !
Et vogue la galère !

SCENE XVII.

MERLIN , GÉRONTE.

GÉRONTE.

Je n'ai pas tard  , comme tu vois. J'ai trouvé mes gens à deux pas d'ici , et je les ai

fait demeurer , parce qu'il m'est venu en pensée de mettre mes ballots dans cette maison que mon fils a achetée.

MERLIN , *à part.*

Nouvel embarras !

GÉRONTE.

Je ne la remets pas bien ; viens-t'en m'y conduire toi-même.

MERLIN.

Je le veux bien , monsieur ; mais...

GÉRONTE.

Quoi , mais ?...

MERLIN.

Le diable ne s'est pas emparé de celle-là ; mais madame Bertrand y loge encore.

GÉRONTE.

Elle y loge encore !

MERLIN.

Oui , vraiment. On est convenu qu'elle achèverait le terme : et , comme elle a l'esprit faible , elle se met dans une fureur épouvantable quand on lui parle de la vente de cette maison ; c'est là sa plus grande folie , voyez-vous.

GÉRONTE.

Je lui en parlerai d'une manière qui ne lui fera pas de peine. Allons , viens.

MERLIN, *à part.*

Oh ! pour le coup , tout est perdu.

GÉRONTE.

Tu me fais perdre patience. Je veux absolument lui parler , te dis-je.

SCÈNE XVIII.

M^{me} BERTRAND , GÉRONTE , MERLIN.

MERLIN.

Eh bien ! monsieur , parlez-lui donc ; la voilà qui vient heureusement : mais souvenez-vous toujours qu'elle est folle.

MADAME BERTRAND.

Comment ! voilà monsieur Géronte de retour , je pense !

MERLIN, *bas, à madame Bertrand.*

Oui , madame , c'est lui-même ; mais il est devenu fou ; son vaisseau a péri , il a bu de l'eau salé un peu plus que de raison ; cela lui a tourné la cervelle.

MADAME BERTRAND, *bas.*

Quel dommage ! le pauvre homme !

MERLIN, *bas, à madame Bertrand.*

S'il s'avise de vous accoster par hasard , ne

prenez pas garde à ce qu'il vous dira ; nous allons le faire enfermer. (*bas, à Gêronte.*) Si vous lui parlez, ayez un peu d'égard à sa faiblesse ; songez qu'elle a le timbre un peu fêlé.

GÉRONTE, *bas, à Merlin.*

Laisse-moi faire.

MADAME BERTRAND, *à part.*

Il a quelque chose d'égaré dans la vue.

GÉRONTE, *à part.*

Comme sa physionomie est changée ! Elle a les yeux hagards.

MADAME BERTRAND, *haut.*

Eh bien ! qu'est-ce, monsieur Gêronte ? vous voilà donc de retour dans ce pays-ci ?

GÉRONTE.

Prêt à vous rendre mes petits services.

MADAME BERTRAND.

J'ai bien du chagrin, en vérité, du malheur qui vous est arrivé.

GÉRONTE.

Il faut prendre patience. On dit qu'il revient des esprits dans ma maison ; il faudra bien qu'ils en délogent, quand ils seront las d'y demeurer.

MADAME BERTRAND, *à part.*

Des esprits dans sa maison ! Il ne faut pas le contredire ; cela redoublerait son mal.

GÉRONTE.

Je voudrais bien, madame Bertrand, mettre dans votre maison quelques ballots que j'ai rapportés de mon voyage.

MADAME BERTRAND, *à part.*

Il ne se souvient pas que son vaisseau a péri ; quelle pitié ! (*haut.*) Je suis à votre service ; et ma maison est plus à vous qu'à moi-même.

GÉRONTE.

Ah, madame ! je ne prétends point abuser de l'état où vous êtes. (*à part, à Merlin.*) Mais vraiment, Merlin ; cette femme-là n'est pas si folle que tu disais.

MERLIN, *bas, à Gêronte.*

Elle a quelquefois de bons momens ; mais cela ne dure pas.

GÉRONTE.

Dites-moi, madame Bertrand, êtes-vous toujours aussi sage, aussi raisonnable qu'à présent !

MADAME BERTRAND.

Je ne pense pas, monsieur Gêronte ; qu'on m'ait jamais vue autrement.

GÉRONTE.

Mais si cela est, votre famille n'a point été en droit de vous faire interdire.

MADAME BERTRAND.

De me faire interdire, moi ! de me faire interdire !

GÉRONTE, *à part.*

Elle ne connaît pas son mal.

MADAME BERTRAND.

Mais si vous n'êtes pas ordinairement plus fou qu'à présent, je trouve qu'on a grand tort de vous faire enfermer.

GÉRONTE.

Me faire enfermer ! (*à part.*) Voilà la machine qui se détraque. Ça, ça, changeons de propos. (*haut.*) Eh bien ! qu'est-ce, madame Bertrand ? êtes-vous fâchée qu'on ait vendu votre maison ?

MADAME BERTRAND.

On a vendu ma maison !

GÉRONTE.

Du moins vaut-il mieux que mon fils l'ait achetée qu'un autre, et que nous profitions du bon marché.

MADAME BERTRAND.

Mon pauvre monsieur Gêronte, ma mai-

son n'est point vendue , et elle n'est point à vendre.

GÉRONTE.

Là , là , ne vous chagrinez point ; je prétends que vous y ayez toujours votre appartement , comme si elle était à vous , et que vous fussiez dans votre bon sens.

MADAME BERTRAND.

Qu'est-ce à dire , comme si j'étais dans mon bon sens ! Allez , vous êtes un vieux fou , un vieux fou , à qui il ne faut point d'autre habitation que les Petites-Maisons ; les Petites-Maisons , mon ami.

MERLIN , *à part* , *à madame Bertrand*.

Etes-vous sage de vous emporter contre un extravagant ?

GÉRONTE.

Oh ! parbleu , puisque vous le prenez sur ce ton-là , vous sortirez de ma maison : elle m'appartient , et j'y ferai mettre mes ballots , malgré vous. Mais voyez cette vieille folle !

MERLIN , *à part* , *à Géronte*.

A quoi pensez-vous de vous mettre en colère contre une femme qui a perdu l'esprit.

MADAME BERTRAND.

Vous n'avez qu'à y venir , je vais vous y

208 LE RETOUR IMPRÉVU.

attendre. Bon ! l'extravagant ! (*à Merlin.*)
Hâtez-vous de le faire enfermer ; il devient
furieux, je vous en avertis.

SCENE XIX.

GÉRONTE, MERLIN.

MERLIN, *à part.*

Je ne sais comment je me tirerai de cette
affaire.

SCENE XX.

LE MARQUIS, *ivre* ; GÉRONTE, MERLIN.

LE MARQUIS.

Que veut donc dire tout ce tintamare-là ?
Vient-on, s'il vous plaît, faire tapage à la
porte d'un honnête homme, et scandaliser
toute une populace ?

GÉRONTE, *bas, à Merlin.*

Merlin, qu'est-ce que cela veut dire ?

MERLIN, *bas, à Géronte.*

Les diables de chez vous sont un peu ivro-
gues ; ils se plaisent dans la cave.

GÉRONTE, à *Merlin*.

Il y a ici quelque fourberie ; je ne donne point là-dedans.

LE MARQUIS, à *Géronte*.

Il nous est revenu que le maître de ce logis vient d'arriver d'un long voyage ; serait-ce vous par aventure ?

GÉRONTE.

Oui : monsieur ; c'est moi-même.

LE MARQUIS.

Je vous en félicite. C'est quelque chose de beau que les voyages, et cela façonne bien un jeune homme. Il faut savoir comme monsieur votre fils s'est façonné pendant le vôtre ; les jolies manières... Ce garçon-là est bien généreux : il ne vous ressemble pas ; vous êtes un vilain, vous.

GÉRONTE.

Monsieur ! monsieur !

MERLIN, *bas*, à *Géronte*.

Ces lutins-là sont d'une insolence...

GÉRONTE.

Tu es un fripon.

LE MARQUIS.

Nous avons eu bien du chagrin, bien du

sonci, bien de la tribulation de votre retour; je veux dire, de votre absence. Votre fils en a pensé mourir de douleur, en vérité; il a pris toutes les choses de la vie en dégoût; il s'est défait de toutes les vanités qui pouvaient l'attacher à la terre, richesses, meubles, ajustemens. Ce garçon-là vous aime, cela n'est pas croyable.

MERLIN.

Il serait mort, je crois, de chagrin pendant votre absence, sans cet honnête monsieur-là.

GÉRONTE, *au marquis.*

Eh! que venez-vous faire chez moi, monsieur, s'il vous plaît?

LE MARQUIS.

Ne le voyez-vous pas bien, sans que je vous le dise? J'y viens de boire du bon vin de Champagne, et en fort bonne compagnie. Votre fils est encore à table, qui se console de votre absence du mieux qu'il est possible.

GÉRONTE.

Le fripon me ruine. Il faut aller... (*il va pour entrer chez lui.*)

LE MARQUIS *l'arrêtant.*

Halte-là, s'il vous plaît; je ne souffrirai pas que vous entriez là-dedans.

GÉRONTE.

Je n'entrerai pas dans ma maison ?

LE MARQUIS.

Non; les lieux ne sont pas disposés pour vous recevoir.

GÉRONTE.

Qu'est-ce à dire ?

LE MARQUIS.

Il serait beau, vraiment, qu'au retour d'un voyage, après une si longue absence, un fils qui sait vivre, et que j'ai façonné, eût l'impolitesse de recevoir son très-cher et honoré père dans une maison où il n'y a que les quatre murailles ?

GÉRONTE.

Les quatre murailles ? Et ma belle tapisserie, qui me coûtait près de deux mille écus, qu'est-elle devenue ?

LE MARQUIS.

Nous en avons eu dix-huit cents livres; c'est bien vendre.

GÉRONTE.

Comment, bien vendre ! une tenture comme celle-là !

LE MARQUIS.

Fi ! le sujet était lugubre ; elle représentait la brûlure de Troie ; il y avait là-dedans un grand vilain cheval de bois, qui n'avait ni bouche ni éperons : nous en avons fait un ami.

GÉRONTE, à *Merlin*.

Ah, pendard !

LE MARQUIS.

N'aviez-vous pas aussi deux grands tableaux qui représentaient quelque chose ?

GÉRONTE.

Oui, vraiment ; ce sont deux originaux d'un fameux maître, qui représentent l'enlèvement des Sabines.

LE MARQUIS.

Justement : nous nous en sommes aussi défaits, mais par délicatesse de conscience.

GÉRONTE.

Par délicatesse de conscience !

LE MARQUIS.

Un homme sage, vertueux, religieux comme monsieur Géronte ! Ah ! il y avait là

une immodeste Sabine, décolletée, qui... Fi! ces nudités-là sont scandaleuses pour la jeunesse.

SCENE XXI.

M^{me} BERTRAND, GÉRONTE, LE
MARQUIS, MERLIN.

MADAME BERTRAND.

Ah! vraiment, je viens d'entendre de jolies choses, monsieur Géronte; et votre fils, à ce qu'on dit, engage ma nièce dans de belles affaires.

GÉRONTE.

Je ne sais ce que c'est que votre nièce; mais mon fils est un coquin, madame Bertrand.

MERLIN.

Oui, un débauché, qui m'a donné de mauvais conseils, et qui est cause...

LE MARQUIS, à Merlin.

Ne nous plaignons point les uns des autres, et ne parlons point mal des absents: il ne faut point condamner les personnes sans les entendre. Un peu d'attention, monsieur

Géronte. Il est constant que si... vous prenez les choses du bon côté... quand vous serez content, tout le monde le sera... D'ailleurs, comme dans tout ceci il n'y a pas de votre faute, vous n'avez qu'à ne point faire de bruit, on n'aura pas le mot à vous dire.

GÉRONTE.

Allez au diable avec votre galimatias.

SCENE XXII.

LES MÊMES, LUCILE, CICALISE, LI-
SETTE.

LISSETTE sort de la maison de Géronte, tenant un sac (a) de louis ; elle est suivie de LUCILE et de CICALISE, qui traversent la scène, et se retirent.

GÉRONTE.

Mais que vois-je ? mon sac et mes vingt mille francs qu'on emporte.

MADAME BERTRAND.

C'est cette coquine de Lisette et ma nièce.

(a) Ce sac doit être de cuir, et d'un volume capable de contenir vingt mille francs en or.

SCENE XXIII.

CLITANDRE, GÉRONTE, LE MARQUIS,
MERLIN, M^{ME} BERTRAND.

GÉRONTE.

Et mon fripon de fils. Ah ! misérable !

CLITANDRE.

Il ne faut pas, mon père, abuser plus longtemps de votre crédulité : tout ceci est un effet du zèle et de l'imagination de Merlin pour vous empêcher d'entrer chez vous, où j'étais avec Lucile dans le dessein de l'épouser. Je vous demande pardon de ma conduite passée : consentez à ce mariage, je vous prie : on vous rendra votre argent ; et je promets que vous serez content de moi dans la suite.

GÉRONTE, à *Merlin*.

Ah ! pendard ! tu te moquais de moi !

MERLIN.

Cela est vrai, monsieur.

MADAME BERTRAND.

Lucile est ma nièce ; et, si votre fils l'é-

pouse, je lui donnerai un mariage dont vous serez content.

GÉRONTE.

Pouvez-vous donner quelque chose ? et n'êtes-vous pas interdite ?

MERLIN.

Elle ne l'est que de ma façon.

GÉRONTE.

Quoi ! la maison....

MERLIN, *se touchant le front.*

Tout cela part de là.

GÉRONTE.

Ah ! malheureux ! Mais... qu'on me rende mon argent ; je me sens assez d'humeur à consentir à ce que vous voulez ; c'est le moyen de vous empêcher de faire pis.

LE MARQUIS.

C'est bien dit : cela me plaît. Touchez-là, monsieur Gêronte : vous êtes un brave homme ; je veux boire avec vous : allons nous mettre à table. Cela est heureux que vous soyez venu tout à propos pour être de la noce.

FIN DU RETOUR IMPRÉVU.

LES
FOLIES AMOUREUSES,
COMÉDIE EN TROIS ACTES

ET EN VERS,

Précédée d'un Prologue en vers libres, et
suivie d'un Divertissement, intitulé,

LE MARIAGE DE LA FOLIE,

Aussi en vers libres.

1704.

PERSONNAGES DU PROLOGUE.

M. DANCOUR.

MADemoiselle BEAUVAL.

MADemoiselle DESBROSSES.

MOMUS.

M. DUBOCAGE.

PERSONNAGES DU POEME.

ALBERT , jaloux , et tuteur d'Agathe.

ÉRASTE , amant d'Agathe.

AGATHE , amante d'Éraste.

LISETTE , servante de M. Albert.

CRISPIN , valet d'Éraste.

La scène est dans une avenue , devant le château
d'Albert.

PROLOGUE

DES

FOLIES AMOUREUSES.

SCENE PREMIERE.

MADemoiselle BEAUVAL, à ses camarades
qui sont dans la coulisse.

OUI je vous le soutiens, messieurs, c'est fort mal fait ;
Vous n'avez point de conscience.
C'est tromper , c'est piller le public en effet ;
C'est voler avec confiance.
On vient ici dans l'espérance
D'un divertissement complet :
Depuis un mois votre affiche promet
Que de l'amour chez vous on verra les folies :
En un besoin je crois que ce sujet
Fournirait trente comédies ;
Et vous en prétendez donner effrontément
Une en trois actes seulement ?
Fi, fi ! c'est une extravagance.

(au public.)

M'en croyez-vous, messieurs, reprenez votre argent
Avant que la pièce commence.

SCÈNE II.

M. DANCOUR, MADEMOISELLE BEAUVAL.

M. DANCOUR.

Parbleu, vous vous chargez d'un soin bien obligeant!

MADemoISELLE BeauVAL.

Qu'est-ce à dire ?

M. DANCOUR.

Hé ! mademoiselle,
De quoi diantre vous mêlez-vous ?

MADemoISELLE BeauVAL.

Moi, monsieur, de quoi je me mêle ?
Eh ! ne devons-nous pas nous intéresser tous
A faire réussir une pièce nouvelle ?

M. DANCOUR.

Vous faites sans doute éclater
Un merveilleux excès de zèle
Pour la réussite de celle
Que nous allons représenter !

MADemoISELLE BeauVAL.

Moi, je n'y sais point de finesse ;
J'avertis qu'elle finira
Une heure au moins plutôt qu'une autre pièce,
Et que peut-être elle ennuitra.

M. DANCOUR.

On ne peut louer davantage ;

SCENE II.

221

C'est parler comme il faut en faveur d'un ouvrage :
L'auteur vous en remerciera.

MADemoiselle Beauval.

L'auteur est mon ami ; je l'estime , je l'aime.

M. Dancour.

Vous le prouvez très-bien , vraiment !

MADemoiselle Beauval.

Sans doute. Je n'en veux pour juge que lui-même.
Et, s'il avait voulu suivre mon sentiment,
Ou qu'il eût eu moins de paresse...

M. Dancour.

Eh ! qu'eût-il fait ?

MADemoiselle Beauval.

Il eût , premièrement ,
Changé le titre de la pièce,
Qui ne lui convient nullement.
Il promet trop, il a trop d'étendue ;
Et chacun, sitôt qu'on l'entend,
Porte indifféremment la vue
Sur toute sorte d'accident
Dont peut l'amoureuse manie
Embarrasser l'organe du génie
Le plus sage et le plus prudent.

M. Dancour.

Mais à qui diantre avez-vous ouï dire
Tous les grands mots que vous répétez là ?

MADemoiselle Beauval.

Comment donc , s'il vous plaît ! que veut dire cela ?

Ma foi, monsieur, je vous admire !
 Il semble aux gens, parce qu'ils savent lire,
 Qu'ou ne saurait parler aussi bien qu'eux !
 Vous êtes de plaisans crasseux ?

M. DANCOUR.

Mille pardons, mademoiselle ;
 Je ne prétends point vous fâcher :
 J'en sais la conséquence, et je ne veux tâcher
 Qu'à finir au plutôt la petite querelle
 Qu'assez à contre-temps vous paraissez chercher.

MADemoiselle Beauval.

Qui? moi, chercher querelle! Eh bien! la médisance!
 Parce que naturellement,
 Avec simplicité je dis ce que je pense,
 Que j'avertis le public bonnement
 Qu'une pièce n'a rien du titre qu'on lui donne...

M. DANCOUR.

Oui, vous êtes tout-à-fait bonne!

MADemoiselle Beauval.

Eh bien! monsieur, pourquoi me chagriner?
 Vraiment, je vous trouve admirable!
 On me fait passer pour un diable,
 Moi, qui comme un mouton suis facile à mener.

M. DANCOUR.

S'il est ainsi, laissez-vous donc conduire ;
 Rentrez dans les foyers ; songez à commencer.

MADemoiselle Beauval.

Commencer, moi! Non, vous avez beau dire.

M. DANCOUR.

De grace...

MADEMOISELLE BEAUVAL.

Là-dessus rien ne me peut forcer.

M. DANCOUR.

Mademoiselle !...

MADEMOISELLE BEAUVAL.

Ah ! oui ! vous saurez m'y réduire !

M. DANCOUR.

Quoi !...

MADEMOISELLE BEAUVAL.

Je ne jonerai point, monsieur

M. DANCOUR.

Mais on dira..

MADEMOISELLE BEAUVAL.

Mais on dira, monsieur, tout ce que l'on voudra.

M. DANCOUR.

La bonne cervelle !

MADEMOISELLE BEAUVAL.

Il est drôle !

J'aurai chaussé ma tête, et l'on me contraindra !

Ah ! vous verrez comme on réussira !

M. DANCOUR.

Si...

MADEMOISELLE BEAUVAL.

L'on me contredit ; mais, ce qui m'en console

Jouera le rôle qui pourra.

M. DANCOUR.

Mais si vous ne jouez, la pièce tombera :

Et pour ne point jouer un rôle
Il faut avoir des raisons, s'il vous plaît.

MADemoiselle Beauval.

J'en ai, monsieur, une très-bonne.

M. Dancour.

Et c'est...

MADemoiselle Beauval.

J'en ai, vous dis-je, et je ne suis point folle.
Je n'en démordrai point, en un mot comme en cent :
Votre discours devient lassant ;
Vous me prenez pour une idole ;
Vous croyez me pétrir comme une cire molle ;
Mais vous êtes un innocent ,
Et votre éloquence est frivole.
Vous avez beau parler, prier, être pressant,
Je ne saurais jouer ; j'ai perdu la parole.

M. Dancour.

Il y paraît.

SCENE III.

M. DANCOUR, MADemoiselle Beauval,
MADemoiselle Desbrosses.

MADemoiselle Desbrosses.

Voici bien un autre embarras
L'auteur, dans les foyers, se fait tenir à quatre ;
Il ne veut point laisser jouer sa pièce.

MADemoiselle Beauval.

Hélas !

MADemoiselle Desbrosses.

Oui, de quelques raisons qu'on puisse le combattre,
Si l'on veut l'obliger, on ne la jouera pas.

MADemoiselle Beauval.

On ne la jouerait pas? Eh! pourquoi, je vous prie?
L'auteur l'entend fort bien! Il serait beau, ma foi,
Que messieurs les auteurs nous donnassent la loi!

Oh! contre sa mutinerie,

Puisqu'il le prend ainsi, je me révolte, moi;
Pour le faire enrager, je prétends qu'on la joue.

MADemoiselle Desbrosses.

Venez donc lui parler. Tout le monde s'enroue
Pour lui faire entendre raison.

M. Dancour.

Mais peut-être en a-t-il quelques-unes?

MADemoiselle Beauval.

Lui? Non!

Ses raisons ne sont pas meilleures que les nôtres.
La pièce est sue; il faut la jouer, vous dit-on.
Appuierez-vous, monsieur, ses raisons?

M. Dancour.

Pourquoi non?

Vous m'avez déjà fait presque approuver les vôtres.

MADemoiselle Beauval.

Mardienne, monsieur, finissez.

Je n'aime pas qu'on me plaise.

Avec votre sang-froid...

M. DANCOUR.

Que vous êtes charmante,
Lorsque vous vous radoucissez !

MADemoiselle Beauval.

Je suis la douceur même, et je ne me tourmente
Que quand les choses ne vont pas
Selon mes intérêts, ou selon mon attente ;
Mais quand on me fâche, en ce cas
Je deviens vive, et je suis pétulante.

M. DANCOUR.

Venez donc employer votre vivacité,
Et déployer votre éloquence,
Pour faire revenir un auteur entêté :
Mais, au moins, point de pétulance.

MADemoiselle Beauval.

Mais d'où vient son entêtement ?

MADemoiselle Desbrosses.

Il dit qu'on prend plaisir à décrier sa pièce !
Qu'on n'a pour les auteurs aucun ménagement ;
Qu'un si dur procédé le blesse ;
Que l'on blâme son dénonement ;
Que vous, vous condamnez son titre.

MADemoiselle Beauval.

L'auteur ment,
Je n'en dis jamais rien. Est-ce que je me mêle
D'aller prôner mon sentiment ?
Ce sont bien là mes allures, vraiment !

M. DANCOUR.

Pour cela, non ; mademoiselle

N'en a lâché qu'un mot confidentment ,
Et tout à l'heure encore , au public seulement :
Mais ce n'est qu'une bagatelle.

MADemoiselle Beauval.

Si je l'ai dit, je m'en dédis.

La pièce est bonne , et je la soutiens telle.

Diantre soit des censeurs , et des donneurs d'avis ,
Qui de leurs sots discours m'échauffent les oreilles

Puis je ne sais ce que je dis.

Le dénouement est bon , le titre est à merveilles :

Car ce qui fait ce dénouement

Ne sont-ce pas d'agréables folies ,

D'ingénieuses rêveries ,

Que fait imaginer l'amour dans le moment

Pour attraper un vieil amant ?

M. Dancour.

Sans doute.

MADemoiselle Beauval.

Eh ! pourquoi donc est-ce qu'on le critique ?

Avec raison l'auteur se pique.

Sur ce pied-là le titre est excellent ,

Et le sujet est tout-à-fait galant.

Cela réussira.

MADemoiselle Desbrosses.

Qui vous dit le contraire ?

MADemoiselle Beauval.

De sottes gens qui ne peuvent se taire ,

Qui font les beaux esprits , les savans connaisseurs.

M. DANCOUR.

Laissez parler de tels censeurs,
On les connaît, on ne les croira guère.

MADemoiselle Beauval.

C'est fort bien dit.

MADemoiselle Desbrosses.

La grande affaire
Est à présent de radoucir l'auteur.

MADemoiselle Beauval.

Il ne tiendra pas sa colère.

SCENE IV.

M. DANCOUR, MADemoiselle Beauval,
MADemoiselle Desbrosses, M. DUBOCAGE.

M. DUBOCAGE.

Tout le monde veut s'en aller.
Eh ! commençons , de grâce ; allez vous habiller.
De nos débats le public n'a que faire.

MADemoiselle Beauval.

Mais est-on d'accord là-derrrière ?

M. DUBOCAGE.

Oui ; là-dessus n'ayez point de souci
Une personne fort jolie,
Qui paraît beaucoup notre amie,
Et qui l'est de l'auteur aussi,
Dans le moment vient d'arriver ici

Avec nombreuse compagnie :

Ils disent que c'est la Folie ,

Et c'est elle en effet. J'ai bien jugé d'abord ,
Comme on a mis son nom au titre de la pièce ,
Qu'au succès elle s'intéresse.

Mais je vois quelqu'un qui s'empresse
À venir de sa part pour vous mettre d'accord.

S C E N E V.

MOMUS , M. DANCOUR, MADEMOISELLE
BEAUVAL, MADEMOISELLE DESBROSSES,
M. DUBOCAGE.

MOMUS.

Serviteur à la compagnie.

Des dieux de la mythologie

Vous voyez en moi le bouffon ,

Momus , dieu de la raillerie ,

Et, partant, de la comédie

Le protecteur et le patron.

MADemoISELLE BEAUVAL.

Monsieur Momus, point de cérémonie ;

Soyez le bienvenu. Notre profession

Avec la vôtre a quelque ressemblance.

Gens de même condition

Font entre eux bientôt connaissance.

MOMUS.

Il est vrai, vous avez raison.

Là haut je raille et je fais rire ;
 Vous faites de même ici-bas ;
 Les dieux n'échappent point aux traits de ma satire.
 Et les hommes, je crois, quand vous voulez médire
 Ne vous échappent pas.

Je suis ravi qu'enfin nos emplois ordinaires
 Mettent du rapport entre nous.

Touchez-là ; je suis tout à vous ,
 Serviteur donc, mes amis et confrères.

M. DANCOUR.

Seigneur Momus , votre divinité
 A notre corps fait une grâce entière :
 Mais, en vous avouant aiusi notre confrère ,
 Vous nous autorisez à trop de vanité.

MADemoiselle Beauval.

Non , point du tout ; laissez-le faire .
 Mais dites-nous avec sincérité ,
 Franchement, là... quelle heureuse aventure
 Vous a fait venir dans ces lieux :
 En faveur du plus grand des dieux
 Venez-vous ménager quelque conquête sûre ?
 Au lieu d'être Momus, n'êtes-vous point Mercure ?

MOMUS.

Oh ! pour cela, non , par ma foi.
 Chacun là-haut a son emploi ,
 Et nous n'usurpons rien sur les charges des autres ;
 Nos rôles sont marqués ainsi que sont les vôtres ,
 Et de n'en point changer on se fait une loi.
 Je voudrais bien troquer ma charge avec Mercure :

Il est bien plus aisé de servir deux amans
 Dans une tendre conjoncture ,
 Que de faire rire les gens.

MADemoiselle Beauval.

Vous en pouvez parler mieux qu'un autre peut-être ;
 Et, sans trop vous flatter, je croi
 Que vous êtes un fort grand maitre
 Et dans l'un et dans l'autre emploi.

MADemoiselle Desbrosses.

Mais enfin quel dessein ici-bas vous attire ?

MOMUS.

Ne trouvant plus là-haut de sujets de médire
 (Car vous savez , que depuis quelque temps ,
 Les dieux sont devenus d'assez honnêtes gens ;
 Et vous n'entendez plus parler de leurs fredaines) ,
 J'ai résolu, malgré les périls et les peines ,
 De venir sourdement m'établir en ces lieux ,
 Et d'y joner la comédie.

MADemoiselle Beauval.

Quelle diable de fantaisie !

MOMUS.

Dans ce dessein capricieux
 J'amène une troupe choisie.
 J'ai pris avec moi la Folie ,
 Et son futur époux , monsieur du Carnaval ,
 De qui je suis un peu rival.
 Chacun de nous doit , suivant son génie ,
 Se faire un rôle original.

Je viens donc à Paris pour y lever boutique,
 Et pour faire valoir mon talent, comme vous.
 Je crois qu'en ce pays (et soit dit entre nous),
 Mon humeur vive et satirique
 Ne manquera pas de pratique ;
 Car il n'y manque pas de fous.

MADemoiselle Beauval.

Comment donc ! merci de ma vie !
 Vous venez, dites-vous, jouer la comédie !
 Et pour vous établir vous choisissez ces lieux ?
 Croyez-moi, remontez aux cieux.
 Nous ne gagnons pas trop ; le temps est malheureux.
 Je ne souffrirai point de concurrens semblables.
 Si vous m'irritez une fois,
 Et contre tous les dieux, et contre tous les diables,
 Seule, je défendrai mes droits.

MOMUS.

Nous ne prétendons point nuire à votre fortune.
 Joignons-nous de bonne amitié ;
 Nous partagerons par moitié,
 Et nous ferons bourse commune :
 Sinon, nouveaux comédiens,
 Nous irons courir la campagne ;
 Et si, malgré tous nos moyens,
 Nous dépensons plus qu'on ne gagne,
 Nous lèverons un opéra,
 Qui peut-être réussira.
 Nous jouerons des pièces nouvelles.

Nous avons des musiciens
 Dont les voix sonores et belles
 Ne sont point artificielles ,
 Et non pas des Italiens
 De qui les voix ne sont ni mâles , ni femelles.

MADemoiselle Beauval.

J'ai grande opinion de votre habileté :
 Mais cependant , avant que de finir d'affaire ,
 Et d'entrer en société ,
 Encor faut-il bien voir ce que vous savez faire.

MOMUS.

Vous pouvez à l'essai juger de nos talens.
 Vous êtes , ce me semble , en peine ,
 Et vous auriez besoin de quelque scène ,
 De quelques airs vifs et brillans ,
 Pour alonger votre pièce nouvelle ?

M. DUBOCAGE.

Voilà le fait.

MOMUS.

C'est une bagatelle.
 Je ne veux que quelques momens
 Pour préparer des divertissemens ,
 Dont le public , je crois , pourra se satisfaire.
 Nous autres dieux , nous ne saurions mal faire.

MADemoiselle Beauval.

Tout dieux que vous soyez , je soutiens le contraire.
 Le public a le goût si délicat , si fin ,
 Qu'avec tous vos talens , et votre esprit divin ,

Ce ne sera pas peu que de pouvoir lui plaire.
 Mais quel sujet choisirez-vous enfin ?

MOMUS.

Je n'en manquerai pas , et j'en fais mon affaire.

 Tout à l'heure , dans vos foyers ,
 J'ai trouvé des sujets pour mille comédies ,
 Nombre d'originaux de tous arts et métiers ,
 Dont on peut sur la scène extraire des copies :
 Un marquis éventé , qui vient avec fracas
 En bourdonnant un air , étaler ses appas ;
 Une savante à toute outrance ,
 Qui décide à tort , à travers ,
 Des auteurs de prose et de vers ,
 De l'Andrienne et de Térence ;
 Un abbé , d'égale science ,
 Qui , dressant son petit collet ,
 D'un air présomptueux , et d'un ton de fausset ,
 Applaudit à son ignorance ;
 Un tas de ces faux mécontents
 Et de la cour , et du service ,
 Qui se plaignent de l'injustice
 Qu'on leur fait depuis si long-temps ;
 Qui , prenant un autre exercice ,
 Et méprisant de vains lauriers ,
 Borneut tous leurs exploits guerriers
 A lorgner dans une coulisse
 Quelque belle au tendre regard ,
 Laquelle aussi n'est pas novice
 A contre-lorgner de sa part.

Ne sont-ce pas là, je vous prie ,
D'amples sujets de comédie ?

MADemoiselle Beauval.

Ah! tout beau, monseigneur Momus !
Avec tous ces gens-là point de plaisanterie.

MADemoiselle Desbrosses.

Nous souffririons de votre raillerie.

MOMUS.

Je vois ce qui vous tient; vous aimez les écus :

Je n'en dirai pas davantage :

Et ce ne sont point eux aussi que j'envisage

Pour servir de matière au divertissement :

Nous vous donnerons seulement

Quelques chansons, et gentilles gambades,

Que du mieux qu'ils pourront feront mes camarades;

Quelque agréable petit rien,

Des amusantes bagatelles,

Qui font souvent de vos pièces nouvelles

Tout le succès et le soutien.

M. DANCOUR.

L'imagination mérite qu'on la loue ;

Et la pièce, je crois, s'en trouvera fort bien.

MADemoiselle Desbrosses.

Sur ce pied-là l'auteur voudra bien qu'on la joue.

MADemoiselle Beauval.

Commençons donc.

SCENE VI.

MOMUS, *au parterre.*

Messieurs, vous serez les témoins
De notre zèle et de nos soins.

Nous descendons exprès de la céleste voûte
Pour vous donner quelques plaisirs nouveaux :
On ne fait pas ce chemin qu'il n'en coûte.
Il serait bien fâcheux qu'après tant de travaux ,
Avec un pied de nez, et n'ayant pu vous plaire ,
Ou vit rentrer dans la céleste sphère

Une troupe de dieux pénauds.

Je vous fais donc , messieurs , très-instante prière
(La prière d'un dieu n'est pas à rejeter) ,
De vouloir à ma troupe accorder grâce entière.
Si favorablement vous daignez l'écouter ,

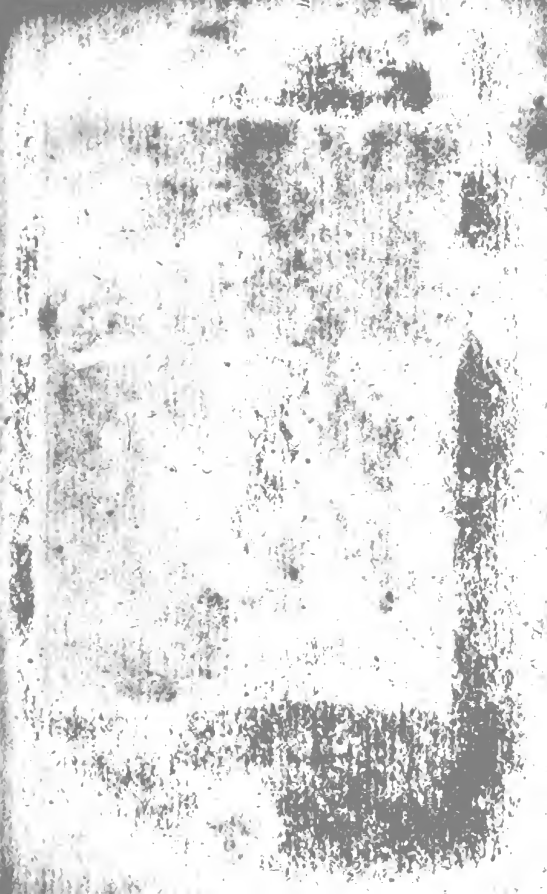
Je vous promets , foi de dieu véridique ,
Qui raille assez souvent , mais qui ne ment jamais ,
Que de ma veine satirique

Vous n'exercerez point les traits.

C'est beaucoup dans un temps où chacun, dans sa vie,
Fait pour le moins une folie.

Adieu, jusqu'au revoir ; sur-tout vivons en paix.

FIN DU PROLOGUE.



Oeuvres de Regnard



Deveria del

Act III Scen I

M. Massard sc

LES FOLLES AMOUREUSES.

LES
FOLIES AMOUREUSES,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

AGATHE, LISETTE.

LISETTE.

LORSQU'EN un plein repos chacun encor sommeille,
Quel démon, s'il vous plaît vous tire par l'oreille,
Et vous fait hasarder de sortir si matin ?

AGATHE.

Paix, tais-toi, parle bas ; tu sauras mon dessein.
Éraste est de retour.

LISETTE.

Éraste ?

AGATHE.

D'Italie.

LISETTE.

D'où savez-vous cela , madame , je vous prie ?

AGATHE.

J'ai cru le voir hier paraître dans ces lieux ;
Et j'en crois plus mon cœur encore que mes yeux.

LISETTE.

Je ne m'étonne plus que votre diligence
Ait du seigneur Albert trompé la vigilance.
Par ma foi , c'est un guide excellent que l'amour !

AGATHE.

J'étais à ma fenêtre en attendant le jour ,
Quand quelqu'un est sorti : voyant la porte ouverte,
J'ai saisi promptement l'occasion offerte,
Tant pour prendre le frais , que pour flatter l'espoir
Qui pourrait attirer Éraсте pour me voir.

LISETTE.

Vous n'avez pas envie , à ce qu'on peut comprendre,
Que le pauvre garçon s'enrhume à vous attendre :
Il arrive le soir ; et vous au point du jour ,
Vous l'attendez ici pour flatter son amour :
C'est perdre peu de temps. Mais si , par aventure ,
Albert votre tuteur , jaloux de sa nature ,
Vient à nous rencontrer , que dira-t-il de nous ?

AGATHE.

Je me veux affranchir du pouvoir d'un jaloux ;
J'ai trop long-temps languï sous son cruel empire :
Je lève enfin le masque ; et quoi qu'il puisse dire ,
Je veux , sans nul égard , lui montrer désormais
Comme je prétends vivre , et combien je le hais.

LISETTE.

Que le ciel vous maintienne en ce dessein louable !
Pour moi, j'aimerais mieux cent fois servir le diable...
Oui, le diable : du moins quand il tiendrait sabbat ,
J'aurais quelque repos ; mais dans mon triste état ,
Soir, matin , jour ou nuit , je n'ai ni paix ni trêve :
Si cela dure encore il faudra que je crève.
Tant que le jour est long il gronde entre ses dents :
« Fais ceci, fais cela ; va , viens ; monte , descends ;
Fais bien la guerre à l'œil ; ferme porte et fenêtre ;
Avertis , si de loin tu vois quelqu'un paraître. »
Il s'arrête, il s'agite , il court , sans savoir où ;
Toute la nuit il rôde ainsi qu'un loup-garou ;
Il ne nous permet pas de fermer la prunelle ;
Lui , quand il dort d'un œil , l'autre fait sentinelle :
Il n'a ri de sa vie ; il est jaloux , fâcheux ,
Brutal à toute ontrance , avare , dur , bargeux.
J'aimerais mieux chercher mon pain de porte en porte ,
Que servir plus long-temps un maître de la sorte.

AGATHE.

Lisette , tous nos maux vont finir désormais.
Qu'Éraste est différent du portrait que tu fais !
Dès mes plus tendres ans chez sa mère nourrie ,
Nos cœurs se sont trouvés liés de sympathie ;
Et l'amour acheva , par des nœuds plus charmans ,
De nous unir encor par ses engagements.
Plutôt que de souffrir la contrainte effroyable
Qui depuis quelque temps et me gêne et m'accable ,
Je serais fille à prendre un parti violent ,

Et, sous un habit d'homme, en chevalier errant,
 Pour m'affranchir d'Albert et de ces lois si dures,
 J'irais par le pays chercher des aventures.

LISETTE.

Où ! sans aller si loin, ici, quand vous voudrez,
 Je vous suis caution que vous en trouverez.

AGATHE.

Tu ne sais pas encor quel est mon caractère,
 Quand on m'impose un joug à mon humeur contraire.
 J'ai vécu dans le monde au milieu des plaisirs ;
 La contrainte où je suis irrite mes desirs.
 Présentement qu'Éraste à m'épouser s'apprête,
 Mille vivacités me passent par la tête.
 J'ai du cœur, de l'esprit, du sens, de la raison ;
 Et tu verras dans peu des traits de ma façon.
 Mais comment du château la porte est-elle ouverte ?

LISETTE.

Bon ! votre vieux Cerbère est à la découverte ;
 Faut-il le demander ? Il rôde dans les champs ;
 Il fait toute la nuit sentinelle en dedans ;
 Et, sur le point du jour, il va battre l'estrade.
 S'il pouvait, par bonheur choir en quelque embuscade,
 Et que des égrillards, avec de bons bâtons...
 Mais, paix ; j'entends du bruit : quelqu'un vient ; écouton

SCENE II.

ALBERT, AGATHE, LISETTE.

ALBERT, *à part.*

J'ai fait dans mon château toute la nuit la ronde,
Et dans un plein repos j'ai trouvé tout le monde.
Pour mieux des ennemis rendre vains les efforts,
J'ai voulu même encor m'assurer des dehors.
Grace au ciel, tout va bien. Une terreur secrète,
En dépit de mes soins, cependant m'inquiète.
Je vis hier rôder un certain curieux,
Qui de loin, ce me semble, examinait ces lieux.
Depuis plus de six mois ma lâche complaisance
Met à chaque moment en défaut ma prudence;
Et, pour laisser Agathe à l'aise respirer,
Je n'ai, par bonté d'ame, eucor rien fait murer.
Ce n'est point par douceur qu'on rend sage les filles;
Je veux du haut en bas faire attacher des grilles,
Et que de bons barreaux, larges comme la main,
Puissent servir d'obstacle à tout effort humain.
Mais, j'entends quelque bruit, et, dans le crépuscule,
J'entrevois quelque objet qui marche et qui recule.
Approchons. Qui va là? Personne ne répond;
Ce silence affecté ne me dit rien de bon.

LISETTE, *bas.*

Je tremble.

ALBERT.

C'est Lisette : Agathe est avec elle.

AGATHE.

Est-ce donc vous, monsieur, qui faites sentinelle ?

ALBERT.

Oui, oui, c'est moi, c'est moi ; mais, à l'heure qu'il est,
Que venez-vous chercher en ce lieu, s'il vous plait ?

AGATHE.

De dormir ce matin n'ayant aucune envie,
Lisette et moi nous avons fait partie
D'être devant le jour sous ces arbres épais,
Pour voir naître l'aurore et respirer le frais.

LISETTE.

Oui.

ALBERT.

Respirer le frais, et voir l'aurore naître,
Tout cela se pouvait faire à votre fenêtre.
Ici, pour me trahir, vous êtes de complot.LISETTE, *à part.*

Que ce serait bien fait !

ALBERT, *à Lisette.*

Que dis-tu ?

LISETTE.

Pas le mot.

ALBERT.

Des filles sans intrigue, et qui sont retenues,
Sont, à l'heure qu'il est, dans leur lit étendues,
Dorment tranquillement, et ne vont point sitôt
Prendre dans une cour ni le froid ni le chaud.

LISETTE , à *Albert*.

Et comment, s'il vous plaît, voulez-vous qu'on repose ?
Chez vous, toute la nuit, on n'entend autre chose
Qu'aller, venir, monter, fermer, descendre, ouvrir,
Crier, tousser, cracher, éternuer, courir.
Lorsque, par grand hasard, quelquefois je sommeille,
Un bruit affreux de clefs en sursaut me réveille :
Je veux me rendormir, mais point ; un Juif errant,
Qui fait du mal d'autrui son plaisir le plus grand ;
Un lutin, que l'enfer a vomi sur la terre
Pour faire aux gens dorinans une éternelle guerre,
Commence son vacarme, et nous lutine tous.

ALBERT.

Et quel est ce lutin et ce juif errant ?

LISETTE.

Vous.

ALBERT.

Moi ?

LISETTE.

Oui, vous. Je croyais que ces brusques manières
Venaient de quelque esprit qui voulait des prières ;
Et, pour mieux m'éclaircir, dans ce fâcheux état,
Si c'était ame ou corps qui faisait ce sabbat,
Je mis, un certain soir, à travers la montée
Une corde aux deux bouts fortement arrêtée :
Cela fit tout l'effet que j'avais espéré.
Sitôt que pour dormir chacun fut retiré,
En personne d'esprit, sans bruit et sans chandelle,
J'allai dans certain coin me mettre en sentiuelle.

Je n'y fus pas long-temps qu'aussitôt , patatras ,
 Avec un fort grand bruit , voilà l'esprit à bas ;
 Ses deux jambes à faux dans la corde arrêtées
 Lui font avec le nez mesurer les montées.
 Soudain j'entends crier : A l'aide ! je suis mort !
 A ces cris redoublés , et dont je riais fort ,
 J'accours , et je vous vois étendu sur la place
 Avec une apostrophe au milieu de la face ;
 Et votre nez cassé me fit voir par écrit
 Que nous étiez un corps , et non pas un esprit.

ALBERT.

Ah ! malheureuse engeance ! apanage du diable !
 C'est toi qui m'a joué ce tour abominable ;
 Tu voulais me tuer avec ce trait maudit ?

LISETTE.

Non , c'était seulement pour attraper l'esprit.

ALBERT.

Je ne sais maintenant qui retient mon courage
 Que de vingt coups de poing au milieu du visage...

AGATHE , *le retenant.*

Eh , monsieur ! doucement.

ALBERT , *à Agathe.*

Vous pourriez bien ici,
 Vous , la belle attraper , quelque gourmande aussi.

(à part.)

Taisez-vous , s'il vous plaît. Pour punir son audace
 Il faut que de chez moi sur-le-champ je la chasse.

(à Lisette.)

Qu'on sorte de ce pas.

LISETTE, *seignant de pleurer.*

Juste ciel! quel arrêt!

Monsieur!

ALBERT.

Non, dénichions au plutôt, s'il vous plaît.

LISETTE, *riant.*

Ah! par ma foi, monsieur, vous nous la donnez bonne
De croire qu'en quittant votre triste personne
Le moindre déplaisir puisse saisir mon cœur!
Un écolier qui sort d'avec son précepteur.
Une fille long-temps au célibat liée
Qui quitte ses parens pour être mariée;
Un esclave qui sort des mains des mécréans;
Un vieux forçat qui rompt sa chaîne après trente ans;
Un héritier qui voit un oncle rendre l'ame;
Un époux quand il suit le convoi de sa femme,
N'ont pas le demi-quart tant de plaisir que j'ai
En recevant de vous ce bienheureux congé.

ALBERT.

De sortir de chez moi tu peux être ravie?

LISETTE.

C'est le plus grand plaisir que j'aurai de ma vie.

ALBERT.

Oui! puisqu'il est ainsi, je change de desir,
Et je ne prétends pas te donner ce plaisir:
Tu resteras ici pour faire pénitence.

(à Agathe.)

Et vous, sans raisonner, rentrez en diligence.

246. LES FOLIES AMOUREUSES.

(*Agathe rentre , en faisant la révérence ; Lisette en fait autant ; Albert la retient , et continue.)*

Demeure , toi ; je veux te parler sans témoins.

SCENE III.

ALBERT , LISETTE.

ALBERT , *à part.*

Il faut l'amadouer , j'ai besoin de ses soins.

(*haut.*)

Allons , faisons la paix , vivons d'intelligence :
Je t'aime dans le fond , et plus que l'on ne pense.

LISETTE.

Et je vous aime aussi plus que vous ne pensez.

ALBERT.

Un bel amour , vraiment , à me casser le nez ;
Mais je pardonne tout , et te donne promesses
Que tu ressentiras l'effet de mes largesses ,
Si tu veux me servir dans une occasion.

LISETTE.

Voyons : de quel service est-il donc question ?

ALBERT.

Tu sais depuis long-temps que sur le fait d'Agathe ,
J'ai , comme on doit l'avoir , l'ame un peu délicate.
La donzelle bientôt prendrait le mors aux dents ,
Sans la précaution que près d'elle je prends.
Chez la dame du bourg jusqu'à quinze ans nourrie ,
Toujours dans le grand monde elle a passé sa vie :

Cette dame étant morte, un parent me pria
D'en vouloir prendre soin , et me la confia.
L'amour, depuis ce temps , s'est glissé dans mon ame.
Et j'ai quelque dessein d'en faire un jour ma femme.

LISETTE.

Votre femme? fi donc !

ALBERT.

Qu'entends-tu par ce ton ?

LISETTE.

Fi! vous dis-je.

ALBERT.

Comment ?

LISETTE.

Eh! fi! fi! vous dit-on.

Vous avez trop d'esprit pour faire une sottise ;
Et j'en appellerais à votre barbe grise.

ALBERT.

Je n'ai point eu d'enfans de mon hymen passé ;
Et je veux achever ce que j'ai commencé ,
Faire des héritiers, dont l'heureuse naissance
De mes collatéraux détruit l'espérance.

LISETTE.

Ma foi! faites, monsieur, tout ce qu'il vous plaira,
Jamais postérité de vous ne sortira :
C'est moi qui vous le dis.

ALBERT.

Et pourquoi donc ?

LISETTE.

Que sais-je ?

ALBERT.

Qui t'a de deviner donné le privilège ?
Dis donc , parle , réponds.

LISETTE.

Mon Dieu ! je ne dis rien ;
Saus dire la raison , vous la devinez bien :
Je m'entends , il suffit.

ALBERT.

Ne te mets point en peine ;
Ce sera mon affaire , et point du tout la tienne.

LISETTE.

Ah ! vous avez raison.

ALBERT.

Tu sais bien qu'ici-bas
Sans trouver quelque embûche ou ne peut faire un pas.
Des pièges qu'on me tend mon ame est alarmée.
Je tiens une brebis avec soin enfermée ;
Mais des loups ravissans rôdent pour l'enlever :
Contre leur dent cruelle il la faut conserver ;
Et , pour ne craindre rien de leur noire furie ,
Je veux de toutes parts fermer la bergerie ,
Faire avec soin griller mon château tout autour ,
Et ne laisser partout qu'un peu d'entrée au jour.
J'ai besoin de tes soins en cette conjoncture
Pour faire à mon desir attacher la clôture.

LISETTE.

Qui ? moi !

ALBERT.

Je ne veux pas que cette invention

Paraisse être l'effet de ma précaution ;
 Agathe avec raison pourrait être alarmée
 De se voir par mes soins de la sorte enfermée ;
 Cela pourrait causer du refroidissement :
 Mais, en fille d'esprit , il faut adroitement
 Lui dorer la pilule , et lui faire comprendre
 Que tout ce qu'on en fait n'est que pour se défendre ,
 Et que la nuit passée un nombre de bandits
 N'a laissé que les murs dans le prochain logis.

LISETTE.

Mais croyez-vous , monsieur , avec ce stratagème ,
 Et bien d'autres encor dont vous usez de même ,
 Vous faire bien aimer de l'objet de vos vœux ?

ALBERT.

Ce n'est pas ton affaire ; il suffit , je le veux.

LISETTE.

Allez , vous êtes fou de vouloir , à votre âge ,
 Pour la seconde fois tâter du mariage ;
 Plus fou d'être amoureux d'un objet de quinze ans ;
 Encor plus fou d'oser la griller là-dedans.
 Ainsi , dans ce dessein , funeste en conséquences ,
 Je compte la valeur de trois extravagances ,
 Dont la moindre va droit aux Petites-Maisons.

ALBERT.

Pour me conduire ainsi j'ai de bonnes raisons.

LISETTE.

Pour moi , grace aux effets de la bonté céleste ,
 J'ai jusqu'à présent eu de la vertu de reste ;
 Mais , si j'avais amant ou mari de ce goût ,

250 LES FOLIES AMOUREUSES.

Ils en auraient, parbleu , sur la tête et partout.
Si vous me choisissez pour prendre cette peine ,
Je vous le dis tout net , votre espérance est vaine.
Je ne veux point tremper dans vos lâches desseins :
Le cas est trop vilain , je m'en lave les mains.

ALBERT.

Sais-tu qu'après avoir employé la prière,
Je saurai contre toi prendre un parti contraire ?

LISETTE.

Pestez , jurez , criez , mettez-vous en courroux ,
Vous m'entendrez toujours vous dire qu'un jaloux
Est un objet affreux à qui l'on fait la guerre ,
Qu'on voudrait de bon cœur voir à cent pieds sous terre ;
Qu'il n'est rien plus hideux ; que Satan , Lucifer ,
Et tant d'autres messieurs , habitans de l'enfer ,
Sont des objets plus beaux , plus charmans , plus aimables ,
Des bourreaux moins cruels et moins insupportables ,
Que certains jaloux , tels qu'on en voit en ce lieu.
Vous m'entendez. J'ai dit. Je me retire. Adieu.

S C E N E I V.

ALBERT, *seul.*

Pour me trahir ici tout le monde s'emploie :
On dirait qu'ils n'ont pas tous de plus grande joie.
Lisette ne vaut rien ; mais , de crainte de pis ,
Malgré sa brusque humeur , je la garde au logis.

Je ne laisserai pas , quoi qu'on dise et qu'on glose ,
D'accomplir le dessein que mon cœur se propose.

SCENE V.

ALBERT , CRISPIN.

CRISPIN , *à part.*

Mon maître , qui m'attend au cabaret prochain ,
M'envoie ici devant pour sonder le terrain.
Voilà , je crois , notre homme ; il faut feindre de sorte.

ALBERT.

Que faites-vous ici seul , et devant ma porte ?

CRISPIN.

Bon jour , monsieur.

ALBERT.

Bon jour.

CRISPIN.

Vous portez-vous bien ?

ALBERT.

Oui.

CRISPIN.

En vérité , j'en ai le cœur bien réjoui.

ALBERT.

Content , ou non content , quel sujet vous attire ,
Et quel homme êtes-vous ?

CRISPIN.

J'aurais peine à le dire.
J'ai fait tant de métiers , d'après le naturel ,

Que je puis m'appeler un homme universel.
 J'ai couru l'univers; le monde est ma patrie :
 Faute de revenu, je vis de l'industrie,
 Comme bien d'autres font; selon l'occasion,
 Quelquefois honnête homme, et quelquefois fripon.
 J'ai servi volontaire un an dans la marine;
 Et, me sentant le cœur enclin à la rapine,
 Après avoir été dix-huit mois fibustier,
 Un mien parent me fit apprenti maltôtier.
 J'ai porté le mousquet en Flandre, en Allemagne;
 Et j'étais miquelet dans les guerres d'Espagne.

ALBERT.

(*à part.*)

Voilà bien des métiers! Du bas jusques en haut,
 Cet homme me paraît avoir l'air d'un maraud.

(*haut.*)

Que faites-vous ici? parlez.

CRISPIN.

Je me retire.

ALBERT.

Non, non; il faut parler.

CRISPIN, *à part.*

Je ne sais que lui dire.

ALBERT.

Vous me portez tout l'air d'être de ces fripons
 Qui rôdent pour entrer la nuit dans les maisons.

CRISPIN.

Vous me connaissez mal; j'ai d'autres soins en tête.
 Tandis que le hasard dans ce séjour m'arrête,

Ayant pour bien des maux des secrets merveilleux,
Je m'amuse à chercher des simples dans ces lieux.

ALBERT.

Des simples ?

CRISPIN.

Oui, monsieur. Tout le temps de ma vie
J'ai fait profession d'exercer la chimie.
Tel que vous me voyez, il n'est guère de maux
Où je ne sache mettre un remède à propos ;
Pierre, gravelle, toux, vertige, maux de mère.
On m'a même accusé d'avoir un caractère.
Il ne s'en est fallu qu'un degré de chaleur
Pour être de mon temps le plus heureux souffleur.

ALBERT.

Cet habit cependant n'est pas de compétence.

CRISPIN.

Vous savez que l'habit ne fait pas la science ;
Et je ne serais pas réduit d'être valet,
Si je n'avais eu bruit avec le châtelet.
Mais un jour on verra triompher l'innocence.

ALBERT.

Vous avez, dites-vous... ?

CRISPIN.

Voyez la médisance !

Certain jour, me trouvant le long d'un grand chemin,
Moi troisième, et le jour étant sur son déclin,
En un certain borbier j'aperçus certain coche :
En homme secourable aussitôt je m'approche ;
Et, pour le soulager du poids qui l'arrêtait,

J'ôtai du magasin les paquets qu'il portait.
 On a voulu depuis , pour ce trait charitable ,
 De ces paquets perdus me rendre responsable :
 Le prévôt s'en mêlait ; c'est pourquoi mes amis
 Me conseillèrent tous de quitter le pays.

ALBERT.

C'est agir prudemment en affaires pareilles.

CRISPIN.

J'arrive de la guerre , où j'ai fait des merveilles :
 Les Ardennes m'ont vu soutenir tout le feu ,
 Et batailler un jour seul contre un parti bleu.
 J'ai , dans le Milanais , payé de ma personne.
 Savez-vous bien , monsieur , que j'étais dans Crémone ?

ALBERT.

Je vous crois. Mais , après tous ces exploits fameux ,
 Que voulez-vous enfin de moi ?

CRISPIN.

Ce que je veux ?

ALBERT.

Oui.

CRISPIN.

Rien. Je crois qu'on peut , quoique l'on en raisonne ,
 Se promener ici , sans offenser personne.

ALBERT.

Oui ; mais il ne faut pas trop long-temps y rester.
 Serviteur.

CRISPIN.

Serviteur. Avant de nous quitter ,

Dites-moi, s'il vous plaît, monsieur, à qui peut être
Le château que voilà.

ALBERT.

Mais... il est à son maître.

CRISPIN.

C'est parler comme il faut. Vous répondez si bien,
Que l'on ne peut sitôt quitter votre entretien.
Nous devons à la ville aller ce soir au gîte ;
Y serons-nous bientôt ?

ALBERT.

Si vous allez bien vite.

CRISPIN, *à part.*

Cet homme n'aime pas les conversations.

(*haut.*)

Pour finir en un mot toutes mes questions,
Je pars ; et dites-moi quelle heure il pourrait être.

ALBERT.

La demande est plaisante ! à ce qu'on peut connaître,
Vous me croyez ici mis, comme les cadrans,
Pour, du haut d'un clocher, montrer l'heure aux passans ;
Allez l'apprendre ailleurs ; partez ; je vous conseille
De ne pas plus long-temps étourdir mon oreille.
Votre aspect me fatigue autant que vos discours.
Adieu : bon jour.

SCENE VI.

CRISPIN, *seul.*

Cet homme a bien l'air d'un ours.
 Par ma foi, ce début commence à m'interdire.
 Le vieillard me paraît un peu sujet à l'ire;
 Pour en venir à bout il faudra batailler :
 Tant mieux; c'est où je brille, et j'aime à férailler.

SCENE VII.

ÉRASTE, CRISPIN.

CRISPIN.

Mais j'aperçois mon maître.

ÉRASTE.

Eh bien! quelle nouvelle,
 Cher Crispin? Dans ces lieux as-tu vu cette belle?
 As-tu vu ce tuteur? et vois-tu quelque jour,
 Quelque rayon d'espoir qui flatte mon amour?

CRISPIN.

A vous dire le vrai, ce n'était pas la peine
 De venir de Milan ici tout d'une haleine
 Pour nous en retourner d'abord du même train;
 Vous pouviez m'épargner le travail du chemin.
 Ah! que ce mont Cénis est un pas ridicule!
 Vous souvient-il, monsieur, quand ma maudite mule

Me jeta , par malice , en ce trou si profond ?
Je fus près d'un quart-d'heure à rouler jusqu'au fond.

ÉRASTE.

Ne badine donc point ; parle d'autre manière.

CRISPIN.

Puisque vous souhaitez une phrase plus claire ,
Je vous dirai , monsieur , que j'ai vu le jaloux ,
Qui m'a reçu d'un air qui tient de l'aigre-doux.
Il faudra du canon pour emporter la place.

ÉRASTE.

Nous en viendrons à bout , quoiqu'il dise et qu'il fasse ;
Et je ne prétends point abandonner ces lieux
Que je ne sois nanti de l'objet de mes vœux.
L'amour de ce brutal vaincra la résistance.

CRISPIN.

J'aurais pour le succès assez bonne espérance ,
Si de quelque argent frais nous avions le secours :
C'est le nerf de la guerre , ainsi que des amours.

ÉRASTE.

Ne te mets point en peine : Agathe , en mariage ,
A trente mille écus de bon bien en partage :
Quand elle n'aurait rien , je l'aime cent fois mieux
Qu'une autre avec tout l'or qui séduirait tes yeux.
Dès ses plus tendres ans chez ma mère élevée ,
Son image en mon cœur est tellement gravée ,
Que rien ne pourra plus en effacer les traits.
Nostreux cœurs , qui semblaient l'un pour l'autre être faits ,
Goûtaient de cet amour l'heureuse intelligence ;

Quand ma mère mourut. Dans cette décadence ;
 Albert, ce vieux jaloux que l'enfer confondra,
 Par avis de parens, d'Agathe s'empara.

Je ne le connais point ; et lui, comme je pense ,
 De moi ni de mon nom n'a nulle connaissance.
 On m'a dit qu'il était d'un très-fâcheux esprit ,
 Défiant , dur, brutal.

CRISPIN.

Et l'on vous a bien dit.

Il faut savoir d'abord si dans la forteresse
 Nous nous introduirons par force ou par adresse ;
 S'il est plus à propos , pour nos desseins conçus ,
 De faire un siège cuvert , ou former un blocus.

ÉRASTE.

Tu te sers à propos de termes militaires ;
 Tu reviens de la guerre.

CRISPIN.

En toutes les affaires

La tête doit toujours agir avant le bras.
 Ce n'est pas d'aujourd'hui que je vois des combats :
 J'ai même déserté deux fois dans la milice.
 Quand on veut , voyez-vous , qu'un siège réussisse,
 Il faut , premièrement , s'emparer des dehors ,
 Connaître les endroits , les faibles et les forts :
 Quand on est bien instruit de tout ce qui se passe ,
 On ouvre la tranchée , on canonne la place ,
 On renverse un rempart , on fait brèche ; aussitôt
 On avance en bon ordre , et l'on donne l'assaut ;
 On égorge , on massacre , on tue , on vole , on pille.

ACTE I , SCENE VIII. 259

C'est de même à peu près quand on prend une fille ;
N'est-il pas vrai , monsieur ?

ÉRASTE.

A quelque chose près.

La suivante Lisette est dans nos intérêts.

CRISPIN.

Tant mieux ; plus dans la ville on a d'intelligence ,
Et plus pour le succès on conçoit d'espérance.
Il la faut avertir que sans bruit , sans tambours ,
Il est toute la nuit arrivé du secours ;
Lui faire des signaux , pour lui faire comprendre...

ÉRASTE.

Allons voir là-dessus quels moyens il faut prendre.
Et, pour ne point donner de soupçons dangereux ,
Évitons de rester plus long-temps dans ces lieux.

SCENE VIII.

CRISPIN , *seul.*

Moi , comme ingénieur et chef d'artillerie ;
Je vais voir où je dois placer ma batterie ,
Pour battre en brèche Albert , et l'obliger bientôt
A nous rendre la place , ou soutenir l'assaut.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

ALBERT, *seul.*

UN secret confié, dit un excellent homme
(J'ignore son pays et comment il se nomme),
Est la chose à laquelle on doit plus regarder,
Et la plus difficile en ce temps à garder :
Cependant n'en déplaie à ce docteur habile,
La garde d'une fille est bien plus difficile.
J'ai fait par le jardin entrer le serrurier,
Qui doit à mon dessein promptement s'employer.
Je veux faire sortir Agathe et sa suivante,
De peur qu'à cet aspect leur cœur ne s'épouvante :
Il faut les appeler, afin qu'à son plaisir
L'ouvrier libre et seul puisse agir à loisir.
Quand j'aurai sur ce point satisfait ma prudence,
Il faudra les résoudre à prendre patience.
Holà, quelqu'un.

SCENE II.

AGATHE , LISETTE , ALBERT.

ALBERT.

Venez sous ces arbres épais ,
Pendant quelques momens prendre avec moi le frais.

LISETTE , à *Albert*.

Voilà du fruit nouveau. Quel démon favorable
Vous rend l'accueil si doux , et l'humeur si traitable ?
Par votre ordre étonnant , depuis plus de six mois ,
Nous sortous aujourd'hui pour la première fois.

ALBERT.

Il faut changer de lieu quelquefois dans la vie ;
Le plus charmant séjour à la fin nous ennuie.

AGATHE , à *Albert*.

Sous quelqu'autre climat que je sois avec vous ,
L'air n'y sera pour moi ni meilleur ni plus doux.
Je ne sais pas pourquoi ; mais enfin je soupire ,
Quand je suis près de vous plus que je ne respire.

ALBERT , à *Agathe*.

Mon cœur à ce discours se pâme de plaisirs.
Il te faut un époux pour calmer ces soupirs.

AGATHE.

Les filles d'ordinaire assez dissimulées ,
Font , au seul nom d'époux , d'abord les réservées ,
Masquent leurs vrais desirs , et répondent souvent
N'aimer d'autres partis que celui du couvent :

Pour moi , que le pouvoir de la vérité presse ,
 Qui ne trouve eu cela ni crime ni faiblesse ,
 J'ai le cœur plus sincère ; et je vous dis sans fard
 Que j'aspire à l'hymen , et plutôt que plus tard.

LISETTE.

C'est bien dit. Que sert-il , au printemps de son âge ,
 De vouloir se soustraire au joug du mariage ,
 Et de se retrancher du nombre des vivans ?
 Il était des maris bien avant des convents ,
 Et je tiens , moi , qu'il faut suivre , en toute méthode ,
 Et la plus ancienne et la plus à la mode.
 Le parti d'un époux est le plus ancien ,
 Et le plus usité ; c'est pourquoi je m'y tien.

ALBERT.

En personnes d'esprit vous parlez l'une et l'autre.
 Mes sentimens aussi sont conformes au vôtre :
 Je veux me marier. Riche comme je suis ,
 On me vient tous les jours proposer des partis
 Qui paraissent pour moi d'un très-grand avantage ;
 Mais je réponds toujours qu'un autre amour m'engage ;

(à *Agathe.*)

Que mon cœur, prévenu de ta rare beauté ,
 Pour toi seule soupire ; et que de ton côté ,
 Tu n'adores que moi.

AGATHE.

Comment donc !

ALBERT.

Oui miguonne,
 J'ai déclaré l'amour qui pour moi t'aiguillonne.

AGATHE.

Vous avez , s'il vous plaît , dit...

ALBERT.

Qu'au fond de ton cœur,
Pour moi tu nourrissais une sincère ardeur.

AGATHE.

Votre discrétion vraiment ne paraît guère.

ALBERT.

On ne peut être heureux , belle Agathe , et se taire.

AGATHE.

Vous ne deviez pas faire un tel aveu si haut.

ALBERT.

Et pourquoi mon enfant ?

AGATHE.

C'est que rien n'est si faux,
Et qu'on ne peut mentir avec plus d'impudence.

ALBERT.

Vous ne m'aimez donc pas ?

AGATHE.

Non , mais en récompense,
Je vous hais à la mort.

ALBERT.

Et pourquoi ?

AGATHE.

Qui le sait ?

On aime sans raison , et sans raison on hait.

LISETTE , à *Albert*.

Si l'aveu n'est pas tendre , il est du moins sincère.

ALBERT, à *Agathe*.

Après ce que j'ai fait, basilic, pour te plaire !

LISETTE.

Ne nous emportons point ; voyons tranquillement
 Si l'amour vous a fait un objet bien charmant.
 Vos traits sont effacés, elle est aimable et fraîche ;
 Elle a l'esprit bien fait, et vous l'humeur revêche ;
 Elle n'a pas seize ans, et vous êtes fort vieux ;
 Elle se porte bien, vous êtes catarrheux ;
 Elle a toutes ses dents qui la rendent plus belle,
 Vous n'en avez plus qu'une, encore branle-t-elle,
 Et doit être emportée à la première toux.
 A quelle malheureuse ici-bas plairiez-vous ?

ALBERT.

Si j'ai pris pour lui plaire une inutile peine,
 Je veux, par la sambleu, mériter cette haine,
 Et mettre en sûreté ses dangereux appas.
 Je vais en certain lieu la mener de ce pas,
 Loin de tous damoiseaux, où de son arrogance
 Elle aura tout loisir de faire pénitence.
 Allons, vite, marchons.

AGATHE.

Où voulez-vous aller ?

ALBERT.

Vous le saurez tantôt : marchons, sans tant parler.

SCENE III.

ÉRASTE , ALBERT . AGATHE , LISETTE ,
CRISPIN.

Éraste entre comme un homme qui se promène ; il aperçoit Albert , et le salue .

ALBERT , *à part.*

Quel triste contre-temps dans cette conjoncture !
Au diable le fâcheux , et sa sotte figure !

(haut , à Éraste .)

Souhaitez-vous , monsieur , quelque chose de moi ?

LISETTE , *bas , à Agathe.*

C'est Éraste.

AGATHE , *bas.*

Paix donc : je le vois mieux que toi .

(Éraste continue à saluer .)

ALBERT .

A quoi servent , monsieur , les façons que vous faites ?
Parlez-donc , je suis las de toutes ces courbettes .

ÉRASTE .

Étranger dans ces lieux , et ravi de vous voir ,
Vous rendant mes respects , je remplis mon devoir .
Assez près de chez vous ma chaise s'est rompue ;
Lorsqu'à la réparer ici l'on s'évertue ,
Attiré par l'aspect et le frais de ces lieux ,
Je viens y respirer un air délicieux .

ALBERT.

Vous vous trompez, monsieur; l'air qu'ici l'on respire
Est tout-à-fait malsain : je dois même vous dire
Que vous ferez fort mal d'y demeurer long-temps,
Et qu'il est dangereux et mortel aux passans.

AGATHE.

Hélas! rien n'est plus vrai; depuis que j'y respire,
Je languis nuit et jour dans un cruel martyre.

CRISPIN.

Que l'on me donne à moi toujours du même vin
Que celui que notre hôte a percé ce matin,
Et je défie ici toux, fièvre, apoplexie,
De pouvoir de cent ans attenter à ma vie.

ÉRASTE.

On ne croira jamais qu'avec tant de beauté,
Et cet air si fleuri, vous manquiez de santé.

ALBERT.

Qu'elle se porte bien, ou qu'elle soit malade,
Cherchez un autre lieu pour votre promenade.

ÉRASTE.

Cet objet que le ciel a pris soin de parer,
Cette vue où mon œil se plaît à s'égarer,
Enchante mes regards, et jamais la nature
N'étala ses attraits avec tant de parure.
Mon cœur est amoureux de ce qu'on voit ici.

ALBERT.

Oui, le pays est beau, chacun en parle ainsi :
Mais vous emploieriez mieux la fin de la journée ;
Votre chaise à présent doit être accommodée ;

Votre présence ici ne fait aucun besoin :
Partez ; vous devriez être déjà bien loin.

ÉRASTE.

Je pars dans le moment. Dites-moi , je vous prie...

ALBERT.

Puisque de babiller vous avez tant d'envie ,
Je vais vous écouter avec attention.

(à *Agathe et à Lisette.*)

Rentrez , rentrez.

LISETTE.

Monsieur...

ALBERT.

Et , rentrez , vous dit-on.

ÉRASTE.

Je me retirerai plutôt que d'être cause
Que madame pour moi souffre la moindre chose.

AGATHE.

Non , monsieur ; demeurez ; et jusques à demain
Différez , croyez-moi , de vous mettre en chemin ;
Et ne vous y mettez qu'en bonne compagnie :
Les chemins sont mal sûrs.

ALBERT.

Que de cérémonie !

(*Agathe entre.*)

SCENE IV.

ALBERT , LISETTE , ÉRASTE , CRISPIN.

ALBERT , à *Lisette*.

Allons , vite , rentrons.

LISETTE.

Oui , oui , je rentrerai ;

Mais , devant ces messieurs , tout haut je vous dirai
 Que le ciel enverra quelque honnête personne ,
 Pour faire enfin cesser les chagrins qu'on nous donne.
 Depuis plus de six mois , dans ce cloître nouveau ,
 Nous n'avons aperçu que l'ombre d'un chapeau ;
 A tout homme en ce lieu l'entrée est interdite ;
 Tout dans cette maison est sujet à visite.
 Nous croyons quelquefois que le monde a pris fin.
 Rien n'entre ici , s'il n'est du genre féminin :
 Jugez si quelque fille en ce lieu peut se plaire.

ALBERT , *lui mettant la main sur la bouche , et la
 faisant rentrer.*

Ah ! je t'arracherai ta langue de vipère !

SCENE V.

ALBERT, ÉRASTE, CRISPIN.

ALBERT, *bas.*

Je ne veux point sitôt entrer dans le logis ,
Pour donner tout le temps que les barreaux soient mis :
Leurs plaintes et leurs cris me toucheraient peut-être.

(haut.)

Cà , de quoi s'agit-il ? Parlez ; vous voilà maître ;
Mais surtout soyez bref.

ÉRASTE.

Je suis fâché , vraiment ,
Que pour moi votre fille ait un tel traitement.

ALBERT.

Qu'est-ce à dire , ma fille ?

ÉRASTE.

Est-ce donc votre femme ?

ALBERT.

Cela sera bientôt.

ÉRASTE.

J'en suis ravi dans l'ame :
Vous ne pouvez jamais prendre un plus beau dessein ,
Et vous faites fort bien de lui tenir la main .
Tous les maris devraient faire ce que vous faites ;
Les femmes aujourd'hui sont toutes si coquettes !...

ALBERT.

J'empêcherai , parbleu , que celle que je prends
Ne suive la manière et le train de ce temps.

CRISPIN.

Ah ! que vous ferez bien ! Je suis si soûl des femmes !
Et je suis si ravi quand quelques bonnes ames
Se servent de main-mise un peu de temps en temps !...

ALBERT.

Ce garçon-là me plaît , et parle de bon sens.

ÉRASTE.

Pour moi , je ne vois rien de si digne de blâme
Qu'un homme qui s'endort sur la foi d'une femme ;
Qui , sans être jamais de soupçons combattu ,
Compte tranquillement sur sa frêle vertu ;
Croit qu'on fit pour lui seul une femme fidèle.
Il faut faire soi-même en tout temps sentinelle ;
Suivre partout ses pas ; l'enfermer , s'il le faut ;
Quand elle veut gronder , crier encor plus haut ;
Et , malgré tous les soins dont l'amour nous occupe ,
Le plus fin , quel qu'il soit , en est toujours la dupe.

ALBERT.

Nous sommes un peu grecs sur ces matières-là :
Qui pourra m'attrapper bien habile sera ;
Chaque jour là-dedans j'invente quelque adresse ,
Pour mieux découperter leur ruse et leur finesse.
Ma foi , vous aurez beau , messieurs leurs partisans ,
Débonnaires maris , doucereux courtisans ,
Abbés blonds et musqués , qui cherchez par la ville
Des femmes dont l'époux soit d'un accès facile ,

Publier que je suis un brutal , un jaloux ;
Dans le fond de mon cœur je me rirai de vous.

ÉRASTE.

Quand vous seriez jaloux , devez-vous vous défendre
Pour avoir plus qu'un autre un cœur sensible et tendre ?
Sans être un peu jaloux ou ne peut être amant.
Bien des gens cependant raisonnent autrement :
Un jaloux , disent-ils , qui sans cesse querelle ,
Est plutôt le tyran que l'amant d'une belle ;
Sans relâche , agité de fureur et d'ennui ,
Il ne met son plaisir que dans le mal d'autrui ;
Insupportable à tous , odieux à lui-même ,
Chacun à le tromper met son plaisir extrême ,
Et voudrait qu'on permit d'étouffer un jaloux
Comme un monstre échappé de l'enfer en courroux.
C'est dans le monde ainsi qu'on parle d'ordinaire ;
Mais , pour moi , je soutiens un parti tout contraire ,
Et dis qu'un galant homme , et qui fait tant d'aimer ,
Par de jaloux transports peut se voir animer ,
Céder à ce penchant ; et qu'il faut , dans la vie ,
Assaisonner l'amour d'un peu de jalousie.

ALBERT.

Certes , vous me charmez , monsieur , par votre esprit.
Je voudrais pour beaucoup que cela fût écrit ,
Pour le montrer aux sots qui blâment ma manière.

CLISPIN.

Entrons chez vous , monsieur : là , pour vous satisfaire ,
Je vous l'écrirai tout , sans qu'il vous coûte rien.

ALBERT, *l'arrêtant.*

Je vous suis obligé ; je m'en souviendrai bien.
 Vous n'avez pas , je crois , autre chose à me dire :
 Voilà votre chemin. Adieu ; je me retire.
 Que le ciel vous maintienne en ces bons sentimens,
 Et ne demeurez pas en ce lieu plus long-temps.

SCENE VI.

LISETTE , ÉRASTE , ALBERT , CRISPIN.

LISETTE.

Au secours ! aux voisins ! Quel accident terrible !
 Quelle triste aventure ! Ah ciel ! est-il possible ?
 Pauvre seigneur Albert ! que vas-tu devenir ?
 Le coup est trop mortel ; je n'en puis revenir.

ALBERT.

Qu'est-il donc arrivé ?

LISETTE.

La plus rude disgrâce...

ALBERT.

Mais encor faut-il bien savoir ce qui se passe.

LISETTE.

Agathe...

ÉRASTE.

Eh bien ! Agathe ?

LISETTE.

Agathe ! en ce moment,
 Vient de devenir folle, et tout subitement.

ALBERT.

Agathe est folle!

ÉRASTE.

Ah ciel !

ALBERT.

Cela n'est pas croyable.

LISETTE.

Ah ! monsieur, ce malheur n'est que trop véritable.
Quand par votre ordre exprès elle a vu travailler
Ce maudit serrurier, venu pour nous griller ,
Qu'elle a vu ces barreaux et ces grilles paraître,
Dont ce noir forgeron condamnait sa fenêtre ,
J'ai dans le même instant vu ses yeux s'égarer,
Et son esprit frappé soudain s'évaporer.
Elle tient des discours remplis d'extravagance ;
Elle court, elle grimpe, elle chante, elle danse ,
Elle prend un habit , puis le change soudain
Avec ce qu'elle peut rencontrer sous sa main :
Tout à l'heure elle a mis, dans votre garde-robe,
Votre large culotte, et votre grande robe ;
Puis, prenant sa guitare, elle a de sa façon
Chanté différens airs en différent jargon.
Enfin c'est cent fois pis que je ne puis vous dire.
On ne peut s'empêcher d'en pleurer et d'en rire.

ÉRASTE.

Qu'entends-je ! juste ciel !

ALBERT.

Quel funeste malheur !

LISETTE.

De ce triste accident vous êtes seul l'auteur :
Et voilà ce que c'est que d'enfermer les filles !

ALBERT.

Maudite prévoyance, et malheureuses grilles !

LISETTE.

J'ai voulu dans sa chambre un moment l'enfermer ;
C'étaient des hurlemens qu'on ne peut exprimer ;
De rage elle battait les murs avec sa tête.
J'ai dit qu'on ouvre tout , et qu'aucun ne l'arrête.
Mais je la vois venir.

SCÈNE VII.

AGATHE , ALBERT , ÉRASTE , LISETTE ,
CRISPIN.

LISETTE.

Hélas ! à tout moment
Elle change de forme et de déguisement.

AGATHE , *en habit d'Espagnolette , avec une guitare ,
faisant le musicien , chante.*

Toute la nuit entière
Un vieux vilain matou
Me guette sur la gouttière,
Ah ! qu'il est fou !
Ne se peut-il point faire
Qu'il s'y rompe le cou ?

ÉRASTE, *bas*, à Crispin.

Malgré son mal, Crispin, l'aimable et doux visage!

CRISPIN, *bas*.

Je l'aimerais encor mieux qu'une autre plus sage.

AGATHE, *chante*.

Ne se peut-il point faire
Qu'il s'y rompe le cou ?

Vous êtes du métier? musiciens, s'entend :
Fort vains, fort altérés, fort peu d'argent comptant?
Je suis, ainsi que vous, membre de la musique,
Enfant de *Gré sol*; et de plus je m'en pique :
D'un bout du monde à l'autre on vante mon talent.
Sur un certain *duo*, que je trouve excellent,
Parce qu'il est de moi, je veux sans complaisance,
Que chacun de vous deux me dise ce qu'il pense.

ALBERT.

Ah, ma chère Lisette! elle a perdu l'esprit.

LISETTE.

Qui le sait mieux que moi? ne vous l'ai-je pas dit?
(*Agathe chante un petit prélude.*)

CRISPIN.

Ce qui m'en plaît, monsieur, sa folie est gaillarde.

ALBERT.

Elle a les yeux troublés, et la mine hagarde.

AGATHE.

J'aime les gens de l'art.

276 LES FOLIES AMOUREUSES.

(elle présente une main à Albert qu'elle secoue rudement, et laisse baiser l'autre à Eraste.)

Touchez là, touchez là.

L'air que vous entendez est fait en *A mi la* ;
 C'est mon ton favori : la musique en est vive,
 Bizarre, pétulante, et fort récréative ;
 Les mouvemens légers, nouveaux, vifs et pressés.
 L'on m'envoya chercher, un de ces jours passés,
 Pour détremper un peu l'humeur mélancolique
 D'un homme dès long-temps au lit, paralytique :
 Dès que j'ens mis en chant un certain rigaudon,
 Trois sages médecins, venus dans la maison,
 La garde, le malade, un vieil apothicaire
 Qui venait d'exercer son grave ministère,
 Sans respect du métier, se prenant par la main,
 Se mirent à danser jusques au lendemain.

CRISPIN, à Eraste.

Voir une faculté faire en ronde une danse,
 Et sortir dans la rue ainsi tous en cadence,
 Cela doit être beau, monsieur!

ÉRASTE, bas, à Crispin.

Quoi! malheureux!

Tu peux rire, et la voir en cet état affreux!

AGATHE.

Attendez... doucement... mon démon de musique
 M'agite, me saisit... je tiens du chromatique.
 Les cheveux à la tête en dresseront d'horreur...

Ne troublez pas le dieu qui me met en fureur.
 Je sens qu'en tons heureux ma verve se dégorge,
 (*Elle tousse beaucoup*), et crache au nez d'Albert.)

Pouah! c'est un diésis que j'avais à la gorge.
 Or donc, dans le *duo* dont il est question,
 Vous y verrez du vif et de la passion :
 Je réussis des mieux et dans l'un et dans l'autre.
 (*elle donne un papier de musique à Albert, et une
 lettre à Éraste.*)

Voilà votre partie; et vous, voilà la vôtre.
 (*elle tousse pour se préparer à chanter.*)

CRISPIN.

Écartons-nous un peu; je crains les diésis.

LISETTE, à part.

Nous entendrons bientôt de beaux charivaris.

ALBERT.

Agathe, mon enfant, ton erreur est extrême :
 Je suis seigneur Albert, qui te chéris, qui t'aime.

AGATHE.

Parbleu, vous chanterez.

ALBERT.

Eh bien! je chanterai;
 Et, si c'est ton desir encor, je danserai.

ÉRASTE, ouvrant son papier, à part.

Une lettre, Crispin!

CRISPIN, bas, à Éraste.

Ah ciel! quelle aventure!

Le maître de musique entend la tablature.

AGATHE.

Çà ; comptez bien vos temps pour partir : cette fois ,
 C'est vous qui commencez. Allons , vite. Un , deux , trois.
(elle donne un coup du papier dont elle bat la mesure sur la tête d'Albert , et frappe du pied sur le sien avec colère.)

Partez donc , partez donc , musicien barbare ,
 Ignorant par nature , ainsi que par bécarre.
 Quelle rauque grenouille au milieu de ses joncs
 T'a donné de ton art les premières leçons ?
 Sais-tu , dans un concert , ou croasser , ou braire !

ALBERT.

Je vous ai déjà dit , sans vouloir vous déplaire ,
 Que je n'ai point l'honneur d'être musicien.

AGATHE.

Pourquoi donc , ignorant , viens-tu , ne sachant rien ,
 Interrompre un concert où ta seule présence
 Cause des contre-temps et de la discordance ?
 Vit-on jamais un âne essayer des bémols ,
 Et se mêler au chant des tendres rossignols ?
 Jamais un noir corbeau , de malheureux présage ,
 Troubla-t-il des serins l'agréable ramage ?
 Et jamais , dans les bois , un sinistre hibou ,
 Pour chanter un concert , sortit-il de son trou ?
 Tu n'es et ne seras qu'un sot toute ta vie.

CRISPIN , à Agathe.

Mon maître , comme il faut , chantera sa partie ;
 J'en suis sa caution.

AGATHE.

Il faut que dès ce soir
 Dans une sérénade il montre son savoir ;
 Qu'il fasse une musique , et prompte , et vive , et tendre ,
 Qui m'enlève !

LISETTE, à *Crispin.*

Entends-tu ?

CRISPIN.

Je commence à comprendre.
 C'est... comme qui dirait une fugue.

AGATHE.

D'accord.

CRISPIN.

Une fugue , en musique , est un morceau bien fort ,
 (*bas , à Agathe.*)

Et qui coûte beaucoup. Nous n'avons pas un double.

AGATHE, *bas , à Crispin.*

Nous pourrions à tout ; qu'aucun soin ne vous trouble !

ÉRASTE, à *Agathe.*

Vous verrez que je suis un homme de concert ,
 Et que je sais de plus chanter à livre ouvert.

AGATHE *chante.*

L'Ucelletto ,

No , non è matto ;

Chi , cercando di quà , di là ,

Va trovando la libertà :

Ut re mi , re mi fa ;

Mi fal sol , fa sol la.

Al dispetto
 D'un vecchio bruto ,
 E cercando di quà, di là ,
 L'Ucelletto si salverà :
 Ut re mi , re mi fa ;
 Mi fa sol , fa sol la.

(elle sort en dansant et en chantant autour d'Éraste.)

SCENE VIII.

ALBERT, LISETTE, ÉRASTE, CRISPIN.

ALBERT.

Lisette , suivons-la ; voyons s'il est possible
 D'apporter du remède à ce malheur terrible.

SCENE IX.

LISETTE, ÉRASTE, CRISPIN.

LISETTE.

Ma pauvre maîtresse ! Ah ! j'ai le cœur tout saisi.
 Je crois que je m'en vais devenir folle aussi.

(elle sort en chantant et en dansant autour de Crispin.)

S C E N E X.

ÉRASTE, CRISPIN.

ÉRASTE, *ouvrant la lettre.*

Il est entré. Lisons...

« Vous serez surpris du parti que je prends; mais l'esclavage où je me trouve devenant plus dur chaque jour, j'ai cru qu'il m'était permis de tout entreprendre. Vous, de votre côté, essayez tout pour me délivrer de la tyrannie d'un homme que je hais autant que je vous aime. »

Que dis-tu, je te prie,
De tout ce que tu vois, et de cette folie ?

CRISPIN.

J'admire les ressorts de l'esprit féminin
Quand il est agité de l'amoureux latin.

ÉRASTE.

Il faut que cette nuit, sans plus longue remise,
Nous fassions éclater quelque noble entreprise,
Et que nous l'arrachions, Crispin, d'un joug si dur.

CRISPIN.

Vous voulez l'enlever ?

ÉRASTE.

Ce serait le plus sûr
Et le plus prompt.

CRISPIN.

D'accord. Mais, vous rendant service,
Je crains après cela...

ÉRASTE.

Que crains-tu ?

CRISPIN.

La justice.

ÉRASTE.

C'est pour nous épouser.

CRISPIN.

C'est fort bien entendu ;
Vous serez épousé ; moi , je serai pendu.

ÉRASTE.

Il me vient un dessein... Tu connais bien Clitandre ?

CRISPIN.

Oui-da.

ÉRASTE.

D'un tel ami nous pouvons tout attendre :
Son château n'est pas loin ; c'est chez lui que je veux
Me choisir un asile en partant de ces lieux.
Là , bravant du jaloux le dépit et la rage,
Nous disposerons tout pour notre mariage.
La joie et le plaisir règnent dans ce séjour,
Et nous y conduirons et l'hymen et l'amour.

SCENE XI.

ALBERT, ÉRASTE, CRISPIN.

ALBERT, à *Éraste*.

Ah ! monsieur , excusez l'ennui qui me possède :
Je reviens sur mes pas pour chercher du remède.
Cet homme est à vous ?

ÉRASTE.

Oui.

ALBERT.

Degrace , ordonnez-lui
Qu'il veuille à mon secours s'employer aujourd'hui.

ÉRASTE.

Et que peut-il pour vous ? parlez.

ALBERT.

De sa science
Il a daigné tantôt me faire confiance :
Il a mille secrets pour guérir bien des maux ;
Peut-être en a-t-il un pour les faibles cerveaux.

CRISPIN.

Oui , oui , j'en ai plus d'un , dont l'effet salutaire...
Mais vous m'avez tantôt traité d'une manière!...

ALBERT , à *Crispin*.

Ah , monsieur !

CRISPIN.

Refuser , lorsqu'on vous en priait ,
De dire le chemin , et l'heure qu'il était !

ALBERT.

Pardonnez mon erreur.

CRISPIN.

En nul lien, de ma vie,
On ne me fit tel tour, pas même en Barbarie.

ALBERT.

Pourrez-vous, sans pitié, voir éteindre les jours
D'un objet si charmant, sans lui donner secours ?

(à Éraste.)

Monsieur, parlez pour moi.

ÉRASTE.

Crispin, je t'en conjure,
Tâche à guérir le mal que cette belle endure.

CRISPIN.

J'immole encor pour vous tout mon ressentiment.

(à Albert.)

Oui, je veux la guérir, et radicalement.

ALBERT.

Quoi ! vous pourriez.... ?

CRISPIN.

Rentrez. Je vais voir dans mon li
Le remède qu'il est plus à propos de suivre...
Vous me verrez tantôt dans l'opération.

ALBERT.

Je ne puis exprimer mon obligation.

Mais aussi soyez sûr que mon bien et ma vie..

CRISPIN.

Allez ; je ne veux rien qu'elle ne soit guérie.

SCENE XII.

ÉRASTE , CRISPIN.

ÉRASTE.

Que veut dire cela ? Par quel heureux destin
Es-tu donc à ses yeux devenu médecin ?

CRISPIN.

Ma foi , je n'en sais rien. Ce que je puis vous dire ,
C'est que tantôt sa vue ayant su m'interdire ,
Pour cacher mon dessein et me déguiser mieux ,
J'ai dit que je cherchais des simples dans ces lieux ,
Que j'avais pour tous maux des secrets admirables ,
Et faisais tous les jours des cures incurables ;
Et voilà justement ce qui fait son erreur.

ÉRASTE.

Il en faut profiter. Je ressens dans mon cœur
Renaitre en ce moment l'espérance et la joie.
Allons nous consulter , et voir par quelle voie
Nous pourrons réussir dans nos nobles projets ,
Et ferons éclater ton art et tes secrets.

CRISPIN.

Moi , je suis prêt à tout : mais il est inutile
D'entreprendre un objet sans ce premier mobile.
Nous sommes sans argent ; qui nous en donnera ?

ÉRASTE , montrant sa lettre.

L'amour y pourvoira.

SCENE XIII.

CRISPIN , *seul.*

L'amour y pourvoira !
Il semble à ces messieurs , dans leur manie étrange ,
Que leurs billets d'amour soient des lettres de change.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCENE PREMIERE.

ÉRASTE, *seul.*

Je ne puis revenir de tout ce que j'entends.
Qu'une fille a d'esprit, de raison, de bon sens,
Quand l'amour une fois, s'emparant de son ame,
Lui peut communiquer son génie et sa flamme!
De mon côté, j'ai pris, ainsi que je le doi,
Tous les soins que l'amour peut attendre de moi.
Crispin est averti de tout ce qu'il faut faire.
Quelque secours d'argent nous serait nécessaire.

SCENE II.

ALBERT, ÉRASTE.

ALBERT, *à part.*

Je ne puis demeurer en place un seul moment :
Je vais, je viens, je cours : tout accroit mon tourment ;
Près d'elle mon esprit comme le sien se trouble :
Son accès de folie à chaque instant redouble ;

(à Éraſte.)

Ah ! monsieur , ſuis-je aſſez au rang de vos amis
 Pour m'aider du ſecours que vous m'avez promis ?
 Cet homme , qui tantôt m'a vanté ſa ſcience ,
 Veut-il de ſes ſecrets faire l'expérience ?
 En l'état où je ſuis je dois tout accorder ;
 Et , lors que l'on perd tout , on peut tout haſarder.

ÉRASTE.

Je me fais un plaisir de rendre un bon office ;
 On ſe doit en tout temps l'un à l'autre ſervice.
 La malade aujourd'hui m'a fait trop de pitié
 Pour ne vous pas donner ces marques d'amitié.
 L'homme dont il ſ'agit en ces lieux doit ſe rendre :
 J'ai voulu ſur le mal le ſonder et l'entendre ;
 Mais il m'en a parlé dans des termes ſi nets ,
 En m'en développant la cauſe et les effets ,
 Qu'en vérité je crois qu'il en ſait plus qu'un autre.

ALBERT.

Quel ſervice , monsieur , peut être égal au vôtre ;
 Comme le ciel envoie ici , ſans y ſonger ,
 Cette honnête perſonne expreſ pour m'obliger !

ÉRASTE.

Je ne garantis point ſa ſcience profonde.
 Vous ſavez que ces gens , venus du bout du monde ,
 Pour tout genre de maux apportent des tréſors ;
 C'eſt beaucoup ſ'ils n'out pas reſſuſcité des morts.
 Mais , ſi l'on peut juger de tout ce qu'il peut faire
 Par tout ce qu'il m'a dit ; cet homme eſt votre affaire ;
 Il ne veut que la fin du jour pour tout délai.

Si vous le souhaitez , vous en ferez l'essai.
D'un office d'ami simplement je m'acquitte.

ALBERT.

Je suis persuadé , monsieur , de son mérite.
Nous voyons tous les jours de ces sortes de gens
Apprendre , en voyageant , des secrets surprenans.

SCENE III.

LISETTE , ÉRASTE , ALBERT.

LISETTE.

Ah ciel ! vous allez voir bien une autre folie.
Si cela dure encore , il faudra qu'on la lie.

SCENE IV.

AGATHE , *en vieille* ; LISETTE , ÉRASTE.

AGATHE.

Bon jour , mes doux amis : Dieu vous gard' , mes enfans.
Eh bien ! qu'est-ce ? comment passez-vous votre tems ?
Que le ciel pour long-tems la santé vous envoie ,
Vous conserve gaillards , et vous maintienne en joie.
Le chagrin ne vaut rien , et ronge les esprits.
Il faut se divertir , c'est moi qui vous le dis.

ÉRASTE.

Je la trouve charmante ; et , malgré sa vieillesse ,
On trouverait encore des retours de jeunesse.

AGATHE.

Ho ! vous me regardez ! vous êtes ébaubis
 De me trouver si fraîche avec des cheveux gris.
 Je me porte encor mieux que tous tant que vous êtes.
 Je fais quatre repas , et je lis sans lunettes ;
 Je sirote mon vin , quel qu'il soit , vieux , nouveau ;
 Je fais rubis sur l'ongle , et n'y mets jamais d'eau :
 Je vide gentiment mes deux bouteilles.

CRISPIN.

Peste !

AGATHE.

Oui vraiment , du champagne encor , sans qu'il en reste.
 On peut voir dans ma bouche encor toutes mes dents.
 J'ai pourtant , voyez-vous , quatre-vingt-dix-huit ans ,
 Vienne la Saint-Martin.

LISETTE.

- La jeunesse est complète.

AGATHE.

Tout autant : mais je suis encore verdelette ;
 Et je ne laisse pas , à l'âge où me voilà ,
 D'avoir des serviteurs , et qui m'en content , dà.
 Mais vois-tu ; mon ami ! veux-tu que je te dise ?
 Les hommes d'aujourd'hui , c'est piètre marchandise,
 Ils ne valent plus rien ; et pour en ramasser ,
 Tiens , je ne voudrais pas seulement me baisser.

ÉRASTE , *bas* , à *Albert*.

De ces vapeurs souvent est-elle travaillée ?

ALBERT , *bas* , à *Éraste*.

Hélas ! jamais. Il faut qu'on l'ait ensorcelée

AGATHE.

A mon âge, je vaux encor mon pesant d'or.
 Les enfans cependant m'ont fait beaucoup de tort :
 Je ne paraîtrais pas la moitié de mon âge,
 Si l'on ne m'avait mise à treize aus en méuage.
 C'est tuer la jeunesse, à vous en parler franc,
 Que la mettre sitôt en un péril si grand.
 Je ne me souviens pas d'avoir presque été fille.
 A vous dire le vrai, j'étais assez gentille.
 A vingt-sept aus, j'avais déjà quatorze enfans.

LISETTE.

Quelle fécondité ! quatorze !

AGATHE.

Oui, tout grouillans,
 Et tous garçons encor ; je n'en avais point d'autres,
 Et n'en voyais aucun tourné comme les nôtres.
 Mais ce sont des fripons, et qui finiront mal ;
 Les malheureux voudraient me voir à l'hôpital.
 Croiriez-vous que depuis la mort de feu leur père,
 Ils m'ont jusqu'à présent chicané mon douaire ?
 Un douaire gagné si légitimement !

ALBERT, à part.

Hélas ! peut-on plus loin pousser l'égarément ?

LISETTE, à part.

La friponne, ma foi, joue, à charmer, ses rôles.

AGATHE, à Albert.

J'aurais très-grand besoin de quelque cent pistoles ;
 Prêtez-les-moi, monsieur, pour subvenir aux frais,
 Et pour faire juger ce malheureux procès.

ALBERT.

Tu rêves , mon enfant ; mais , pour te satisfaire ,
J'avancerai les frais , et j'en fais mon affaire.

AGATHE.

Si je n'ai cet argent ce jour en mon pouvoir ,
Mon unique recours sera le désespoir.

ALBERT.

Mais songe , mon enfant...

AGATHE.

Vous êtes honnête homme ;
Ne me refusez pas , de grâce , cette somme.

ALBERT, *bas* , à *Éraste*.

Je veux flatter son mal.

ÉRASTE , *bas* , à *Albert*.

Vous ferez sagement.

Il ne faut pas de front heurter son sentiment.

LISETTE, *bas* , à *Albert*.

Si vous lui résistez , elle est fille peut-être
A s'aller de ce pas jeter par la fenêtre.

ALBERT , *bas*.

D'accord.

LISETTE , *bas*.

Il me souvient que vous avez tantôt
Reçu ces cent louis , ou du moins peu s'en faut ;
Quel risque à ses desirs de vouloir condescendre ?

ALBERT ; *bas*.

Il est vrai qu'à l'instant je pourrai lui reprendre.

(haut , à Agathe.)

Tiens , voilà cet argent : va , puissent au procès

Ces cent louis prêtés donner un bon succès !

AGATHE, *prenant la bourse.*

Je suis sûre à présent du gain de notre affaire ;
Mais ce secours m'était tout-à-fait nécessaire.
Donne à mon procureur , Lisette , cet argent :
Je crois qu'à me servir il sera diligent.

LISETTE.

Il n'y manquera pas

ÉRASTE.

Comptez aussi , madame ,
Que je veux vous servir , et de toute mon ame.

AGATHE.

Je reviens sur mes pas en habit plus décent ,
Pour aller avec vous , dans ce besoin pressant ,
Solliciter mon juge , et demander justice.

(*à Albert.*)

Adieu. Qu'un jour le ciel vous rende ce service !
Qu'une veuve est à plaindre , et qu'elle a de tourmens
Quand elle a mis au jour de méchans garnemens !

SCENE V.

LISETTE , ÉRASTE , ALBERT.

LISETTE, *bas* , à *Éraste* , lui remettant la bourse.
Voilà de quoi , monsieur , avancer votre affaire.

ÉRASTE, *bas* , à *Lisette*.

J'aurai soin du procès ; je sais ce qu'il faut faire.

294 LES FOLIES AMOUREUSES.

ALBERT, à *Lisette qui sort.*

Prends bien garde à l'argent.

LISETTE.

N'ayez point de chagrin ;
J'en répons corps pour corps ; il est en bonne main.

S C E N E V I.

ALBERT, ÉRASTE.

ALBERT.

Vous voyez à quel point cette folie augmente.
Votre homme ne vient point, et je m'impatiente.

ÉRASTE.

Je ne sais qui l'arrête ; il devrait être ici.
Mais je le vois qui vient ; n'ayez plus de souci.

S C E N E V I I.

ALBERT, ÉRASTE, CRISPIN.

ALBERT, à *Crispin.*

Eh ! monsieur, venez donc. Avec impatience
Tous deux nous attendons ici votre présence.

CRISPIN.

Un savant philosophe a dit élégamment :
« Daus tout ce que tu fais hâte-toi lentement. »
J'ai depuis peu de temps pourtant bien fait des choses !
Pour savoir si le mal, dont nous cherchons les causes,

Réside dans la basse ou haute région :
Hippocrate dit oui, mais Galien dit non ;
Et, pour mettre d'accord ces deux messieurs ensemble .
Je n'ai pas pour venir trop tardé, ce me semble.

ALBERT.

Vous voyez donc, monsieur, d'où procède son mal ?

CRISPIN.

Je le vois aussi net qu'à travers un cristal.

ALBERT.

Tant mieux. Vous saurez que, depuis tantôt, la belie
Sent toujours de son mal quelque crise nouvelle :
En ces lieux écartés n'ayant nuls médecins,
Monsieur m'a conseillé de la mettre en vos mains.

CRISPIN.

Sans doute elle serait beaucoup mieux dans les siennes ;
Mais j'espère employer utilement mes peines,

ALBERT.

Vous avez donc guéri de ces maux quelquefois !

CRISPIN,

Moi ? si j'en ai guéri ? Ah ! vraiment, je le crois.
Il entre dans mon art quelque peu de magie.
Avec trois mots qu'un Juif m'apprit en Arabie,
Je guéris une fois l'infante de Congo,
Qui vraiment avait bien un autre vertigo.
Je laisse aux médecins exercer leur science
Sur les maux dont le corps ressent la violence :
Mais l'objet de mon art est plus noble ; il guérit
Tous les maux que l'on voit s'attaquer à l'esprit.
Je voudrais qu'à la fois vous fussiez maniaque,

Atrabilaire, fou , même hypocondriaque ,
 Pour avoir le plaisir de vous rendre demain
 Sage comme je suis , et de corps aussi sain.

ALBERT.

Je vous suis obligé , monsieur, d'un si grand zèle.

CRISPIN.

Sans perdre plus de temps , entrons chez cette belle.

ALBERT , *l'arrêtant.*

Non , s'il vous plaît , monsieur, il n'en est pas besoin ;
 Et de vous l'amener je vais prendre le soin.

SCENE VIII.

ÉRASTE , CRISPIN.

ÉRASTE.

Tout va bien. La fortune à nos vœux s'intéresse.
 Agathe, en ton absence , avec un tour d'adresse ,
 A su tirer d'Albert ces cent louis comptans.

CRISPIN.

Comment donc ?

ÉRASTE.

Tu sauras le tout avec le temps.
 Nous avons maintenant , sans chercher davantage ,
 De quoi sauver Agathe , et nous mettre en voyage ,
 Pourvu qu'un seul moment nous puissions écarter
 Ce malheureux Albert qui ne la peut quitter ;
 Tant qu'il suivra ses pas nous ne saurions rien faire.

CRISPIN.

Reposez-vous sur moi , je réponds de l'affaire.

Vous avez de l'esprit, je ne suis pas un sot ,
Et la fausse malade entend à demi mot.

ÉRASTE.

J'imagine un moyen des plus fous ; mais qu'importe ?
La pièce en vaudra mieux , plus elle sera forte.
Il faut convaincre Albert qu'avec de certains mots,
Ainsi que tu l'as dit déjà fort à propos ,
Tu pourrais la guérir de cette maladie ,
Si quelque autre voulait prendre la frénésie.
Je m'offrirai d'abord à tout événement ;
Laisse-moi faire après le reste seulement :
Va ; si de belle peur le vieillard ne trépassé ,
Il faudra pour le moins qu'il nous quitte la place.

CRISPIN.

Mais comment voulez-vous qu'Agathe à ce dessein ,
Sans en avoir rien su , puisse prêter la main ?

ÉRASTE.

Je l'instruirai de tout : je t'en donne parole.
Mais songe seulement à bien jouer ton rôle ;
Et , lorsque dans ces lieux Agathe reviendra ,
Amuse le vieillard du mieux qu'il se pourra ,
Pour me donner le temps d'expliquer ce mystère ,
Et lui dire en deux mots ce qu'elle devra faire.
Albert ne peut tarder. Mais je le vois qui sort.

SCENE IX.

LISETTE, ÉRASTE, ALBERT, CRISPIN.

CRISPIN, *à part.*

Dieu conduise la barque, et la mette à bon port !

ALBERT.

Ah ! messieurs, sa folie à chaque instant augmente ;
 Un transport martial à présent la tourmente.
 De l'habit dont jadis elle courait le bal ,
 Elle s'est mise en homme , en cet accès fatal.
 Elle a pris aussitôt un attirail de guerre ,
 Un bonnet de dragon , un large cimenterre.
 Elle ne parle plus que de sang , de combats :
 Mon argent doit servir à lever des soldats ;
 Elle veut m'enrôler.

SCENE X.

ALBERT, ÉRASTE, AGATHE, LISETTE,
CRISPIN.AGATHE *en justaucorps , avec un bonnet de dragon.*

Morbleu, vive la guerre !

Je ne puis plus rester inutile sur terre.

(à Éraste.)

Mon équipage est prêt. Ah ! marquis , en ce lieu

Je te trouve à propos , et viens te dire adieu.
 J'ai trouvé de l'argent pour faire ma campagne :
 Et cette nuit enfin je pars pour l'Allemagne.

ALBERT.

Ciel ! quel égarement !

AGATHE.

Parbleu , les officiers
 Sont malheureux d'avoir affaire aux usuriers ;
 Pour tirer de leurs mains cent mauvaises pistoles,
 Il faut plus s'intriguer, et plus jouer de rôles !
 Celui qui m'a prêté son argent, je le tien
 Pour le plus grand coquin, le plus juif, le plus chien,
 Que l'on puisse trouver en affaires pareilles ;
 Je voudrais que quelqu'un m'apportât ses oreilles.
 Enfin me voilà prêt d'aller servir le roi ;
 Il ne tiendra qu'à toi de partir avec moi.

ÉRASTE.

Partout où vous irez je suis de la partie.

(*bas , à Albert.*)

Il faut avec prudence entrer dans sa mauie.

AGATHE.

Je quitte avec plaisir l'étendard de l'Amour :
 Je puis sous ses drapeaux aller loin quelque jour ;
 J'ai mille qualités , de l'esprit, des manières ;
 Je sais l'art de réduire aisément les plus fières :
 Mais quoi ! que voulez-vous ? je ne suis point leur fait ;
 Le beau sexe sur moi ne fit jamais d'effet.
 La gloire est mon penchant , cette gloire inhumaine
 A son char éclatant en esclave m'enchaîne.

Ce pauvre sexe meurt et d'amour et d'ennui ,
 Sans que je sois tenté de rien faire pour lui.
 Plus de délais ; je cours où la gloire m'appelle.

(à Crispin.)

Amène mes chevaux. L'occasion est belle ,
 Partons , courons , volons.

(Éraсте parle bas à Agathe)

CRISPIN , à Albert.

Je ne la quitte pas ,
 Et suis prêt à la suivre au milieu des combats.

(Albert surprend Éraсте parlant bas à Agathe.)

ÉRASTE , à Albert.

J'examinais ses yeux. A ce qu'on peut comprendre
 Quelque accès violent sans doute va la prendre ,
 Lequel sera suivi d'un assoupissement :
 Ordonnez qu'on apporte un fauteuil vite ment.

AGATHE.

Qu'il me tarde déjà d'être au champ de la gloire ,
 D'aller aux ennemis arracher la victoire !
 Que de veuves en deuil ! Que d'amantes en pleurs !
 Enfans , suivez-moi tous ; ranimez vos ardeurs :
 Je vois dans vos regards briller votre courage ;
 Que tout ressent ici l'horreur et le carnage.
 La baïonnette au bout du fusil. Ferme ; bon ;
 Frappez. Serrez vos rangs ; percez cet escadron.
 Les coquins n'oseraient soutenir votre vue.
 Ah ! marauds , vous fuyez ! Non , point de quartier ; tue

(elle tombe comme évanouie dans un fauteuil.)

CRISPIN.

En peu de temps voilà bien du sang répandu.

ALBERT.

Sans espoir de retour elle a l'esprit perdu.

CRISPIN.

Tout se prépare bien ; je la vois qui repose.

*(il parle à l'écart à Albert , tandis qu'Éraste parle
bas à Agathe.)*

Son mal, à mon avis, ne provient d'autre chose
Que d'une humeur contrainte, un esprit irrité,
Qui veut avec effort se mettre en liberté.
Quelque démon d'amour a saisi son idée.

LISETTE.

Comment ! la pauvre fille est-elle possédée ?

CRISPIN.

Ce démon violent , dont il faut la sauver ,
Est bien fort , et pourrait dans peu nous l'enlever.
Si j'avais un sujet , dans cette maladie ,
En qui je fisse entrer cet esprit de folie ,
Je vous répondrais bien...

ALBERT.

Lisette est un sujet
Qui, sans aller plus loin , vous servira d'objet.

LISETTE.

Je vous baise les mains , et vous donne parole
Que je n'en ferai rien ; je ne suis que trop folle.

ÉRASTE , à Crispin.

Hâtez-vous donc : son mal augmente à chaque instant.

CRISPIN.

Malepeste ! ceci n'est pas un jeu d'enfant.
 On ne saurait agir avec trop de prudence.
 Quand dans le corps d'un homme un démon prend séance,
 Je puis, sans me flatter, l'en tirer aisément ;
 Mais dans un corps femelle il tient bien autrement.

ÉRASTE, à *Albert*.

Pour savoir aujourd'hui jusqu'où va sa science
 Je veux bien me livrer à son expérience.
 Je commence à douter de l'effet ; et je croi
 Qu'il s'est voulu moquer et de vous et de moi.
 Je veux l'embarrasser.

CRISPIN.

Moi, je veux vous confondre,
 Et vous mettre en état de ne pouvoir répondre.
 Mettez-vous auprès d'elle. Eh ! non ; comme cela,
 Un genou contre terre, et vous tenez bien là.
 Toujours sur ses beaux yeux votre vue assurée,
 Votre main dans la sienne étroitement serrée.

(à Albert.)

Ne consentez-vous pas qu'il lui donne la main,
 Pour que l'attraction se fasse plus soudain ?

ALBERT.

Oui, je consens à tout.

CRISPIN.

Tant mieux. Sans plus attendre.

Vous verrez un effet qui pourra vous surprendre.
*(il fait quelques cercles avec sa baguette sur les deux
 amans , en disant :)*

MICROC, SALAM, HYPOCRATA.

AGATHE, *se levant de son fauteuil.*

Ciel ! quel nuage épais se dissipe à mes yeux !

ÉRASTE, *se levant.*

Quelle sombre vapeur vient d'obscurcir ces lieux !

AGATHE.

Quel calme en mon esprit vient succéder au trouble !

ÉRASTE.

Quel tumulte confus dans mes sens se redouble !

Quels abîmes profonds s'entr'ouvrent sous mes pas !

Quel dragon me poursuit ! Ah ! traître, tu mourras !

D'un monstre tel que toi je veux purger le monde.

(il poursuit Albert l'épée à la main.)

CRISPIN, *se mettant au-devant d'Éraste ,
 à Albert.*

Ah ! monsieur, évitez sa rage furibonde ;

Sauvez-vous , sauvez-vous.

ÉRASTE.

Laissez-moi de son flanc

Tirer des flots mêlés de poison et de sang.

CRISPIN, *retenant Éraste.*

Aux accès violens dont son cœur se transporte

Je vois que j'ai donné la dose un peu trop forte.

ÉRASTE.

Je le veux immoler à ma juste fureur.

CRISPIN, *de même.*

N'auriez-vous point chez vous quelque forte liqueur,
De bon esprit de vin, des gouttes d'Angleterre,
Pour calmer cet esprit, et ces vapeurs de guerre ?
Il s'en va m'échapper.

ALBERT, *tirant sa clef.*

Oui, j'ai ce qu'il lui faut.

Lisette, tiens ma clef ; va, cours vite là-haut,
Prends la fiole où...

LISETTE.

Je crains, en ce désordre extrême,
De faire un *quiproquo* ; vous feriez-mieux vous-même.

CRISPIN, *de même.*

Courez-donc au plutôt. Laissez-vous périr
Un homme qui pour vous s'est offert à mourir ?

LISETTE, *poussant Albert.*

Allez vite ; allez donc.

ALBERT, *sortant.*

Je reviens tout à l'heure.

SCENE XI.

ÉRASTE, AGATHE, LISETTE, CRISPIN.

ÉRASTE.

Ne perdons point de temps, quittons cette demeure.
Ce bois nous favorise ; Albert ne saura pas
De quel côté l'amour aura tourné nos pas.

AGATHE.

Je mets entre vos mains et mon sort et ma vie.

LISETTE.

Vive, vive Crispin ! et *vivat* la Folie !
 Allons courir les champs , pour remplir notre sort ,
 Et le laissons tout seul exhaler son transport.

S C E N E X I I .

ALBERT , *tenant une fiole.*

J'apporte un élixir d'une force étonnante..
 Mais je ne vois plus rien. Quel soupçon m'épouvante !
 Lisette ! Agathe ! O ciel ! tout est sourd à mes cris.
 Que sont-ils devenus ? Quel chemin ont-ils pris ?
 Au voleur ! à la force ! au secours ! Je succombe.
 Où marcher ? où courir ? je chancelle ; je tombe.
 Par leur feinte folie ils m'ont enfin séduit ;
 Et moi seul en ce jour j'avais perdu l'esprit !
 Voilà de mon amour la suite ridicule.
 Ah ! maudite bouteille ! et vieillard trop crédule !
 Allons , suivons leurs pas ; ne nous arrêtons plus.
 Traîtres de ravisseurs , vous serez tous pendus.
 Et toi , sexe trompeur , plus à craindre sur terre
 Que le feu , que la faim , que la peste et la guerre ,
 De tous les gens de bien tu dois être maudit :
 Je te rends pour jamais au diable qui te fit.

FIN DES FOLIES AMOUREUSES.



LE MARIAGE

DE

LA FOLIE,

DIVERTISSEMENT

POUR LA COMÉDIE

DES FOLIES AMOUREUSES.

PERSONNAGES.

CLITANDRE, ami d'Éraste.

ÉRASTE, amant d'Agathe.

AGATHE, amante d'Éraste.

ALBERT, jaloux, et tuteur d'Agathe.

LISETTE, servante de M. Albert.

CRISPIN, valet d'Éraste.

MOMUS.

LA FOLIE.

LE CARNAVAL.

TROUPE DE GENS MASQUÉS.

UNE PAGODE.

LE MARIAGE

DE

LA FOLIE, DIVERTISSEMENT.

SCENE PREMIERE.

CLITANDRE , ERASTE.

CLITANDRE.

TU ne pouvais , ami , faire un plus digne choix :
Cette jeune beauté ravit , enlève , enchante :
Aux yeux de tout le monde elle est toute charmante ;
Et je te trouve heureux de vivre sous ses lois.

ÉRASTE.

Je le suis d'autant plus , que , selon mon attente ,
Je retrouve toujours le même cœur en toi ,
Un ami généreux ; une ame bienfaisante ,
Qui prend à mou bonheur la même part que moi ;
Et l'accueil qu'ici je reçois
Est une faveur éclatante
Que je ressens comme je doi.

CLITANDRE.

Point de compliment , je te prie :
 Nous sommes amis de longtems ;
 Bannissons la cérémonie.

Je suis ravi de t'avoir dans un temps
 Où se trouve chez moi si bonne compagnie.
 Attendant que tes feux soient tout-à-fait contens ,
 Pendant que votre hymen s'apprêté ,
 A vous désennuyer nous travaillerons tous ;
 Et nous honorerons la fête
 Des amusemens les plus doux.

ÉRASTE.

Tout respire chez toi la joie et l'allégresse ;
 Y peut-on manquer de plaisirs ?
 A-t-on même le temps de former des desirs ?
 De tous les environs la brillante jeunesse
 A te faire la cour donne tous ses loisirs :
 Tu la reçois avec noblesse ;
 Grand'chère , vin délicieux ,
 Belle maison , liberté tout entière ,
 Bals , concerts , enfin tout ce qui peut satisfaire
 Le goût , les oreilles , les yeux.
 Ici le moindre domestique
 A du talent pour la musique ;
 Chacun d'un soin officieux
 A ce qui peut plaire s'applique.
 Les hôtes même , en entrant au château ,
 Semblent du maître épouser le génie.
 Toujours société choisie ;

Et ce qui me paraît surprenant et nouveau ,
Grand monde et bonne compagnie.

CLITANDRE.

Pour être heureux , je l'avoûrai ,
Je me suis fait une façon de vie
A qui les souverains pourraient porter envie ;
Et , tant qu'il se pourra , je la continuârai.
Selon mes revenus je règle ma dépense :
Et je ne vivrais pas content
Si , toujours en argent comptant ,
Je n'en avais au moins deux ans d'avance.
Les dames , le jeu , ni le vin ,
Ne m'arrachent point à moi-même ;
Et cependant je bois , je joue , et j'aime.
Faire tout ce qu'on veut , vivre exempt de chagrin ,
Ne se rien refuser , voilà tout mon système ;
Et de mes jours ainsi j'attraperai la fin.

ÉRASTE.

Sur ce pied-là ton bonheur est extrême.
Heureux qui peut jouir d'un semblable destin :

CLITANDRE.

J'en suis content.

SCENE II.

CLITANDRE, ÉRASTE, CRISPIN, *en habit de médecin.*

CLITANDRE.

Mais que nous veut Crispin ?
Comme le voilà fait !

ÉRASTE, *à Crispin.*

Que veux-tu ? qui t'amène ?
Es-tu fou ?

CRISPIN.

Non, monsieur ; mais je suis hors d'haleine,
Je n'en puis plus.

ÉRASTE.

Eh bien ?

CRISPIN.

Voici bien du fracas.

CLITANDRE.

Comment ?

CRISPIN.

Dans ce château l'on a suivi nos pas.

ÉRASTE.

Ah ciel !

CLITANDRE, *à Éraсте.*

Ne craignez rien.

CRISPIN.

Après la belle Hélène
Tant de monde ne courut pas.

ÉRASTE.

Traître ! de quoi ris-tu ? dis.

CRISPIN.

De votre embarras.

ÉRASTE.

Prends-tu quelque plaisir à me tenir en peine ?
Qui nous a suivis ? parle : est-ce notre jaloux ?

CRISPIN.

Non pas , monsieur , ce sont des folles et des fous :
Aux environs d'ici la campagne en est pleine ;
En grande bande ils viennent tous ;
Et Momus , qui vous les amène ,
A fait de ce château le lieu du rendez-vous.

ÉRASTE.

Mais toi-même es-tu fou ? dis-le moi , je te prie.
Quel habit as-tu là ? que viens-tu nous conter ?

CRISPIN.

Non , par ma foi , monsieur , ce n'est point rêverie ;
Le Carnaval , Momus , et la Folie ,
Viennent avec leur suite ici vous visiter ;
Et j'ai cru devant eux devoir me présenter.
En habit de cérémonie.

Suis-je bien ?

CLITANDRE , à Éraсте.

C'est sans doute une galanterie
Que quelqu'un de la compagnie ,
Pour nous divertir mieux , a pris soin d'inventer :
Chacun selon son goût chaque jour en fait naître.
Allons voir ce que ce peut être.

CRISPIN.

C'est la Folie en propre original,
 Vous dit-on ; de mes yeux moi-même je l'ai vue :
 Nous l'avons rencontrée au bout de l'avenue ,
 Riant , dansant , chantant , avec le Carnaval ,
 Avec Momus , tous trois suivis d'une cohue.
 Oh ! vous allez chez vous avoir un joli bal.

CLITANDRE.

C'est justement ce que je pense.

CRISPIN.

On sent déjà l'effet de sa puissance.
 Je ne vous dirai point ni comment ni par où ;
 Mais je sais bien qu'à sa seule présence
 Dans le château tout est devenu fou.

ÉRASTE.

Oh ! pour toi je vois bien que tu n'es pas trop sage.

S C E N E I I I.

LISETTE, ÉRASTE, CLITANDRE, CRISPIN.

CRISPIN.

Lisette que voilà ne l'est pas davantage.

ÉRASTE, à *Lisette*.

Qu'est-ce que tout ceci ?

LISETTE.

Me le demandez-vous ?

Que pourrait-ce être que la suite
 De ce que la Folie a déjà fait pour nous !

Par elle ma maîtresse évite
L'hymen et les fers d'un jaloux.

Elle a trouvé tant d'art , tant de mérite
Dans cette heureuse invention
Qui facilita notre fuite,
Que c'est par admiration
Qu'elle vient vous rendre visite
Avec un cortége de fous
Les plus divertissans de tous.

A la bien recevoir, messieurs , on vous invite.
Jusqu'au jour de votre union
Ma maîtresse consent d'être sa favorite :
Mais ce n'est qu'à condition
Que , l'hymen fait , elle vous quitte.

ÉRASTE.

Elle peut demeurer autant qu'il lui plaira :
Je n'ai de son pouvoir aucune défiance ,
Et je prévois que sa présence ,
En nous divertissant même , nous servira.

CRISPIN.

Avec Momus la voici qui s'avance
Joie, honneur, salut, et silence.

Marche fort courte pour Momus et la Folie.

SCENE IV.

MOMUS, LE CARNAVAL, LA FOLIE,
AGATHE, *et les acteurs de la scène précédente.*

MOMUS.

Cette foule qui suit nos pas
Est moins folle qu'elle ne semble.
Les plus fous des mortels ne sont pas
Ceux que le plaisir rassemble.

LA FOLIE, *chante.*

De ces agréables demeures
Le galant seigneur veut-il bien
Nous recevoir chez lui pour quelques heures,
Pour quelques jours, s'il est moyen ?

(*elle parle.*)

Avec entière garantie
De n'occuper que son château,
Et de ne remplir le cerveau
Que de quelque heureuse manie.

(*elle chante.*)

Je le promets, foi de Folie.

CLITANDRE.

Disposez de ces lieux au gré de votre envie.
Vous m'offrez un parti qui me parait trop beau ;
Avec plaisir je l'accepte ; et vous êtes
La maîtresse chez moi. Madame, ordonnez, faites

Tout ce que vous voudrez ; ce qui vous conviendra
 Nous servira de lois ; on vous obéira.

LA FOLIE.

Sur ce pied-là je puis vous dire
 Que j'y viendrai tenir tous les ans désormais
 Les états de mon vaste empire.
 J'y viendrai, je vous le promets.
 Pour aujourd'hui j'amène ici l'élite
 De mes plus fidèles sujets ,
 De qui la troupe favorite
 De mes noces fait les apprêts.

CLITANDRE.

De son mieux chacun s'en acquitte.

LA FOLIE.

Allons , mon fiancé , monsieur du Carnaval ,
 Un petit air en attendant le bal.

LE CARNAVAL *chante.*

Tandis que pour quelque temps
 L'hiver interrompt la guerre ,
 Et que jusqu'au printemps
 Mars a quitté son tonnerre ,
 Je viens avec vous sur la terre
 Partager ces heureux instans.
 Venez , enfans de la gloire ,
 Vous ranger sous mes drapeaux :
 Après des chants de victoire ,
 Qui couronnent vos travaux ,
 Chantez des chansons à boire.

318 LE MARIAGE DE LA FOLIE.

Évitez les trompeurs appas,
Dont l'amour voudra vous surprendre;
Fuyez et ne l'écoutez pas :
Gardez-vous d'un cœur trop tendre.

(*on danse.*)

MOMUS.

C'est se trémousser hardiment ;
Et voilà des folles fringantes
Qui pourraient mettre en mouvement
Les cervelles les plus pesantes ;
Témoin monsieur du Carnaval.
Voyez de quoi cet animal s'avise
De se charger de telle marchandise.
Baste, l'hymen est sûr , il s'en trouvera mal.

LA FOLIE.

L'hymen est sûr? pas tout-à-fait, je pense.

LE CARNAVAL, *à la Folie.*

Comment donc ?

LA FOLIE, *au Carnaval.*

Rien n'est moins certain.

MOMUS.

Ah! ah!

LA FOLIE.

Pour aujourd'hui j'y vois quelque apparence ;
Mais je ne le voudrai peut-être pas demain.

(*elle chante.*)

La, la, la.

SCENE IV.

319

MOMUS , à la Folie.

Tu n'a pas résolu de lui donner la main ?

LA FOLIE.

Oui-dà , très-volontiers ; qu'il la prenne en cadence.

(elle chante.)

La , la , la.

MOMUS.

Vous avez du goût pour la danse.

Oh bien ! je vais danser aussi par complaisance.

Nous verrons qui s'en lassera.

Allons , gai , quelque contredanse.

(il danse.)

MOMUS , après avoir dansé.

Ma foi , je n'en puis plus.

LA FOLIE , au Carnaval

A toi , mon gros bedon :

Viens.

LE CARNAVAL.

Je ne danse point.

LA FOLIE.

Un petit rigaudon ;

Je t'en aimerai mieux.

LE CARNIVAL.

Non , je n'en veux rien faire.

LA FOLIE.

Oui , vous le prenez sur ce ton !

Il vous sied bien d'être en colère !

Fi ! le vilain , le triste Carnaval !

320 LE MARIAGE DE LA FOLIE.

Je serais bien lotie avec cet animal !

Est-ce donc en grondant que tu prétends me plaire ?

Va, je renonce à l'union !

Et j'ai mauvaise opinion

D'un Carnaval atrabilaire.

LE CARNAVAL.

Je ne le suis que par réflexion.

LA FOLIE.

Eh ! quand on se marie, est-ce qu'il en faut faire ?

LE CARNAVAL.

Jeune, folle, et d'humeur légère,

Avec esprit de contradiction,

Ma divine moitié, soit dit sans vous déplaire,

Vous me semblez un pen sujette à caution.

LA FOLIE.

D'accord. Rien n'est conclu ; veux-tu rompre la paille.

Ce n'est point un affront pour moi que tes refus ;

Je m'en moque ; voilà Momus

Qui, tout dieu qu'il est...

MOMUS.

Tout coup vaille.

Je suis toujours prêt d'épouser ;

Et j'enrage en effet de voir que la Folie,

Trop facile à s'humaniser,

S'encanaille et se mésallie,

Et qu'un simple mortel prétende en abuser

Jusqu'au point de la mépriser.

Monsieur du Carnaval...

LE CARNAVAL.

Chacun sait son affaire ,
 Monsieur Momus. Personne , que je croi ,
 Dans tout pays n'est instruit mieux que moi
 Des bons tours qu'aux maris les femmes savent faire,
 Et le temps où je règne est celui d'ordinaire
 Le plus propre à couvrir un manquement de foi.
 Depuis que je suis dans l'emploi ,
 J'ai vu l'hymen traité de gaillarde manière :
 Et ce que tous les jours je voi ,
 Seignéur Momus , fait que je désespère
 D'être exempté de la commune loi.

MOMUS.

Pauvre sot ! Pourquoi donc songer au mariage ?

LE CARNAVAL.

Je suis amoureux à la rage ,
 Et ne puis être heureux sans devenir mari.

MOMUS.

Épouse donc sans tarder davantage ;
 Et de l'amour bientôt tu te verras guéri.

LE CARNAVAL.

Eh bien ! soit , ferme , allons , courage ;
 Je veux bien n'en pas appeler ;
 Et je suis trop en train pour pouvoir reculer.

LA FOLIE.

Ah ! ça , petit mari , lorsque de jalousie
 Je te verrai l'ame saisie ,
 Je saurai bien t'en garantir :

322 LE MARIAGE DE LA FOLIE.

Elle ne se nourrit que dans l'incertitude ;
Et moi , qui ne sais pas mentir ,
Si je fais par hasard quelque douce habitude ,
Pour te tirer d'inquiétude ,
J'aurai soin de t'en avertir.

LE CARNAVAL.

Grand merci.

MOMUS.

Rien n'est plus honnête.

LA FOLIE.

Je suis franche.

LE CARNAVAL.

Achevons la fête ,

Au hasard de m'en repentir.

Je sais le monde , et ne suis pas si bête
Que , lorsqu'il me viendra quelque chagrin en tête ,
Je ne trouve aisément de quoi le divertir.

Allons , pour plaire à la Folie ,
Que chacun avec moi s'allie.

LA FOLIE.

Il va se mettre en train. Ah ! le joli garçon !

LE CARNAVAL.

M'aimeras-tu ?

LA FOLIE.

C'est selon la chanson.

LE CARNAVAL *chante.*

L'Hymen en ma faveur allume son flambeau.
Je suis charmé de ma conquête.

Amour , viens honorer la fête ,
Et couronner un feu si beau.

MOMUS *chante au Carnaval.*

L'Hymen eu ce beau jour t'apprête
Une couronne de sa main :

Tu t'en repentiras peut-être dès demain.

Souvent, quoique l'Amour soit prié de la fête ,
Il ne l'est pas du lendemain.

LE CARNAVAL *chante.*

Si l'Amour volage s'envole ,
Et veut me quitter sans retour ,
Viens , Bacchus ; c'est toi qui console
De l'inconstance de l'Amour.

MOMUS.

La chanson est jolie.

LA FOLIE.

Oui , j'en suis fort contente ,

Il me plaît assez quand il chante ;

Et , s'il ne s'était pas présenté pour mari ,

J'en aurais fait peut-être un favori :

La musique me prend , j'ai du faible pour elle.

MOMUS.

On vous la donne telle quelle ,

Sans y chercher trop de façon.

Allons , à votre tour ; prenez bien votre ton.

ENTRÉE.

LA FOLIE *chante.*

Mortels , que le sort le plus doux

Sous mon vaste empire a fait naître,
 Quelle fortune est-ce pour vous
 Quand vous savez bien la connaître ?
 Les plus heureux sont les plus fous :
 Gardez-vous de cesser de l'être.

E N T R É E.

Danse en dialogue entre Momus et la Folie.

LA FOLIE.

Momus ?

MOMUS.

Plait-il ?

LA FOLIE.

'Tu m'as aimée ?

MOMUS.

Un peu.

LA FOLIE.

Beaucoup.

MOMUS.

Trop tendrement.

LA FOLIE.

De toi j'avais l'ame charmée.

MOMUS.

Pourquoi donc prendre un autre amant ?

LA FOLIE.

J'ai dû changer.

MOMUS.

Et pourquoi, je te prie ?

LA FOLIE.

Pour te faire enrager.

MOMUS.

L'excuse en est jolie !

LA FOLIE.

Volage !

MOMUS.

Ingrate !

LA FOLIE.

Ah ! ah !

MOMUS.

Tu ris de mon tourment ?

LA FOLIE.

Bon ! si j'en usais autrement

Je ne serais pas la Folie.

MOMUS.

S'il est des fous heureux , ils ne le sont pas tous :

Et vous allez en voir un d'une espèce

Autant à plaindre....

LA FOLIE.

Qui serait-ce ?

MOMUS.

Monsieur Albert.

ÉRASTE.

Ah ciel !

AGATHE.

C'est mon jaloux.

MOMUS.

Justement un vieux fou , qui cherche sa maîtresse ;

Et cette maîtresse , c'est vous.

326 LE MARIAGE DE LA FOLIE.

LA FOLIE.

Qu'il entre, je veux bien l'entendre.

AGATHE.

Eh quoi ! madame, au lieu de le faire chasser...

ÉRASTE, *à la Folie.*

Je vous conjure, au nom de l'amour le plus tendre...

LA FOLIE, *à Éraсте.*

Vous l'avez prise, il faut la rendre,
Mon pauvre ami.

ÉRASTE.

Rien ne m'y peut forcer.

LA FOLIE.

L'un des deux y doit renoncer ;
Et le plus fou des deux de moi doit tout attendre.

ÉRASTE.

Je suis perdu, ciel !

LA FOLIE.

Non : vous y devez prétendre,
Plus que vous ne pouvez penser.
Je me déclare en ceci votre amie :
Et c'est être plus fou qu'un autre assurément
De prendre sérieusement
Ce qu'en riant dit la Folie.

ÉRASTE.

Madame...

AGATHE.

Vous cherchiez à nous embarrasser.

LISETTE.

La chose n'était pas trop facile à comprendre.
Voici le loup-garou.

SCENE V.

ALBERT , AGATHE , LISETTE , MOMUS , LE
CARNAVAL , LA FOLIE , CLITANDRE ,
ÉRASTE , CRISPIN.

ALBERT , à *Momus*.

Je crains de me méprendre.

A qui, monsieur, me faut-il adresser ?

MOMUS.

Vous voyez votre souveraine.

LA FOLIE.

Ah! le plaisant magot! Que veux-tu? qui t'amène?

ALBERT.

Une ingrate que j'aime, et qu'un godelureau
Est venu m'enlever jusque chez moi, madame.

On m'a dit qu'elle était ici, je la réclame:

Je la vois; permettez...

AGATHE , à *Albert*.

Tout beau, monsieur, tout beau!

Dans vos prétentions quel droit vous autorise?

LISETTE.

Voyons.

ALBERT.

Entre mes mains vos parens vous ont mise.

AGATHE.

Ils ont fait un beau coup, vraiment!

Mais, pour réparer leur sottise,

328 LE MARIAGE DE LA FOLIE.

La Folie et l'Amour ont fait adroitement
Réussir l'heureuse entreprise
Qui m'a rendue à mon premier amant :
Il m'a conduite en ce lieu de franchise,
Où sans crainte on peut dire vrai :
Je l'aime autant que je vous hai.

ALBERT.

Je le vois bien.

LA FOLIE, à *Agathe*.

Ma favorite,

C'est parler net et clairement ;
Et je suis dans l'étonnement
D'avoir une fille à ma suite
Qui s'explique si sensément.

(à *Albert*.)

Sais-tu, mon bon ami, quel parti tu dois prendre

ALBERT.

Parlez ; de vos conseils je me fais une loi.

LA FOLIE.

On te consoler, ou te pendre.

ALBERT.

Me consoler !

LA FOLIE.

Je parle contre moi.

D'extravagant je veux te rendre sage.
Te consoler est le meilleur pour toi :
Te pendre nous plaît davantage.

ALBERT.

Mais pour me consoler que faut-il faire ?

LE CARNAVAL.

Boi.

(le Carnaval chante à Albert.)

Infortuné, veux-tu m'en croire ?
 Renonce aux plaisirs amoureux :
 Prends le parti de boire ;
 Laisse là l'hymen et ses feux.
 La jeunesse a seule en partage
 L'amour et les tendres desirs ;
 Mais tu peux encore à ton âge
 Suivre Bacchus et ses plaisirs.

ALBERT.

Parbleu , j'y veux passer le reste de ma vie
 Sans être amoureux ni jaloux.

(à la Folie.)

Madame , je vous remercie.

LA FOLIE , à Éraste.

Monsieur , de mon aveu vous serez son époux.

ALBERT.

Le bon vin désormais sera seul mon envie ;
 Il faut que ce soit lui qui nous réconcilie :
 Je brûle d'en boire avec vous ;
 Dure éternellement ma nouvelle folie !

CHANSON en branle.

Tous les mortels nous font hommage ,
 Les plus sages et les plus fous ;
 En tous lieux , tout temps et tout âge ,

Aucun d'eux n'échappe à nos coups.
 Lorsque l'on change dans la vie
 De goût, d'humeur, ou de façon,
 Est-ce devenir sage ? non ;
 Ce n'est que changer de folie.

Damon, jeune, avait la manie
 De vouloir mourir vieux garçon ;
 A trente ans, il passait sa vie
 Plus retiré qu'un vieux barbon :
 Puis à soixante il se marie,
 Et devient courtisan, dit-on.
 Est-ce devenir sage ? non ;
 Ce n'est que changer de folie.

Un amant, las d'une cruelle,
 Dont il essuya les refus,
 Dompte l'amour qu'il a pour elle,
 Et se donne tout à Bacchus ;
 Dans les flots du vin il oublie
 L'amour qui troubla sa raison.
 Est-ce devenir sage ? non ;
 Ce n'est que changer de folie.

Un blondin à leste équipage,
 Grand adorateur de Vénus,
 Dissipe d'un gros héritage
 Le fond avec les revenus ;
 Puis à vieille riche il s'allie,
 Afin de se remettre en fond.

Est-ce devenir sage ? non ;
Ce n'est que changer de folie.

Chacun où son plaisir l'appelle
Se porte dans le Carnaval ,
Soit au jeu , soit près d'une belle ,
L'un au cabaret , l'autre au bal.
Vous venez à la comédie
Quand un opéra n'est pas bon.
Est-ce devenir sage ? non ;
Ce n'est que changer de folie.

FIN DU MARIAGE DE LA FOLIE.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

ATTENDEZ-MOI SOUS L'ORME, comédie en un acte et en prose, avec un divertissement, page	1
DÉMOCRITE, comédie en cinq actes et en vers,	53
LE RETOUR IMPRÉVU, comédie en un acte et en prose,	157
LES FOLIES AMOUREUSES, comédie en trois actes et en vers, précédée d'un prologue en vers libres, et suivie d'un divertissement, intitulé, le MARIAGE DE LA FOLIE, aussi en vers libres,	217

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME VOLUME.

IMPRIMERIE DE DEMONVILLE.



**Bibliothèques
Université d'Ottawa
Echéance**

**L
Univers
D**

